Florilège
Concours littéraire 2021
La Fédération des clubs de la défense

FÉDÉRATION DES CLUBS DE LA DÉFENSE

CONCOURS LITTÉRAIRE 2021

Florilège

SOMMAIRE

Prologue 5
Grand prix littéraire 2021 7

Contes, légendes et récits merv

La Sardine et le Cormoran 10
La Ménagerie ambulante. 15
Son regard 19
Éclats d'âme 21
La légende du Loup argenté 24

Récits et nouvelles

Conversations avec monsieur Geist 28
Le Rideau de Matisse 41
Teratos 44
Air 47
Les Hauts-Alpins de la Méduse 49
Ma famille émoi ! 54
Le Médaillon 63
Le Turc 69

Réflexions

J'aime les grafitti 76
Fragments 83
11 novembre 1918 84
Requiem pour l'Humanité 87
Le Temps d'un rêve pour un Nouvel Air 90
Désir de hauteurs 93

Poésies

L'Encrier 97
Le Soldat 98
Rêve ou Cauchemar ? 100
Je vole 102
Notre félidé 104
Les Jacassantes 106
Le Serpent et la Poule 107
Rancune 108
Rimes d'insomnie 109

Printemps 111
Nuit 112
À la Terre 113
Moi 114
Le Temps 115
Martyre 116

Lettre à…

L'Être à l'enveloppe 118
Lettre à ma mère 122
Petit papa Noël, quand tu descendras du ciel 124
Lettre à l'ami d'une vie 126
Lettre à ma vie 129
Territorial Kantorek 131
Lettre d'amour et de tendresse 133

Théâtre

Le Retour d'un aller simple 136

Épilogue 155
Palmarès du Concours littéraire 2021 156
Jury du Concours littéraire 159
Remerciements 160

CONCOURS LITTÉRAIRE
2021

Prologue

Chers candidats, laissez-moi vous remercier toutes et tous, pour votre participation généreuse et active à ce Concours Littéraire 2021… et vous dire le plaisir que j'ai éprouvé de découvrir vos œuvres.

Dans son journal intime, l'écrivain Jules Renard laisse un aphorisme célèbre : *« Écrire, c'est une façon de parler sans être interrompu. »* Nul ne saurait mieux dire… La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme, tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement.

Écrire c'est se lancer dans le vide… C'est aussi, et surtout, un Art qui s'apprend. La littérature n'échappe pas à cette règle. Lisez et relisez, imprégnez-vous des mots des autres, pour trouver les vôtres. Il vous faut construire votre propre univers, parfaire votre style, écouter la sonorité de vos textes en les relisant à voix haute. Apprenez les règles pour mieux vous en affranchir. *« Car écrire, c'est transformer à l'aide de la grammaire un chagrin en bonheur »* disait Jean d'Ormesson.

Dans toutes les catégories, les moins de 18 ans sont de plus en plus nombreux dans notre concours. Le règlement du concours littéraire 2022 ouvre une nouvelle thématique dans la catégorie H. Elle s'intitule : *Jeunesse et engagement*.

Jeunes et moins jeunes, engagez-vous sur cette nouvelle voie. Prenez un simple crayon de papier comme *Alain* dans ses *Propos*, décapsulez votre stylo, pianotez sur votre ordinateur. Lancez-vous dans cette nouvelle aventure.
Faites-nous partager vos engagements, votre vécu, vos joies et vos émotions dans les domaines suivants : Armées et citoyenneté (Service civique, Cadets de la Défense, Cadets de la Gendarmerie, Équipiers Escadrilles Air Jeunesse, Service national universel…), le sport et la culture à la FCD, mais aussi dans la vie tout court (associative, écologie, santé, aide aux personnes âgées…).

La vie puise dans l'écriture et l'histoire s'inspire de la réalité. Prenons rendez-vous en 2022 pour une nouvelle page de votre histoire… Le concours littéraire imaginé à Toulon, en 1966 pour les marins, a été étendu au niveau national en 1982. Nous fêterons ses 40 ans l'année prochaine.

J'espère découvrir avec le prochain jury de nouveaux auteurs dans toutes les catégories. Alors, faites-nous rêver… Les années passent, la vie passe, tout passe sauf les mots.

Général de brigade aérienne (ER) Jean-Louis BOUCHARD
Président de la Fédération des clubs de la défense

LE
GRAND PRIX LITTÉRAIRE

a été décerné par le jury du Concours littéraire
2021
à

Aurélien DESANLIS
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

pour l'ensemble des œuvres présentées :

L'Encrier

J'aime les graffiti

L'Être à l'enveloppe

LE
PRIX SPÉCIAL du JURY

a été décerné par le jury du Concours littéraire
2021
à

Laura SAUDEMONT
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national
militaire de La Flèche
Ligue Ouest

pour son œuvre :

Désir de hauteurs

Contes, légendes
et récits merveilleux

La Sardine et le Cormoran

C'est un secret mais, à vous, mes amis bretons, je vais le dire : nous autres sardines sommes d'infatigables pipelettes ! Bavarder ? Nous n'avons que ça à faire ! Lorsque nous voyageons : de Martine à sa cousine, de sa cousine à sa copine et de sardine en sardine nous apprenons les nouvelles de là-haut.

C'est monsieur de Kermoran qui nous informe. Il faut reconnaître qu'il vous observe, l'air de rien, toujours là, les ailes écartées au soleil. Oh ! Il entend bien vos moqueries, vous lui trouvez l'air ridicule, immobile dans cette position de vol mais cela lui est égal, ce n'est pas un oiseau susceptible. Il vous étudie et siffle en attendant de sécher, siffler est une de ses particularités. Son autre qualité, quand je dis qualité c'est parce que ça m'arrange bien, c'est qu'il est végétarien ! Et donc, me direz-vous... ?

Une fois ses plumes noires bien sèches, monsieur de Kermoran plonge, il pique une tête car c'est dans sa nature. Quand il est sous l'eau il cherche un banc, non pas pour se reposer mais bien pour raconter à une sardine ce qu'il se passe sur terre. Martine, ma cousine et sa copine sont tout ouïe... Elles n'en perdent pas une miette car elles devront rapporter les nouvelles. Il paraît que vous aussi, autrefois, vous utilisiez cette tradition orale pour vous raconter des histoires.

Monsieur de Kermoran réussit désormais, comme vous, à identifier les touristes l'été qui viennent de plus en plus nombreux car ils ont compris que cette région superbe est des plus accueillantes. Ils sont le plus souvent vêtus d'un tricot rayé, ils vous en font voir de toutes les couleurs : il y a les incontournables blancs rayés bleu ou bleus rayés blanc mais aussi rayés rouge ou jaune ou vert... Ils n'hésitent pas à porter des tee-shirts qui disent leur amour pour la région : « *Dans le Breton tout est bon* » ou bien « *je ne suis pas parfait, je suis Breton, c'est presque pareil* ». Bref facile de les repérer. Dès que les vacances sont terminées, vous vous dépêchez d'enfiler à votre tour ces marinières qui vous vont si bien mais que vous refusez de porter sous le regard des estivants parce que : *les clichés, merci bien* !...

Comme monsieur de Kermoran vit sur la terre de ses ancêtres, près du Fort La Latte, il entend les visiteurs s'extasier et se questionner. Heureusement une dame déguisée en châtelaine du Moyen Âge a réponse à tout : du fonctionnement du four à boulets à la hauteur des falaises, en passant par la portée du phare, cette guide satisfait les curieux avec le sourire. Elle est parfois un peu agacée par les remarques météorologiques mais n'en fait jamais montre. Pourtant, un jour de pluie, alors que ses clients semblaient quelque peu contrariés par le ciel gris elle a prêté sa voix au poète : « *et la goutte qui chante, m'a dit ce chant perlé, je ne suis pas méchante, je fais mûrir le blé* ».

Pour nous, sardines de mer en filles, le temps qu'il fait importe peu et nous avons parfois du mal à imaginer ce que nous raconte notre ami ailé. Tenez, l'autre jour il était en déplacement, je vous demande un peu quel besoin d'aller jusqu'à Morlaix ? Toujours est-il que là, tandis qu'il sifflait comme d'habitude, immobile sur un ponton, il a vu une immense jeune fille, vêtue à la mode ancienne d'un magnifique costume coloré et d'une coiffe immaculée. Ému, longtemps il l'a observée avant de s'apercevoir qu'elle n'était pas réelle mais seulement peinte sur les contremarches d'un escalier très haut ! Renseignements pris auprès de ses congénères il peut nous expliquer que c'est de l'art. Oui de l'Art ! Les humains ont cette précieuse activité ! Ça agite leur esprit, ça remue leur cœur, ça élève leur âme, ça les éveille, ça les nourrit : l'Art leur est essentiel ! Comme j'aimerais vraiment comprendre de quoi il parle ! Monsieur de Kermoran nous expose bien les choses, il nous fournit des détails mais parfois, je ne suis pas certaine de bien imaginer de quoi il s'agit... Pour nous faire plaisir, sans doute, il nous assure que les artistes ne dessinent pas que des Bretonnes : ils font aussi des sardines ! Enfin, précise-t-il en riant, ces artistes-là sont souvent des enfants ! *Comment cela des enfants ?* a demandé ma voisine Sandrine. Monsieur de Kermoran a réponse à sa question bien entendu et il nous livre l'information : là-haut, les petits demandent régulièrement à un parent ou à un pilote de ligne « dessine-moi un poisson ». L'adulte prend alors une feuille et trace une boucle, un L, comme il a appris à le faire à l'école, il trace un trait entre les deux extrémités, ajoute un petit rond au sommet de la boucle et voilà ! Présentant son œuvre à l'horizontale, il proclame fièrement « c'est un poisson ! ». S'il était honnête il préciserait c'est une sardine... Il semble bien que ces spécialistes du poisson ne pensent jamais proposer une raie manta ou un poisson napoléon mais, les enfants satisfaits reproduisent la technique.

Notre ami l'oiseau noir vient de nous faire part d'une triste nouvelle. Alors qu'il était parti, comme souvent, visiter sa famille au Val-André il a ressenti un malaise... Malgré le grand soleil de printemps pas une seule personne sur la plage ! Sur la promenade qui longe la mer à l'abri des villas, quelques enfants courent devant des personnes masquées. Que se passe-t-il ? Ce n'est pas une période de vacances... Tous les magasins et les restaurants sont fermés. Dans les rues, les voitures ne circulent pas, tout semble ralenti. Monsieur de Kermoran, inquiet, se renseigne afin de nous dire la raison de cette étrange situation. Aujourd'hui il peut nous apprendre que l'événement est mondial : la population est confinée car un virus très contagieux se propage. De trop nombreuses victimes sont à déplorer, il faut absolument se protéger. Les hôpitaux sont dépassés par l'ampleur des arrivées aux urgences, le gouvernement s'affole, à la télé des informations contradictoires se disputent en boucle... Notre ami veut rester positif et il pense bien qu'à mesure que la situation s'assombrit et devient plus incertaine, les gens vont chercher des solutions pour plus tard, quand tout sera redevenu normal. Il nous dit qu'il pressent un monde meilleur, plus solidaire, plus en phase avec la nature... Ah ! Vous voulez parler du respect de l'Océan monsieur de Kermoran ? J'ai osé cette question malgré ma timidité car je constate que la mer est encombrée de saletés. La semaine dernière ma copine Line, la sardine la plus élégante du banc, s'est enfermée dans un sac en plastique transparent.De loin elle avait pensé voir une méduse mais... trop tard, la voilà tout à coup prisonnière. Elle s'est courageusement débattue sous notre regard incrédule et impuissant. Nous avons vu le courant emporter notre amie.

Pour nous divertir, monsieur de Kermoran nous propose un voyage étonnant. Nous allons suivre son idée car, aller-retour jusqu’à la pointe du Grouin ou jusqu’à Ploumanac’h, les grandes années, c'est très agréable, mais nous rêvons de visiter de nouveaux lieux, nous sommes curieuses de tout. Nous n'allons plus jamais à Douarnenez car c'est trop dangereux. Cette fois, nous a-t-il promis, nous allons voir des humains ! Enfin ! Depuis le temps qu'il nous explique comment ils se déplacent, quels bruits ils font, à quoi ils ressemblent, nous sommes impatientes ! Notre ami a beau nous donner moult détails, nous n'avons absolument aucune idée de ce qu'est un humain. Bien entendu, nous ne le lui avons jamais avoué, cela pour ne pas le décourager de nous en parler.

Le jour du départ arrive, ce sera un long voyage. En groupe nous sommes rassurées et nous nous déplaçons plus efficacement, en

utilisant moins d'énergie. Comme toujours, monsieur de Kermoran a été précis dans ses explications en ce qui concerne l'itinéraire. Il ne nous accompagnera pas et nous sentons déjà qu'il va nous manquer mais il a besoin de repos. Pour l'heure, nous nous déplaçons au large de la côte nord. Léontine, la vieille sardine un peu sourde, demande si nous suivons la route du rhum. Un éclat de rire à l'unisson lui indique la réponse. Je crois bien qu'elle veut faire la maline, Léontine, parce qu'elle a déjà vu, une fois, voguer au-dessus de sa tête tous ces voiliers qui participaient à la course. Elle a raconté son histoire à chacune d'entre nous comme s'il était intéressant de voir l'ombre de ces bateaux-là. Pauvre Léontine, je ne suis pas très gentille de me moquer ainsi car elle n'a pas eu beaucoup de joie dans sa vie. Ses filles ont été capturées par des chercheurs de l'Ifremer qui voulait étudier notre espèce, depuis elle est un peu neurasthénique et comme elle n'entend plus très bien monsieur de Kermoran ne vient jamais s'adresser à elle en particulier...

La nuit vient et chacune s'isole un peu du groupe, nous remontons vers la surface pour trouver notre nourriture : il nous faut reprendre des forces pour demain.

Nous sommes passées près de très jolis ports, tous différents les uns des autres, mais je ne peux pas tous les nommer. Un soir, au nord de Bréhat, nous avons failli perdre quelques voisines car les goélands étaient à l'affût et les étourdies étaient trop près de la surface. Après plusieurs jours et plusieurs nuits, nous nous approchons de Belle-Île, notre destination ! Il faut nager encore un peu, vers le sud. Monsieur de Kermoran a su nous dire la beauté de cet endroit qui porte si bien son nom. Était-il venu jusqu'ici ? J'en doute mais il avait entendu dire que ce lieu représentait la quintessence de la Bretagne, avec ses falaises, ses plages, ses petits ports, ses landes, ses villages et son fort Vauban ! Nous arrivons de nuit et après un bon repas, nous prenons un repos bien mérité.

Quelle surprise le lendemain ! Exactement à l'endroit prévu nous visitons un musée ! Nous ne sommes pas les seules. Nous sommes d'abord éblouies par les visiteurs, la splendeur du bleu des congres, les rayures des tacauds, le rouge des antennes des homards, les couleurs chatoyantes des coquettes... On dirait que tout le monde s'est donné rendez-vous, dans la clarté de cette eau si limpide. Mais... suivons le guide pour visiter l'épave de « L'Hirondelle », un cargo coulé pendant la première guerre. Tout à coup, troublant l'eau, de grosses gerbes de bulles nous effrayent ! Excitée je les observe. Ce sont eux,

ils arrivent, je ne les avais pas imaginés comme cela : ils se déplacent un peu comme nous finalement. Ils sont noirs avec des nageoires jaunes et un gros tube jaune sur le dos, on dirait qu'ils ont des tuyaux partout... Et ces bulles ! Ils avancent précédés d'une source lumineuse qui éclaire des morceaux du bateau, comme c'est étrange, on dirait qu'ils ne nous voient pas... Ils ne correspondent pas du tout à la description de monsieur de Kermoran, oserai-je le lui dire ? En tous les cas il était intéressant de les découvrir, même si nous n'avons pas vu les visages promis. Nous aurons de quoi dire sur le chemin du retour !

Notre ami l'oiseau nous manque, les rochers et les grottes du cap Fréhel aussi, nous décidons donc de rentrer. L'eau est transparente et calme, nous repartons. Un peu pressées, nous nageons près des côtes du Finistère sud, négligeant toute prudence. Je suis au centre du banc. C'est là que c'est arrivé et si soudainement que je n'ai pas eu le temps de m'en rendre compte. Je me suis sentie compressée, serrée, prisonnière et stressée comme mes voisines affolées ! Prises au piège d'un gigantesque filet bleu qui nous soulevait nous avons été jetées sur le pont d'un chalutier, je n'ai eu qu'une fraction de seconde pour apercevoir le visage barbu et satisfait de l'homme qui s'affairait au-dessus de nous.

Voilà, Petit Garçon, tu la connais l'histoire et maintenant tu me regardes, là, dans ton assiette...

- Et... Monsieur de Kermoran.
- De qui parles-tu Maël ? Tu termines ton repas, s'il te plaît ! Qui est-ce monsieur de Kermoran ?
- Oh, rien, c'est un secret !!!

Si vous parcourez les landes du cap Fréhel et que le vent vous apporte une triste mélodie jouée à la flûte irlandaise, ne vous y trompez-pas, c'est seulement monsieur de Kermoran qui siffle en attendant que ça sèche...

1er Prix
Michèle LE GALL
Club Sportif de la Garnison de Rennes
Ligue Ouest

La Ménagerie ambulante

L'arche de Noé devait ressembler à cela : des animaux inconnus, certains très laids, d'autres au regard si tendre que l'on oubliait les griffes acérées se cachant sous de longs poils. Tous étaient encagés dans de petites voitures basses où à travers les barreaux, des lions et d'autres grands fauves essayaient d'atteindre des ours muselés attachés aux roues.

Sur une estrade un africain exhibait, à côté d'un éléphant enchaîné, un caïman qu'il hissait à bout de bras. Les singes se laissaient approcher, juchés sur les caisses où dormaient les boas.
Le peuple des forains venait d'installer les campements sur la promenade des fossés et Marcelline découvrait pour la première fois une ménagerie.

La parade devait avoir lieu le surlendemain et c'est à contrecœur que la jeune fille s'engagea dans l'avenue l'éloignant de l'odeur âcre des tigres et des lions, des relents musqués des chameaux, des effluves puants des singes.

Observer les animaux lui avait procuré un vif plaisir. Un peu comme si elle avait découvert un autre monde, plus beau, plus coloré, et tous ses sens vibraient. Elle travaillait déjà depuis deux ans et ses mains gonflées et rougies par le battoir à linge de blanchisseuse la faisait souffrir. Elle n'avait pas été longtemps à l'école mais se souvenait des grands livres d'images qu'on lui laissait feuilleter parfois. Aucun des animaux qu'elle avait aperçu ce soir à la ménagerie ne vivait à la ferme. Elle ne savait comment les nommer, alors elle demanda une plume, un encrier à la bonne Mariette lui assurant devoir donner des nouvelles à la ferme et elle dessina.
Le trait vint naturellement, sans réflexion. Elle s'appuyait sur sa mémoire et ne pouvant compléter son dessin décida de demander à livrer les draps frais le lendemain afin de revoir les gens et les bêtes du cirque.
Les toiles étaient montées et s'enhardissant, elle approcha un écuyer. Celui-ci arrivait de Bourgogne et avait traversé le village de Marcelline. La conversation se fit plus intime. L'écuyer s'appelait Martin et eut envie de la retenir. Il la mena sous la tente tandis que les garçons de piste ouvraient et nettoyaient les cages, un feulement guttural s'échappa de la loge voisine. Tyran fixait de ses yeux jaunes la cravache qui l'avait la veille si durement caressé. Le regard du tigre

était féroce et Martin sut que le dompter relèverait de la plus grande difficulté. Il s'en ouvrit à Marcelline osant lui confier que son plus cher projet serait de devenir dompteur. Il fallait de grandes qualités : agilité, force, sang-froid, prudence, mais par-dessus tout comprendre et deviner l'instinct de l'animal. Pressentir à un frémissement des narines, à un rictus, à une inclinaison des oreilles ce que la bête pourrait faire et lui inspirer crainte et confiance.
Le soir venu elle reprit son dessin et sut reproduire la beauté de la bête esquissant la silhouette de Martin, cravache en main, le torse bombé dans une attitude conquérante.
Le spectacle était pour le lendemain. Elle décida de s'y rendre bien avant l'heure. Un crayon mine dérobé, quelques feuilles de papier chapardées à la blanchisserie suffiraient pour ce soir. Elle allait croquer ce qu'elle voyait et tenter de croiser un des frères Franconi qui exploitaient le cirque olympique. Elle avait tout décidé, très vite : sa malle faite, elle rejoindrait le cirque et contre le logis elle dessinerait chaque soir les artistes au travail. Il lui semblait que ses dessins étaient pleins de charme et reproduisaient la force, le courage du belluaire et l'effroi du spectateur.

Lors de la représentation elle oublia la foule, le bruit, et tenta, fixant la scène de ne manquer aucun détail. Le spectacle démarrait par une pantomime ingénieusement construite en sept tableaux. Martin jouait le rôle d'un nabab détrôné qui cherchait asile dans la jungle. S'ensuivait une grande chasse où l'on poursuivait les animaux des cinq parties du monde : singes, perroquets, antilopes, kangourous, lamas. Le dompteur à demi nu entrait, faisant reculer une lionne alors qu'un guépard s'emparait d'une poule vivante. On simulait ensuite un combat passant des lances au travers de la grille, les lions devant porter secours à leur maître, en se saisissant de piques acérées. Un grotesque personnage, bossu et bouffon excitait l'hilarité de la foule jusqu'à ce que le dompteur, confiant, s'allongeât sur sa lionne.
La foule stupéfaite manifestait son enthousiasme en cris aigus. Marcelline, comme toute la compagnie, n'avait jamais rien vu d'aussi extraordinaire. Elle devait convaincre Franconi de rejoindre la troupe, offrant ses dessins à publier dans la presse avant toute représentation comme viatique. Son destin était là, elle l'avait tout de suite su.

Les noces furent très gaies. Martin aimait Marcelline, progressait chaque jour et serait bientôt prêt à mener le spectacle. Elle écoutait les conseils que prodiguait le belluaire à son jeune mari et le poussait à être le seul à donner au fauve sa pitance, à nettoyer sa cage. D'instinct elle comprenait comment convaincre la bête : la main qui le dressait

pouvait aussi le flatter et le nourrir.
La lionne Norah, enfin dressée, permit à Martin toutes les audaces. Il inaugura l'exercice périlleux d'introduire sa tête dans la gueule béante. Marcelline avait remarqué lors du dressage comment mener à bien ce tour de force. Le dompteur prenait soin de rabattre les lèvres de l'animal sur ses crocs, de façon à lui ôter le goût de serrer, évitant ainsi de se blesser lui-même. Son ascendant sur les fauves établi, Martin composa un nouveau tableau mettant en scène deux jeunes lions, sa lionne Norah, trois tigres et trois panthères. Le premier tour de force était d'obliger ces animaux, de race différente, à tolérer leur présence réciproque. La pièce en trois actes mettait en scène un émir dont la fille devait être jetée dans une fosse pleine de bêtes féroces. Les premières représentations se firent avec un mannequin mais le public en voulait plus. Marcelline, connaissant parfaitement chacune des bêtes se proposa, se sachant prête à incarner ce rôle muet.
Le succès fut prodigieux et les frères Franconi se frottaient les mains. Les contrats arrivaient de toute l'Europe et à présent le belluaire Martin et sa poupée de chair n'avaient plus de rivaux.
Marcelline n'avait plus guère le temps de dessiner. Elle entrait cravache en main dans la cage, flattait les animaux, s'enhardissait jour après jour. Elle était belle, avait appris en observant écuyers et dompteurs et ne goûtait plus de jouer les utilités dans la fosse. Son mari, nourri d'applaudissements et gonflé d'orgueil l'ennuyait. Elle se surprenait souvent à se demander comment, un jour, il serait dévoré.
Ce jour-là on jouait en matinée. L'atmosphère était chargée d'électricité laissant prévoir un orage imminent. Une tigresse donnait des signes d'énervement, poussant la plainte hargneuse et chantante du tigre inquiet, refusant de se laisser fouler aux pieds. L'attaque, soudaine, ne laissa pas à Martin le temps de lever sa cravache. L'animal avait bondi à la gorge du dompteur désarmé, qui sous le choc avait perdu l'équilibre. L'homme et la bête roulaient sur le plancher de la cage, Martin cherchant à étreindre le cou du fauve pour tenir à distance la gueule béante. Les griffes s'enfonçaient sur le torse, les épaules, labourant sa chair. Les autres fauves commençaient à s'agiter, prêts à prendre part à ce combat mortel.
Marcelline courant sur le devant de la cage fit jouer le crochet de fer de la porte à coulisse. Ce bruit signifiait pour la meute la fin du travail et tous se précipitèrent vers la sortie. Alors, elle tendit à Martin un coutelas, qui dans un sursaut, maintenant toujours la gorge du tigre, s'en saisit, plongeant l'arme à plusieurs reprises dans le poitrail de la bête.
On pénétra dans la cage pour dégager l'homme des griffes du tigre poignardé, devant découper des chairs pantelantes.

L'évènement ne lui fut pas fatal mais après des mois et des mois à se rétablir, le moment était venu de laisser Marcelline briller de tous ses feux.
Il s'agissait de décider si Marcelline deviendrait la « fiancée des lions » ou « la reine des fauves » car le numéro de Martin était attendu dans toute l'Europe et les directeurs de cirque comptaient sur lui. On colportait des bruits sur sa santé : elle était de fer et chacun se persuadait que l'agression du fauve était oubliée.
Mais Martin ne se remettait pas de ses blessures ; il souffrait, avait recours aux pipes d'opium, au laudanum pour calmer ses douleurs. Marcelline savait comment s'en procurer, lui en fournissant plus que nécessaire. Elle élaborait son plan, s'entraînant chaque jour aux agrès, aux anneaux, à la corde à nœuds, au trapèze.
Son corps s'affermissait et lorsqu'elle sentit les muscles de ses épaules rouler sous ses doigts, elle coupa ses cheveux. Elle confectionna avec sa toison une très jolie moustache, un collier de barbe joliment taillé et enfila la veste de velours vert garnie de brandebourgs. Les seins, qu'elle avait petits, disparurent sous une large bande de coton et ainsi vêtue elle entra seule dans la cage pour faire travailler les fauves.
Martin-Marcelline firent sensation outre-manche. Dorénavant, Martin, aminci et drogué, était porté dans la fosse, allongé sur une litière, perruqué, maquillé et drapé de soie.
Son inutile présence amusait les enfants, excitait les lions mais rien ne laissait deviner la supercherie.
Marcelline fut une dompteuse remarquable et sut par son adresse et sa prudence éviter l'accident fatal mais ne put empêcher qu'un vieux lion, alors qu'elle lui tournait le dos, n'assaille cette pauvre « fille d'Émir » endormie sous ses voiles, la mordant à la gorge mortellement.

On ne sut jamais si TinMa, comme le belluaire se faisait à présent appeler, avait laissé le fauve dévorer intentionnellement sa poupée de chair, ou si celle-ci, lasse de jouer les « utilités » s'était laissé déchiqueter.
De mémoire de forains, ce fut un bel enterrement.

2e Prix
Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Son regard

La première fois que je suis tombée amoureuse ce fut un véritable coup de foudre. Il était exceptionnellement sorti de chez lui pour aller au musée. Je m'en souviens comme si c'était hier. Il portait une chemise blanche et un foulard bleu laissant entrevoir son cou. Peut-être était-ce la lumière de la salle qui le rendait si mystérieux…mais ce n'est pas ça qui fit chavirer mon cœur. C'est quand nos regards se croisèrent. Il semblait si paniqué ! Je ne pouvais imaginer quel tourment l'habitait. Il était tellement pâle, les yeux écarquillés et tous les muscles du visage contractés ! Sa bouche entrouverte… il retenait son souffle. Mon cœur commença à battre plus fort et je passais de la pâleur au rougissement au fur et à mesure de mes pensées. Il avait une posture qui exprimait l'affolement, il ramenait en arrière ses cheveux noirs sans doute afin qu'ils ne se collent pas à la sueur de son front. J'aurais tellement voulu l'aider... Il semblait si désespéré ! Je regrette encore de ne pas lui avoir demandé ce qui l'affligeait. Alors que mes parents faisaient le tour du musée, je ne changeais pas de salle. Je ne pouvais pas le quitter du regard et lui non plus. Les minutes semblaient être des heures et les heures des secondes. Apparemment, les autres visiteurs le connaissaient parce qu'en le voyant ils disaient tous « Courbet ». Ce devait être son nom de famille. Arriva le moment fatidique où il fallut bien partir. Mon cœur qui, l'instant d'avant dansait, se mit à pleurer. C'était le dernier jour de l'exposition. Je ne le revis plus jamais.

Cela fait au moins quatre ans. Je suis en vacances d'été à Montpellier avec mes parents. Je n'ai pas envie d'aller au musée. Je préférerais continuer ma grasse matinée jusqu'à midi mais je n'ai pas le choix, c'est papa et maman qui décident.
Je suis si peu motivée que je m'attends à ce que le musée Fabre soit terriblement ennuyeux. Eh bien pas du tout ! Il faut juste que je me motive un petit peu. L'impressionnisme est impressionnant ! Je parcours des champs de coquelicots, puis me promène au jardin du Luxembourg en automne. Cela étant fait, je discute avec des femmes tricotant au bord d'une rivière. Je rencontre une femme habillée de rose, elle est la seule debout. Elle a peut-être des fourmis dans les jambes à force d'être assise, qu'est-ce qu'elle est drôle ! Je m'attarde, musarde, puis je le vois. Nos regards se croisent, s'entrecroisent avec intensité. Je me souviens tout à coup de mon premier amour. Là, ce n'est pas mon désespéré, juste un homme, un homme différent… Il est assis, le visage à moitié caché par son bras. Ses cheveux orange rappellent les flammes qui brûlent dans ses yeux. Sa beauté céleste

est entachée par une haine infinie, une soif de vengeance, une douleur extrême. On a l'impression qu'il vient de perdre le Paradis. Tout son corps est contracté, ses mains sont serrées mais ce qui me fend le cœur, c'est une larme, une seule larme dans le creux de son œil.

Le même sentiment que la première fois m'envahit le corps. Un engouement immédiat, une passion subite. Me retourner, ne plus le regarder, je dois calmer l'affolement de mon cœur. Pourquoi toujours tomber amoureuse d'hommes en détresse ? Une sorte d'instinct egocentrique qui me pousse à vouloir soulager la détresse humaine. Je me perds dans mes pensées. Le désarroi m'attire. Est-ce bien, est-ce mal ? Ma conscience et mon cœur se battent en duel. J'ai l'impression qu'une épée me transperce le sein. Est-ce que je dois m'éloigner et refuser ce trouble ou faire face et lui prendre la main ?

Le combat est bref. Une audace impertinente me transporte. Je retiens mon souffle. Un pas, deux pas, j'avance vers lui. Je veux le rassurer, le soutenir, lui dire des mots réconfortants. Mais je ne peux pas. Il n'a certainement pas envie qu'une inconnue lui adresse la parole et vienne se mêler de ce qui ne la regarde pas. Je ne dois pas pleurer. Il souffre bien plus que moi et il n'a laissé échapper qu'une seule larme. Il ne fait pas attention à moi, trop embrumé par ses émotions. Je ne fais attention qu'à lui trop embrumée par mes sentiments. Je lève la main au niveau de son visage, ce n'est pas bien. Ce n'est pas correct. Je n'ai pas le droit. Un rire nerveux sort de ma bouche. Laissez-moi cette maladresse, juste un peu. Mes doigts l'effleurent, non, s'enfoncent. La sensation est tellement étrange comme si je plongeais ma main dans un pot de peinture. Je regarde autour de moi. Personne ne fait attention à mes gestes. C'est surnaturel. J'ai l'impression de sentir sa peau, d'explorer sa chair. Une dernière pensée pour mon premier amour, le Désespéré de Courbet et j'entre complètement dans le tableau de Cabanel.

Demain, lorsque les visiteurs se pencheront sur l'Ange déchu, ils apercevront peut-être entre ombre et lumière, une forme figée. Elle s'était donné pour défi d'aider l'Homme à la chevelure flamboyante, mais Lucifer jamais ne la verra. Une seule idée hante son esprit, ouvrir ses bras et déployer ses ailes pour se venger.

Sans un regard…

Prix Jeune auteur
Louise CLOÜET – 17 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Éclats d'âme

Il faisait nuit. La lune était pleine.
De son aura luminescente, elle guidait les âmes errantes.
Et, ce soir-là une âme se promenait.
Cette âme marchait, insouciante du danger qui la guettait.
Elle était pieds nus, portait une fine robe de lin noir.
Ses cheveux volaient dans le vent.
Ils brillaient d'un éclat rouge brut, on aurait dit des rubis flamboyants.
Son nez, rond et petit, ses oreilles allongées étaient des plus mignons.
Les traits de son visage d'une grande douceur contrastaient vraiment avec d'épais sourcils foncés. Naturelle, naïve, elle sortait d'une clairière inondée par la lumière de l'astre blanc.
L'âme se tenait là, entourée de lucioles, la tête levée vers le ciel, les yeux fermés. Elle inspirait et expirait lentement, humant l'air humide. Une harmonie incroyable l'enveloppait.
Sérénité, Zenna Sérénita, tel était le nom de cette âme errante aux allures de jeune fille.
Émanation à la peau balzane, étincelle espiègle, elle semblait si fragile et, pourtant, tellement forte. Incarnation de l'originalité, tout à la fois instable et équilibrée elle n'était qu'une âme parmi tant d'autres.

Zenna entendit un bruissement dans l'obscurité. Elle tourna la tête, intriguée.
Au loin, elle aperçut un sorcier. Dans son monde, ce sont des chasseurs d'esprit. Ils recherchent les âmes les plus rares afin d'élaborer minutieusement des sortilèges très puissants.
Les âmes blanches, habillées d'une tunique immaculée, sont les plus nombreuses mais aussi les plus mauvaises. Éblouissantes, elles sont maléfiques.
Les âmes noires, vêtues de tenues très sombres, sont un enchantement. Une simple lueur de leur noirceur est bienfaisante.
Zenna était l'une d'elles. Elle soupira, sachant très bien ce que l'homme recherchait. Il fallait s'enfuir, s'échapper. À travers le bois obscur, elle se mit à courir. Elle, l'âme de l'esprit de la Sérénité, ne devait pas se faire attraper.

Alors qu'elle se retournait afin de chercher du regard le sorcier, elle crut entendre un chuchotement. Au creux d'un vieil arbre tordu, une âme à l'allure de petite fille la regardait.
Sa robe noire bouffante à froufrous était trouée de partout et ses genoux éraflés l'empêchaient de se relever. Elle glissa et son menton heurta le sol, maculant de rouge l'herbe tendre. Ses yeux bleu-vert tels des gouttes d'or et d'argent croisèrent le regard émeraude de Zenna.

Légère comme une plume, l'âme frêle tombée du ciel, retenait avec peine d'énormes larmes qui se changeaient en étoiles.

Zenna prit l'enfant effrayée dans ses bras, la serra et courut.
Alors que fatiguée, elle ralentissait, la petite apeurée donna son nom d'une voix tremblante. Elle s'appelait Léna, jeune âme errante de la Joie.

Zenna se retourna. Le chasseur se rapprochait. Le sol grondait sous sa course effrénée. De rocher en rocher, elle avançait, sautait, glissait, lorsqu'elle aperçut un ruisseau. Il fallait le franchir, éviter les galets, les trous. Les deux âmes exténuées parvinrent enfin sur l'autre rive quand Zenna grimaça. Une douleur insoutenable à la cheville la cloua au sol.
La forêt se mit à vrombir, les oiseaux à voler dans tous les sens, les animaux à fuir. La Sérénité était perturbée ! Léna essaya à son tour de l'aider, mais en vain.

Il fallait que l'enfant se cache en attendant le lever du jour.
Elle devait la laisser là et partir, partir loin du chasseur, échapper au sorcier.
Lorsque l'enfant découragée disparut au détour d'un bosquet, Zenna s'allongea sur la berge humide et ferma les yeux.
Les souvenirs affluaient dans sa tête, se bousculaient, virevoltaient. Sa vie dans la forêt, ses promenades nocturnes, ses danses folles, la douce chaleur des rayons d'un soleil au printemps. Elle entendait clairement les feuilles d'automne bruisser sous ses pas. Elle retrouvait tous ces moments de tranquillité passés avec les autres âmes.
Au milieu de ces pensées, un visage s'imposait. Des joues parsemées de taches de rousseur, une chevelure auburn, des yeux d'un gris orage. Son âme sœur. L'âme de l'esprit du Silence.

Les âmes sœurs sont des consciences composées d'énergie spirituelle. Elles sont irrésistiblement attirées entre elles. Bien plus complexe que l'amour, ce sentiment est inexplicable.
Alors que Zenna souriait à cette vision, le sorcier se pencha sur elle. Il portait un masque gris qui couvrait tout le haut de sa tête ainsi qu'une longue cape anthracite. Ses mains, gantées de cuir, l'effleurèrent. Il s'attarda, puis saisit un marteau.
Zenna souleva ses paupières lourdes de tant de fatigue juste au moment où le sorcier abaissa son arme. Le bruit sourd d'un cristal qui se brise se fit entendre dans toute la forêt. Pas de cri, pas de hurlement, juste ce bruit d'un objet en verre qui éclate. La main sur sa poitrine, Zenna éprouvait une douleur déchirante.

Une bourrasque décoiffa la forêt. Réveillée par tant de craquements, l'âme du Silence sut que Zenna l'implorait. Elle sortit de sa cachette et

d’un saut feutré se retrouva au milieu des arbres éventrés. Dans ce lieu maudit, il ne restait plus que des éclats d’âme éparpillés. L'âme au regard d'orage tomba à genoux. Elle ramassa les éclats tranchants et les serra dans ses bras. Des gouttes de sang d’un rouge vif se mirent à tapisser le sol profané. Elle était anéantie. L’âme du Silence ressentait un arrachement si violent qu'elle eut l'impression d’exploser. Une peur immense s’empara d’elle, la peur de se retrouver seule sur la route, la peur de devoir affronter la solitude, la peur du grand vide.

Mais le deuil n'existe pas vraiment, c'est une notion humaine, un concept. On ne peut pas oublier. Les souvenirs, les émotions, les sensations, les images, les visions, les odeurs, le contact... On ne peut rien oublier. On continue seulement notre chemin avec une plaie si palpable qu’elle ne demande qu’à se rouvrir au moindre souffle.

Alors que le jour se levait lentement sur la forêt, l'âme aux yeux gris orage entendit un bruissement. Elle tourna la tête et vit une âme aux allures de petite fille. Elle était habillée d'une robe bouffante noire trouée, et ses genoux étaient tout éraflés. Surprise de voir cet être juvénile au milieu de nulle part, elle lâcha brusquement les éclats d'âme de Zenna. Comme des paillettes, ils éblouirent l’enfant qui comprit instantanément et se mit à pleurer. Ses longs sanglots purifiaient les entailles sur les bras de l’âme du Silence. Un murmure agita les feuilles, un courant d’air les fit frissonner, un vent bienveillant rassembla les éclats d’âme éparpillés. Elles n’avaient plus besoin de parler, les mots étaient de trop !

Même lorsque le corps n’est plus que débris, une étincelle tournoie toujours dans le ciel. Cette bougie, cette flamme, cette lumière, peu importe comment on l’appelle, brillera même dans les ténèbres les plus noires.

Il faisait nuit. La lune était pleine.
De son aura luminescente, elle guidait les âmes errantes.
Et, ce soir-là, deux âmes se promenaient, inconscientes du danger.

Poussières incroyablement vivantes et réelles, traces de l’invisible, elles savaient qu’elles avaient gagné, car le sorcier avait beau rôder, elles se retrouveraient toujours et survivraient à jamais !

Mention Jeune auteur
Ysabel DUCHEMIN – 17 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

La légende du Loup argenté

Nous sommes au Moyen Âge, au XIIIe siècle, la France est en guerre contre les Saxons. Dans les villages isolés, les paysans asservis essaient de lutter contre les féroces Germains avec de rudimentaires armes. Un soir d'hiver, à l'orée d'une forêt, un hameau pleure ses morts. L'ennemi a frappé. Une énorme pleine lune éclaire les bois d'où s'échappent les hurlements d'une meute de loups. Les hommes inquiets écoutent et les plus âgés se souviennent de la légende du Loup argenté. Il se disait autrefois que cette bête, contrairement à ses congénères, ne s'attaquait jamais aux hommes ni au bétail. Les jeunes ne croient guère à ce conte, pourtant, alors qu'ils se préparent à réparer les dégâts du saccage, ils entendent des branchages craquer et aperçoivent stupéfaits un animal magnifique qui se dirige tranquillement vers eux. Ses yeux ressemblent à des éclairs et son dos argenté à la voie lactée.

Certains villageois apeurés saisissent leurs armes, prêts à tuer la bête, d'autres, pourtant, captivés par le regard du loup dépourvu d'hostilité, les arrêtent. Les vieux sages du village, attirés par le bruit, rejoignent le groupe. Ils reconnaissent tout de suite l'esprit protecteur de la forêt. Leur chef tend la main que la bête vient lécher. Sans aucune agressivité, le loup suit les hommes et s'endort près d'une étable.

Le lendemain matin, l'animal a changé. Quelque chose d'humain émane de son regard. Il bouge, se déplace comme pour échanger avec les villageois, leur dire ce qu'il faut faire. Il semble vouloir les aider, sensible à leur douleur. Les Saxons ont détruit les maisons, mais également brûlé la forêt, territoire du Loup au dos argenté. Pourquoi ne pas unir leurs forces afin de vaincre cet ennemi sanguinaire ? La justice et la vengeance, voilà ce qui soude l'homme et l'animal. Quand les Saxons reviendront, ils auront alors rassemblé leurs deux armées pour n'en faire qu'une seule. Sans un mot, ils se comprennent. Tous les villageois en capacité de se battre préparent la riposte, le Loup, lui, s'enfonce dans les bois.

Quelques jours plus tard, une meute de mammifères carnivores au pelage gris-jaunâtre, avec à sa tête le Loup argenté, envahit le village. Ces renforts inattendus arrivés, les hommes enhardis préparent le combat. Il faut s'habituer à lutter ensemble, apprendre à se connaître sans crainte et avec assurance. Des duos se forment. L'un d'eux est envoyé en éclaireur. Les heures passent et soudain les Saxons arrivent, il y a environ 300 hommes et 150 chevaux. L'alerte est donnée. Dans le village, les binômes se constituent, un homme et un loup se cachent ensemble. Ils restent silencieusement sur place et

lorsque les Saxons sont assez proches, le Loup argenté qui fait équipe avec le chef du village hurle. Son cri puissant tétanise l'ennemi qui voit fondre sur lui une armée mi-homme mi-bête sans précédent.
Alors que le combat fait rage, le Loup argenté prend le chef sur son dos et grimpe sur la colline surplombant le hameau. Les Saxons, complètement désorientés, battent en retraite.
Il faut maintenant soigner les blessés, réparer une fois de plus les dégâts. À leur grande surprise, les maisons n'ont pas trop souffert et un seul villageois manque à l'appel. Tous décident de partir à sa recherche. À l'orée du bois, ils finissent par le trouver, le corps attaché à celui de son loup. Tous les deux sont solidement liés à un gros arbre. Ils ont la gorge tranchée. Les villageois coupent délicatement la corde et étendent sur l'herbe les deux corps unis dans la mort. La bataille est néanmoins gagnée et les deux clans repartent chacun sur leur territoire enterrer leur mort.
Les semaines passent. Un matin, alors que les hommes travaillent au champ, ils entendent un hurlement terrible. Ils se précipitent dans la forêt où ils aperçoivent le Loup argenté qui court vers eux. Vexés d'avoir été battus, les Saxons sont en train de couper les arbres, brûler les buissons, tuer les animaux. Sans hésiter, le chef du village monte sur le dos du Loup argenté suivi par tous les hommes munis de bâtons, de faucilles et de haches. L'ennemi, moins surpris que la première fois par cette étrange cohorte, fait face. Des archers embusqués sur les hautes branches ajustent leur tir. Ils visent et une flèche atteint le chef du village en plein cœur. L'homme s'écroule en même temps que le Loup argenté. La meute hurle à la mort, les villageois crient. Accablés, ils foncent tous ensemble sur les Saxons. Leur force est décuplée par la douleur et les féroces Germains sont obligés de s'enfuir à tout jamais.
C'est une victoire, une victoire certes entachée par des disparitions, mais aussi et surtout une espérance. Si l'homme et l'animal apprennent à vivre en symbiose au lieu de se combattre et de s'entretuer, le monde n'en sera que meilleur.
La légende du Loup argenté doit perdurer et le mythe peut-être se métamorphoser en réalité.

Mention Jeune auteur
Océane MAERTENS – 15 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Récits et nouvelles

Conversations avec monsieur Geist

C'était un peu à contrecœur que Bertrand s'était déplacé au siège de la maison d'édition pour percevoir le prix décerné par « Le cercle des ouvrages historiques ». D'une nature plutôt discrète, les réceptions officielles le mettaient mal à l'aise, cependant les employées s'étaient toujours montrées d'une aide précieuse dans les moments de doute, alors pour leur témoigner sa gratitude, il avait fait l'effort de venir.
Le hall d'accueil fut aménagé en salle de réception pour l'occasion, le premier exemplaire y était exposé en plein milieu et un faisceau lumineux mettait en évidence le titre :
« Fusillés pourquoi ? ».
L'ensemble du personnel s'était disposé en cercle autour d'Edmund, directeur de la maison d'édition éponyme, pour accueillir le lauréat. Sous les applaudissements nourris, Bertrand s'avança timidement vers le chef d'entreprise, dès qu'il fut à portée, Edmund se saisit de sa main droite et l'agita frénétiquement, scène instantanément immortalisée par une salve de flashes blafards.
Bertrand n'en revenait toujours pas, quand il avait présenté l'ébauche de son ouvrage à l'éditeur, ce dernier lui laissa entendre que ce genre de publication demeurait confidentiel, à peine rentable. Mais pour Bertrand cela n'avait pas d'importance, il demeurait un étudiant quadragénaire, une sorte de thésard perpétuel, féru de réhabilitations historiques qu'il aimait partager au terme de ses investigations à quelque auditoire réduit, du moins jusqu'à la publication actuelle.
Car contre toute attente, les ventes de son ouvrage atteignirent des sommets stratosphériques, les dividendes renflouèrent généreusement les finances d'une maison d'édition devenue moribonde depuis que feu le père d'Edmund s'en était allé.
Alors que les photographes s'étaient déjà tournés vers le buffet pour s'empiffrer avidement, Edmund s'obstinait à secouer frénétiquement la main du lauréat, prenant soudainement conscience de l'inutilité de l'action, il interrompit l'oscillation saccadée et se pencha vers Bertrand pour lui glisser dans l'oreille :
- *Vous savez mon cher Bertrand…*
Ce ton paternaliste l'agaçait au plus haut point, il recula et se défit non sans mal de l'étreinte manuelle de l'éditeur.
- … *Pour votre premier ouvrage vous avez fait mouche, ce n'est pas courant un tel chiffre de vente pour un néophyte, vous devriez profiter de la vague du succès. Bertrand, vous devez absolument vous*

remettre au travail, il nous faut un nouvel ouvrage.
- Je ne sais pas M. Edmund, je ne suis pas certain d'y arriver dans les délais qu'imposent la presse mercantile, tout cela demande énormément de temps et de recherches, mon travail de manutentionnaire aux halles est épuisant…
- Mais si voyons, utilisez les documents que vous n'avez pas utilisés pour le premier livre, ajoutez-y vos commentaires, brodez quelque chose, peu importe les gens l'achèteront maintenant qu'ils connaissent votre signature, vous devez instamment profiter de la vague de la notoriété.
Bertrand était très mal à l'aise quand on essayait de lui forcer la main, il regrettait maintenant d'avoir choisi cet éditeur, puis ce dernier se pencha à nouveau vers lui en lâchant un clin d'œil pour la jouer complice :
- Bertrand enfin, vous n'êtes pas né de la dernière pluie, vous savez comment cela marche, nous connaissons tous les deux les vertus gustatives qu'apporte le beurre dans les épinards…
Bertrand se fit la réflexion que si l'homme d'édition s'avérait piètre administrateur, il se révélait également mauvais psychologue, car il n'avait pas saisi quelle énergie faisait se mouvoir l'homme de lettres.
L'aspect pécuniaire le laissait indifférent, croire qu'il suffisait d'agiter la promesse d'un gros su-sucre pour le faire avancer était une erreur grossière. S'estimant méprisé, il se permit d'adopter le style métaphorique de son interlocuteur :
- Vous savez mon cher Edmund, les légumes de la famille des crucifères n'ont jamais été ma tasse de thé.
Cette subite rhétorique laissa l'éditeur coi, surpris par une hardiesse insoupçonnée de l'auteur habituellement en retrait.
Bertrand ne s'éternisa pas, il laissa la fête se dérouler sans lui, les éclats de voix, les verres qui s'entrechoquaient, la désinhibition alcoolique, le bruit, tout cela l'incommodait, il attrapa son imperméable et fuit l'immeuble.
Il consulta sa montre, 18h00 et il faisait déjà nuit noire, un crachin glaçant de fin novembre le força à presser le pas, il mit les mains dans les poches de son imperméable, rentra la tête dans les épaules, et se fondit dans le flot des piétons. Les faisceaux des phares globuleux des Panhard Dyna, Renault 4 cv ou Peugeot 203, illuminaient furtivement d'un jaune bileux les silhouettes en nuances de gris des passants aux allures inquiétantes.

°°°

Il se réveilla au petit matin en sursaut, sa nuit avait été baignée d'une succession de cauchemars les uns plus absurdes que les autres, dans

chacun de ses délires oniriques l'éditeur apparaissait de manière obsessionnelle et récurrente. Il se passa les mains dans les cheveux, au même moment la sonnerie du téléphone en bakélite, crépita.
- 7h01, mais qui donc peut-il appeler à cette heure un dimanche matin… Allo ?
- Allo, mon cher Bertrand vous allez bien ? On ne vous a plus vu hier soir, je voulais encore vous reparler de notre nouveau projet, avez-vous eu le temps d'y penser ?
Un long silence s'ensuivit, Bertrand tenta de rassembler ses idées, il avait candidement espéré qu'Edmund eût laissé tomber.
- Écoutez monsieur Edmund… je ne… ce n'est pas une bonne idée… tout cela est…
- Bertrand prenez le temps de réfléchir, ne me répondez pas maintenant, c'est un labeur je le sais et la décision doit être mûrement réfléchie, je le conçois…
Bertrand se fit la réflexion que la perspective d'amasser un gros pécule devait avoir le pouvoir de doper la production de neurones chez certains individus. L'écouteur trahissait l'amplitude de sa respiration, l'éditeur devait cogiter intensément pour trouver des arguments favorables et flairant sans doute que l'affaire allait lui échapper, il revint à la charge :
- Comment vous le dire mon cher Bertrand, si nous écrivons un nouvel ouvrage…
- Nous écrivons ??
- Oui, non… bien sûr… vous écrivez et moi j'édite, donc si nous renouvelons un bestseller prenez conscience que cette fois, vous ne serez plus obligé d'embaucher aux halles, je vous garantis que les rouages de vos finances se retrouveront encore mieux huilées qu'à la première édition ….
- Surtout les vôtres ! pensa-t-il, la remarque manqua de peu d'être formulée tant elle avait jailli avec force dans son cerveau, mais Bertrand avait été éduqué à l'ancienne, le tact et la correction jouèrent leur rôle d'auto-censeurs. Malgré tout, ses sempiternelles métaphores lourdes et peu raffinées commencèrent à l'exaspérer :
- Écoutez, ma réponse je peux vous la donner immédiatement, ce sera NON, c'est ferme et définitif, adieu !
Il raccrocha fermement le combiné sans autre forme de civilité et retourna se coucher.
Si l'ouvrage venait de révéler au grand jour l'excellence d'un nouvel auteur, le personnage demeurait cependant moins affûté sur certains aspects pragmatiques. Avec une part des dividendes de la vente, il s'était offert un des derniers objets imposés par la marche forcée de la modernité. La grosse boîte se nommait téléviseur, le voisin de palier qui

tenait une boutique de dépannage, lui avait dégoté un poste d'occasion. Il lui avait vanté la diffusion des journaux télévisés tous les soirs et que cela l'aiderait peut-être dans ses investigations historiques. Le restant de sa rétribution fut réparti prioritairement pour la caisse des anciens combattants, quelques billets rétribuèrent une association aux démunis, la petite monnaie tomba dans l'escarcelle de mamies en charge des chats errants du quartier. L'écho de ces billets qui se déversaient, se répandit jusqu'aux oreilles de quelques vieilles connaissances oubliées qui ne manquèrent pas de se rappeler à son bon souvenir. Les retrouvailles furent marquées de tapes chaleureuses sur l'épaule, argumentées d'évocations de moments complices, dont Bertrand n'avait d'ailleurs aucun souvenir. Prenant soudainement conscience que la manne financière s'était tarie, cette faune parasite s'évapora aussi rapidement qu'elle avait fait surface.

°°°

La routine reprenait son cours avec son lot de factures et de relevés bancaires lapidaires, dont le solde sombrait vers les abîmes au fil des semaines. Face aux besoins en liquidités, Bertrand avait inéluctablement réintégré ses habits de manutentionnaire nocturne dans le quartier des Halles, proposant ses services selon les exigences du moment. Sa préférence allait aux viandards ; certes la tâche s'avérait ardue, mais après une nuit à transborder les demi-carcasses des bêtes tombées la veille, la récompense se matérialisait à la fin du quart. Vers l'aube, ses compagnons et lui investissaient un boui-boui dans une ruelle attenante au marché, la gargote servait la soupe à l'oignon, des oreilles de cochon ou des tripes, c'était selon les surplus de la nuit. Les ventres vidés après 8 heures de besogne criaient leur vacuité. Bertrand appréciait ce moment de ferveur et contemplait ses collègues qui s'amusaient à railler les jeunes apprenties ; ils se permettaient des commentaires de vive voix sur leurs courbes avantageuses, tout cela dans un louchebem teinté de titi parisien, que seuls les intronisés de la corporation comprenaient, Bertrand inclus par la force des choses.
Ces personnages au caractère trempé l'inspiraient énormément, mais cette compensation ne comblait pas le maigre salaire qu'on lui versait. C'est finalement résigné le lendemain, qu'il accepta l'offre d'Edmund, cette fois il se le jura, il ne se ferait plus mener par cette crapule, c'est lui qui fixerait les conditions.
Le bref coup de fil eut pour conséquence immédiate d'émoustiller l'éditeur qui sous l'effet probable de la surprise, ne rechigna pas face aux exigences avancées par l'auteur. Après avoir raccroché le combiné, Bertrand s'étonna que les remords ne le submergent pas, il se surprit même à aimer l'idée de recommencer un nouvel ouvrage, au

point de s'y atteler immédiatement. Il extirpa quelques dossiers boudinés de l'armoire où étaient stockées ses ressources historiques et en étala le contenu sur la table de la cuisine.
Documents iconographiques écornés et rapports martiaux jaunis, négociaient leur place entre une boite de sardines vide et une assiette ébréchée, la surface de la table était décorée par des entrelacs de chicorée déshydratée imprimés par les fonds de tasses.

°°°

Une pluie d'automne battait les carreaux de son appartement exposé plein nord, sans transition la fin de l'après-midi plongea subitement le modeste logement dans la pénombre. Bertrand avait passé sa journée à remuer documents d'archives et rapports d'états-majors datant de la Grande Guerre sans trouver matière à constituer un nouvel ouvrage digne d'intérêt. Las, il décida qu'il ne se rendrait pas aux Halles tantôt, il saisit l'abat-jour émaillé de la suspension accrochée au plafond, le mécanisme couina jusqu'à ce que le halo lumineux s'ajuste aux contours de la table. Il pétrit son visage marqué par la fatigue, quand il rouvrit les yeux, une photo aux bords rognés attira son attention. La patine des années avait lissé les contrastes, on devinait cependant deux soldats qui posaient dans une tranchée. Équipé de sa loupe il entreprit de détailler le cliché, le froid humide qui commençait à tirailler ses orteils lui rappela qu'il ne pourrait plus repousser bien longtemps la mise en route de son poêle. Un doute l'assaillit soudain, il lui sembla avoir omis de payer la dernière facture de gaz. Il s'en chargerait dès que l'avance sur frais promise par Edmund serait versée, avec un paquet de chicorée et une nouvelle paire de Charentaises, aussi.
Il reprit l'inspection du cliché, derrière les deux personnages une minuscule pancarte à l'inscription illisible attisa sa curiosité, malheureusement sa vision se brouilla sous l'effet de la fatigue. Il fronça les yeux pour mieux voir, mais cela n'eut aucun effet correctif. En approchant et en éloignant la loupe pour modifier la focale, la convexité du verre déformait monstrueusement l'image. Cependant le procédé démontra son efficacité, en y rajoutant un brin de déduction, quelques lettres devinrent lisibles. Un frisson lui parcouru tout le corps.
- *Brrrr ! il commence vraiment à faire trop froid pour travailler sereinement ici !*
Il bondit vers le poêle, permuta le robinet du gaz et actionna le bouton du *piezo.* Clac, clac, clac, de brefs éclairs blanchirent le hublot en mica, mais point de flamme bleue vacillante. Ses lèvres affichèrent un rictus contrarié.
- *Ils m'ont coupé le gaz ! J'ai manifestement dû oublier de payer le dernier rappel.*
Tiraillé par la curiosité, Bertrand tenta malgré tout de faire abstraction

de ce désagrément et regagna sa table de travail. Mais l'humidité ambiante et les tiraillements du froid eurent rapidement raison de sa résilience…

- Aaahhh ! Et en plus cette ampoule qui n'éclaire pas plus qu'une lanterne funéraire, je n'y vois plus rien !!

Vanné, il baissa la tête tel un automate que l'on éteint, puis laissa lourdement choir ses mains sur la table. Après plusieurs secondes d'immobilité, il se redressa soudainement comme s'il venait d'être rebranché, enfila ses chaussures, saisit son vieil imperméable au vol, tapota sa poche intérieure pour s'assurer de la présence de quelques sous et glissa pêle-mêle toute sa documentation dans une pochette décrépie. Un dernier regard pour vérifier qu'il n'avait rien oublié, puis il enfila son chapeau mou avant d'abandonner les lieux.

°°°

Bertrand avançait à grandes enjambées, bravant un crachin glaçant à ne pas mettre un chien dehors, d'ailleurs il ne croisa personne, tout le monde devait être au chaud chez soi à cette heure. Un peu de chaleur c'est précisément ce qu'il comptait trouver dans l'estaminet où lui et ses compagnons des Halles avaient leurs habitudes matinales, pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Un bon quart d'heure de marche le séparait encore de son but. Soudain le ciel sembla conspirer à ce qu'il n'y parvienne pas au sec. Une première intrusion glacée fusa à travers les mailles usées de son imperméable, la brèche était ouverte pour qu'un filin ininterrompu commence à dégouliner dans son dos. La sensation lui décrocha une expression horrifiée, il se raidit, stoppant net les percussions cadencées de ses talons sur le trottoir mouillé. Le brouillard qui rampait dans les ruelles, commençait à absorber la moindre particule lumineuse des candélabres publics, seules quelques lueurs colorées filtraient encore d'une enseigne à quelques mètres en face. Il hésita un instant, mais le ruissèlement glacial dans son dos sonna la fin de toute tergiversation intestine, un coup d'œil à droite un autre à gauche, pas de voiture, il traversa la ruelle au pas de course et s'engouffra dans l'établissement. Une clochette actionnée par l'ouverture de la porte interpella le taulier bedonnant, qui lança un regard torve à son encontre.

Bertrand suspendit l'imperméable et son chapeau trempés au portemanteau tout en opérant un balayage visuel des lieux. Il constata ne pas avoir été le seul à y trouver refuge. Au milieu de la pièce trônait un poêle à charbon séculaire qui dispensait généreusement ses calories, dans le coin droit de la salle, le confort d'une banquette recouverte de moleskine rouge semblait n'attendre que lui. Il s'y hâta et jeta la pochette sur la table pour marquer la conquête du territoire. Un couinement de ressorts métalliques s'échappa quand il posa son séant.

L'emplacement se situait sous un luminaire judicieusement suspendu à l'aplomb et offrait une vue d'ensemble sur la salle et ses occupants.
Il y avait un individu assis dos à la baie vitrée, ce devait être un ramoneur car des résidus de suie recouvraient ses vêtements et soulignaient exagérément les traits de son visage. Absorbé dans ses pensées, il faisait rouler nerveusement son bock de bière vide entre ses mains. À côté du poêle, se tenait une chiffonnière coiffée d'un austère chignon serré qui n'arrangeait pas l'ingratitude de son visage. Elle portait à intervalles réguliers un verre de rouge à ses lèvres, l'étiquette de la bouteille nourricière affichait un flamboyant écusson de la cuvée locale, le Clos Montmartre. Sous sa chaise, à côté de ses pieds croisés, gisait un patchwork de tissus crasseux roulé en ballotin, probable butin de la soirée. Discrets au fond de la salle, deux bateliers qui s'isolaient dans le nuage de leurs volutes tabagiques tapaient le carton. Arc-bouté sur le comptoir, un quidam vêtu d'un costume démodé, observait le fond insondable de son verre de rhum à moitié vide. À ses côtés, un type genre homme du monde et qui avait dû se tromper de quartier, se tenait avachi les coudes sur le zinc, il conversait avec une chimère née de ses vapeurs alcooliques.
Il se fit la réflexion que cet aréopage aurait sans doute inspiré le peintre Edward Hopper.
Mais à s'égarer dans ses rêveries, l'ouvrage qu'il s'était engagé à réaliser ne progressait pas. Il se ressaisit et étala toute sa documentation sur la table. À l'extérieur, il entrevit la pluie qui redoublait d'intensité, il avait bien fait de s'arrêter ici. Bertrand héla le cafetier derrière son comptoir...commander quelques consommations de temps en temps dédouanerait sa présence, mais ce dernier le snoba.
- *Bah tant pis, tant qu'il fait chaud et qu'il y a de la lumière moi ça me va*.
Il soumit à nouveau le cliché à l'épreuve de sa loupe, l'éclairage était irréfutablement meilleur que celui de son appartement, il tenta avec fébrilité d'exploiter les ultimes pigments photographiques épargnés par les outrages du temps. Il se dit que lire à voix basse l'aiderait peut-être à reconstituer l'inscription :
- *Tr...Tran … Tranchée, je présume … de la … de la… ??*
Hélas, la granulation évanescente sembla à tout jamais vouée à se fondre dans l'oubli. Sa mine déconfite traduisit la profondeur de son découragement, il était sur le point d'abandonner quand une remarque jaillit de sa droite :
- *La poisse…*

°°°

Bertrand pivota instantanément, avant tout surpris par le fait qu'il n'ait

pas remarqué préalablement une présence à ses côtés. C'était un vieux monsieur rabougri, affublé d'un manteau sale et miteux.
- *Pardon, vous disiez ?*
- *Je vous écoutais murmurer à l'instant, je vous parie que sur votre écriteau est inscrit « la tranchée de la poisse ».*
Un peu cueilli par cette ingérence, il demeura coi.
Le vieillard afficha un sourire malicieux :
- *Permettez-moi de vérifier d'un peu plus près.*
Il lui tendit le cliché, mais ce dernier se contenta de l'inspecter sans le saisir.
- *Oui c'est bien cela, « La tranchée de la poisse » c'est ce qui est inscrit !*
Bertrand lâcha un soupir d'agacement, alors que même outillé d'une loupe il n'arrivait pas à détailler le cliché, voilà que cet individu sans une paire de lunette de surcroît, se targuait de déchiffrer une inscription microscopique d'un cliché érodé par les décennies.
- *Dites, vous vous moquez de moi ou c'est juste pour vous faire offrir un canon ? Parce que si c'est de cela dont il s'agit je…*
Un détail vestimentaire stoppa net son élan verbal, il venait de s'apercevoir de la présence d'un numéro cousu sur le fond rouge du col de son manteau. Fort de ses précédentes investigations, il savait pertinemment que cela faisait référence à l'appartenance à un régiment. Le personnage se redressa alors, dévoilant une double rangée de boutons laitonnés qui confirmèrent sa présomption. Penaud, Bertrand rectifia immédiatement le ton.
- *Pardon, mais il me semble que vous revêtez une capote Poiret, oserais-je déduire vu votre âge que….*
- *Vous déduisez pertinemment, oui j'en étais, dès la première heure en 1914 !*
Bertrand lui, n'en revenait pas. Une pluie diluvienne l'avait amené à s'arrêter ici et voilà qu'il se retrouvait face à un témoin vivant de la Grande Guerre. Une fraction de seconde lui suffit à entrevoir la perspective d'une telle rencontre, un échange dialogique se révèlerait bien plus enrichissant que des rapports d'état-major filtrés et impersonnels dont il s'était servi pour la constitution de son premier ouvrage.
- *Monsieur, si je peux me permettre, vous me parliez à l'instant de cette tranchée… De la poisse. Vous me semblez bien affirmatif, l'inscription est quasiment illisible sur ce cliché délavé.*
- *Vous avez raison, c'est cependant un autre détail qui m'y autorise, concentrez votre observation sur les uniformes que portent les soldats.*
Bertrand se saisit de la loupe et s'exécuta immédiatement, le grossissement révéla petit à petit une évidence sur laquelle il n'avait

pas focalisé son attention jusqu'à maintenant. Interloqué, il riva son regard dans les yeux du vieil homme dans l'espoir d'une explication.
- Ça par exemple, l'un d'eux porte un uniforme allemand, mais comment avez-vous fait pour voir cela ?
Le vieillard répondit à nouveau par un sourire, énigmatique cette fois.
- Dites-moi jeune homme, vous êtes bien l'auteur du récent ouvrage traitant des soldats fusillés pour l'exemple pendant la Grande Guerre ?
- C'est exact, je me présente, Bertrand et vous êtes monsieur…?
Il tendit la main, mais le personnage ignora son invitation.
- Mon nom est… appelez-moi simplement monsieur Geist.
Dès le début Bertrand avait noté un léger accent, il avait un doute quant à son origine, mais ses derniers mots révélèrent clairement des inflexions germaniques.
- Suis-je dans l'erreur si, au regard de la pile de documentation étalée sur la table, vous êtes à la recherche d'inspiration pour votre future publication ?
- Vous êtes perspicace et en l'occurrence je dois bien l'avouer, je peine à la trouver.
- Eh bien qu'en pensez-vous, si je vous disais que la photo que vous tenez entre vos mains est susceptible d'engendrer le sujet de votre prochain ouvrage ?
À cet instant, Bertrand se demanda s'il n'était pas en train de rêver.
- Si tel était le cas je dirais que vous êtes la providence personnifiée monsieur Geist.
- Non Bertrand c'est vous l'homme providentiel, car en publiant ce que je vais vous raconter vous laverez un déshonneur ignoré depuis des décennies, mais commençons par le début si vous le voulez bien.
Bertrand se tint paré à prendre des notes.
- Les faits en rapport avec cette photo se sont déroulés sur la ligne de front, dans la plaine au sud de la mangeuse d'hommes.
- Si mes connaissances sont exactes, vous parlez de la ligne qui filait depuis la montagne du Vieil Armand en direction de la frontière Suisse ?
- Je vous fais confiance quant aux investigations nécessaires à la localisation précise du site. Donc depuis le début des hostilités, nos deux camps s'opposaient rageusement dans cette zone…
- Attendez un instant, vous avez bien parlé de « nos deux camps » ?
- C'est bien ce que j'ai dit, parce que voyez-vous, si je peux si bien vous en parler c'est que…c'est que… pour simplifier, je dirais que mon affectation se situait à proximité de l'endroit où cette photo a été prise.
Bertrand jeta un rapide coup d'œil au numéro de bataillon indiqué sur le col de Geist, puis il fouilla dans les documents pour en sortir une carte historique détaillant les positions.

- Voyons, les divisions opérantes dans le secteur évoqué, sont en partant du nord vers le sud, respectivement la 31e, 70e, 77e et 73e. Donc d'après le numéro que vous arborez sur votre col, votre affectation devait se situer dans la partie en bleu ici.

Bertrand pointa son index sur la carte tout en interrogeant le vieil homme du regard. Ce dernier eut un long moment de réflexion.

- Le secteur que vous indiquez est presque correct, pour qu'il le soit complètement, vous devez bouger votre doigt un peu plus vers la droite, de l'autre côté de la frontière, parce que pour ma part je servais le Kaiser Guillaume II !

La surprise ne fut que partielle, Bertrand ne fit pas l'injure à son interlocuteur de feindre un étonnement surjoué.

- Il m'avait bien semblé percevoir un léger accent, je me doutais que quelque chose ne collait pas.

- Ce constat change-t-il quelque chose pour vous, désirez-vous arrêter cette conversation ?

- Monsieur Geist, vous m'aviez proposé un sujet pour mon prochain ouvrage, je vous écoute.

- Je suis heureux que vous le preniez avec intelligence, maintenant que le voile est tombé je vais vous parler sans ambiguïté. Pendant les quatre années durant lesquelles les deux lignes s'opposèrent, je n'ose vous détailler l'ignominie et la barbarie des combats, nous n'étions que des marionnettes aux mains d'états-majors qui se fichaient bien des réalités du terrain.

Bertrand était tout ouïe et se contentait juste de noter quelques mots clés qui lui faciliteraient la retranscription ultérieurement.

- Je vous laisse donc imaginer le déferlement de joie quand la nouvelle d'un armistice se répandit dans les tranchées en novembre 1918. Nous hésitâmes d'abord à sortir de notre tranchée protectrice, mais au fil des jours cela devint une évidence, nous pouvions enfin sortir sans nous faire décimer. En face, nous vîmes le camp adverse qui fit de même, alors certains furent tentés d'aller à leur rencontre.

- Je vous vois venir, c'est maintenant que vous allez me parler des deux hommes sur la photo.

- Très précisément, un petit groupe brandit un drapeau blanc et décida non sans appréhension, de franchir la centaine de mètres qui séparait les deux camps. Le premier contact fut tendu, nous observions pour la première fois de près ces diables de Français, l'un d'eux prit l'initiative d'offrir une cigarette, l'Allemand proposa une fiole de schnaps et l'atmosphère se décrispa. Très rapidement nous nous rendîmes compte que nos conditions de survie étaient similaires, de part et d'autre nous avions enduré les mêmes affres.

- En quelque sorte, des ennemis « frères » ?

- *Oui l'image est belle, gardez cela pour le titre*, ironisa Geist.
- *L'ambiance était surréaliste, alors qu'il y a peu les deux camps auraient pu s'étriper, voilà qu'ils tentaient de s'apprivoiser. Un soldat français enleva son manteau et proposa à son homologue allemand de le troquer. Après une courte hésitation l'échange se concrétisa, le photographe du régiment allemand déplia son appareil à soufflet pour immortaliser la scène que vous tenez aujourd'hui entre vos mains.*
- *L'histoire est touchante, cependant je crains qu'elle ne représente pas suffisamment de consistance pour une publication.*
- *Elle ne s'arrête pas là, alors que tous les soldats s'étaient retrouvés du côté français trop heureux d'avoir survécu à ces 4 années de boucherie, un sifflement strident déchira l'air immédiatement suivi d'un impact sourd.*
- *Que s'était-il passé ?*
- *Il me semble évident que l'information de la signature de l'armistice ne soit pas parvenue jusqu'aux lignes arrières, qui armées des Langer Max de 380, décidèrent de pilonner les Français. L'incompréhension succéda rapidement à la panique, tous les postes armés avaient été délaissés, les Français hurlèrent à la trahison, galopant vers leurs postes pour riposter, nous détalions dans le sens inverse sous une averse de plomb.*
- *N'y avait-il aucun moyen de prévenir l'arrière ?*
- *Si, par le téléphone de campagne ; hélas le temps d'expliquer la situation, la dernière salve venait d'être tirée à 40 km de nos positions. Un projectile passa au-dessus du camp allemand pour faire mouche chez les Français, touchant probablement leur stock de munitions. Une gerbe se souleva si haut que des tonnes de terre ensevelirent la tranchée avec tous ses occupants.*

Geist afficha une mine grave, c'était la première fois depuis le début de leur échange qu'il le vit dans cet état.

- *Les dernières victimes d'une guerre terrible,* commenta Bertrand.
- *Non, à travers un nuage de poussière émergea la silhouette d'un soldat français courant à toute allure vers la ligne allemande. Le sifflement du dernier tir l'incita à plonger dans un cratère formé par un précédent impact. Quand l'obus explosa, il souleva à nouveau des monceaux de terre qui recouvrirent le malheureux. Ce n'est que plus tard, que les camarades comprirent qu'il s'agissait de leur compatriote qui avait troqué son manteau avec celui du soldat français.*
- *C'est effectivement une succession de méprises sordides.*
- *Il s'agit surtout d'une trahison, à l'insu de notre plein gré certes, mais dont nous nous sommes rendus coupables. Il est primordial que les filles et fils de ces soldats sachent où leurs aïeux reposent, ainsi que les circonstances de leur disparition. Bertrand, promettez-moi que vous*

effectuerez les recherches et ferez publier cette histoire, c'est le prix de notre paix.
- C'est d'accord, je me chargerai des recherches, mais vous vous rendez compte qu'il s'agit de quadriller plusieurs dizaines de kilomètres carrés.
L'aurore commençait à teinter de sa lueur bleuâtre les silhouettes qui se pressaient à l'extérieur
- Bertrand, nous devons cesser cette conversation maintenant, le jour n'est plus loin.
- J'aurais encore besoin de votre aide, serez-vous encore là demain ?
- N'ayez aucune crainte, demain soir vous saurez, vous verrez. Partez maintenant, le jour se lève et je suis las.
Un peu contrarié, Bertrand rassembla ses affaires et fila. Il ne prêta pas attention au ramoneur, à la chiffonnière, aux bateliers et tous les autres toujours présents depuis la veille.

°°°

Bien trop excité par cette nouvelle entreprise, son sommeil fut bref. Tant que l'histoire de Geist demeurait intacte dans sa mémoire, il fallait qu'il se hâte de la retranscrire en s'aidant des phrases mémo qu'il avait griffonnées. Il potassa toute la journée, s'appuyant sur la documentation en sa possession. Le soir venu, après une journée de labeur, il décida de s'octroyer un moment de détente et par la même occasion, il inaugurerait sa télévision.
Il tourna le bouton de mise en marche et se posa dans son fauteuil, le temps que les lampes et tube chauffent. L'image en noir et blanc du générique annonçant le journal télévisé, tant loué par son voisin de palier, venait de débuter. Le présentateur en costume strict, énuméra d'un ton monocorde quelques décisions politiques du jour, avant de passer aux faits divers :
- Commerce : *Le constructeur sochalien vient de présenter son dernier modèle amiral, la nouvelle 404, souhaitons-lui le même succès commercial que sa devancière….*
- Archéologie : En plaine d'Alsace, à quelques kilomètres du tristement célèbre Vieil Armand, les travaux de terrassement d'une route nationale viennent de mettre à jour les vestiges de tranchées non répertoriées datant de la première guerre mondiale.
- Bon sang ! Il faut que je prévienne Geist.
Bertrand bondit de son fauteuil et fila à toute allure en direction du bistrot en espérant y retrouver le vieil homme. Il douta de son sens de l'orientation, à l'endroit de la veille il ne trouva qu'une enseigne décrépie qui surplombait la baie vitrée rendue opaque par la saleté. Il tambourina contre la porte vermoulue, dans l'espoir hypothétique qu'on vienne lui ouvrir.

Un voisin de l'immeuble d'à côté qui sortait ses poubelles à cet instant, l'invectiva :
- Hé, vous êtes fou ou quoi de faire un tel tapage ?
- Savez-vous à quelle heure ouvre l'établissement ?
- À quelle heure ?? Ça fait au moins 10 ans qu'ils ont mis la clé sous la porte !
- Ça m'étonnerait, j'y étais encore hier soir et je discutais avec un vieux monsieur…
- Vous avez dû forcer un peu sur la bibine, à part des fantômes ou des esprits ça fait belle lurette qu'il n'y a plus de client. Ha ha ha, allez bonsoir !
Bertrand fut pris d'un vertige, c'en était trop pour son esprit cartésien. Mais peu importe, il avait fait une promesse à Geist, comme ce dernier le lui avait prédit, il savait à présent quel terrain de guerre ferait l'objet de ses futures investigations.
Mais avant tout, pour des raisons bien personnelles, il mettrait un point d'honneur à retrouver l'identité de la dépouille d'un soldat allemand vêtu d'un manteau de l'armée française, rendue au jour quelque part entre les contreforts du Vieil Armand et la plaine d'Alsace.

1er Prix
Thierry ZEH
ASA Institut Saint-Louis
Ligue Nord-Est

Le Rideau de Matisse

Depuis vingt-sept ans je veille à ce qui se passe dans ce théâtre et la machinerie de ce lieu est mon affaire. J'en ai vu des tableaux depuis les cintres, des changements rapides de décors, des portes qui s'ouvrent et d'autres qui se ferment, des divas, des cocotes, des théâtreux chancelants, des souffleurs oublieux et parfois, au balcon, Son Altesse Sérénissime, la princesse héréditaire de Monaco.

Ils sont arrivés poussant leurs malles, bruyants, s'interpellant dans une langue que je ne comprends pas. Les ballets russes s'installent et volent la vedette à notre troupe : les ballets de Monte Carlo.
La première représentation se fera en matinée, le 14 mai
Je veille à ce que les moindres souhaits du maître de ballet soient entendus. Les danseurs évoluent sur la scène afin de percevoir la qualité de son revêtement. Trop dur, et un risque de déchirure se profile, trop souple et les jetés ne peuvent se faire.

L'équipe des machinistes est au travail : les décors sont montés, les mécanismes huilés, seul le rideau de scène est encore protégé par de grandes toiles.
L'installation est prévue pour le lendemain mais les ouvriers de l'équipe ont l'habitude, ils l'installeront sans moi.
La nuit est presque là lorsque je rejoins l'électricien à l'arrière de la grande salle. Je vérifie toujours les effets de lumière en m'arrêtant un moment dans la loge princière.
Je ne comprends pas tout de suite. Le rideau est en place et sur ce rideau se mêlent des couleurs, vives, fortes, singulières.
Je suis loin, j'essaie de deviner. Une masse noire, puissante, et au-dessus de cette forme un oiseau peut-être. Une impression de force et de légèreté mêlée, pouvant passer de l'un à l'autre, faisant surgir de soi un élan immense vers le ciel.
L'oiseau qui s'échappe, qui s'envole, est un elfe léger qui monte vers les étoiles, aveuglé par la lumière retrouvée. Les forces se déchainent, les entrailles de la terre tentent de rattraper la liberté qui vole. Le mouvement est juste, parfait. L'équilibre se perçoit. Le danseur peut ouvrir les bras qui se tendent. L'esquive est impossible. La rencontre de deux corps se devine. C'est un éblouissement. Le rideau de scène de Matisse vient me transpercer.

Je reste assis, longtemps, me laissant envahir par la grâce de ces

danseurs, espérant surprendre l'étonnement de ceux qui demain vont assister au ballet.
Émerveillé, je cours presque jusqu'aux coulisses :

- Vous avez vu les gars, vous avez vu le rideau de scène ? comme c'est beau !

Il suffisait donc que le mouvement, la lumière, le choix des couleurs se répondent pour me rendre si heureux ? Je n'étais jamais entré dans un musée mais ma main crayonnait souvent sur les nappes de bistrot et en me levant je regrettais parfois de ne pas oser déchirer le morceau de papier noirci.
Monsieur Matisse arriva en retard le soir de la première. Il dut attendre le baisser de rideau pour partager avec la troupe l'intérêt ou le choc que ces deux danseurs provoquaient.
C'était provocateur pour certains, terriblement moderne pour d'autres, magnifiant l'art de la danse ou n'évoquant rien de suffisant pour que le public comprenne.
J'écoutais, tout en démontant le décor du troisième tableau, me demandant pourquoi la beauté du rideau de scène ne sautait pas aux yeux de tous.
C'était justement cette modernité qui m'émerveillait, permettant à l'imagination de galoper, n'interdisant rien, libre d'inventer sa propre histoire.
Cela semblait simple de laisser courir le crayon, de regarder le ciel, d'en détailler les bleus, simple de reproduire les tons plus clairs ou plus foncés de la mer.
Il me fallait essayer. Il suffisait de se rendre rue Chauvain, à Nice, où l'on pouvait se procurer tout le matériel nécessaire pour travailler l'aquarelle.
Marcelle, ma bonne amie, m'avait soufflé ce mot « aquarelle » et me poussait à commander pinceaux et papier à grain. J'avais bien retrouvé ma boîte de couleurs, celle qui naguère me permettait de colorier mes cartes de géographie, mais j'avais à présent envie de rendre les clairs transparents et les lumières éblouissantes.
J'achetais ainsi une méthode. J'apprenais vite. J'ombrais les vagues, j'obtenais des reflets sur la mer, trouvais les effets recherchés. J'observais la nature tout en me rendant à pied au théâtre, comprenais les règles de la perspective, captais dans les rues les clairs et les ombres.
Oublier la technique, pousser les meubles de ma chambre, acheter un chevalet, poser une toile blanche, et y créer mon rêve.
Cela vînt et cela changea ma vie.
Nous allions parfois le dimanche déjeuner à La Garoupe. Marcelle

préparait de quoi passer la journée : poulet froid, jeu de cartes, limonade et tarte aux pommes. Je glissais un carnet de dessin entre deux serviettes.
Nous n'étions pas les seuls à passer l'après-midi à lézarder. La bande des six descendait à la plage depuis Mougins en Hispano-Suiza, riait beaucoup, se baignait nus. On ne connaissait que leur prénom : Pablo, Dora, Paul, Nusch et Ray. Parfois nous cherchions tous ensemble une broche égarée, un ballon lancé trop loin.
Pablo jouait avec un long bâton, créant des figures sur le sable mouillé. C'était merveilleux de précision. J'avais croqué quelques barques au loin, un pêcheur lançant ses filets, des poissons frétillants sur la cale. Allongé sur le ventre, je m'étais assoupi. Pablo, assis sur ma serviette me secouait gentiment le bras :

- C'est de toi ce dessin ?

Je clignais des yeux.

- C'est bien, tu sais, c'est bien.

J'appris bien plus tard qu'il faisait partie de la bande de La Garoupe. Ce soir-là grâce au petit homme brun qui m'avait encouragé, je pris la décision de ma vie. Je vivrais de ma peinture et je serais heureux.
Les poissons et les plages ne vinrent plus heurter mon pinceau. Je retrouvais naturellement ce que je connaissais : les atmosphères et les décors de théâtre, la danse et les danseurs. Je découvrais Edgar Degas et il me sembla que rien ne pouvait surpasser son talent. Je m'en inspirais si bien que je pus rapidement reproduire ses danseuses.
Un galeriste, puis un marchand d'art l'apprirent. On me loua un atelier, on me cacha, on vendit mes tableaux contrefaits sans vergogne.
J'eus beau protester lorsqu'on perquisitionna l'atelier, rien n'y fit.

De ma cellule je sens la mer. Il paraît que je suis un des plus grands faussaires du siècle.
J'ai appris pendant mon procès combien se vendaient mes tableaux. Marcelle s'essuyait les yeux en me regardant. Car nous ce qu'on voulait, c'était juste un cabanon sur la plage de la Garoupe.

2e Prix
Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Teratos

C'est quand ils se sont mis à grimper la montagne, Marie et lui, de pierre en pierre, après la route en lacets, juste derrière le chalet, que l'idée lui est revenue. Ça avait marché la première fois. La seconde ? C'était moins clair dans son esprit. Ça devait remonter à six ou sept ans. Ce dont il se rappelle, c'est qu'il venait d'avoir cinquante ans. Ça marque un homme de basculer dans l'autre tranche même quand on a été moine pendant douze ans et que la conscience d'un temps linéaire assassin a fini par s'effacer sous les vigiles, les laudes et les primes. Tout en se rapprochant des Cheminées de Fées avec celle qu'il avait conviée cette fois-ci à une balade -pour faire connaissance lui avait-il avancé- son esprit incisif se mit à traquer les restes de l'histoire ancienne. Corps à l'affût. Ça y est, il s'en souvient ! 1997. Cette larve de Rachel avait cru qu'il aurait pu éprouver un sentiment pour elle tout ça parce qu'elle lui avait sorti un bouquin La Pléiade de son chapeau pour son anniversaire !

À cette époque, qu'on le voie en présence d'une jolie jeunette – jeune... ? Jeune... ? Pas si fraîche que ça la Rachel, elle avait quand même vingt-sept ans ! – comptait énormément pour lui. Il la surnommait Pomponette, une légère moquerie dans la voix mais elle ne s'en apercevait pas. Pomponette, rapport à sa manière d'appliquer lentement du mascara sur ses cils noirs. Sa curiosité de l'être femelle poussait l'homme à l'observer à la dérobée quand elle se maquillait. Oui, c'était ça, ça remontait à sept ans. Et elle qui prenait ça pour de l'amour ! Cette naïveté bonhomme coutumière aux femmes se justifiait une fois encore. Il la méprisait. S'être alité avec cette intelligence sur pattes au premier abord l'avait desservi finalement. Il se décevait. La beauté, la jeunesse et le QI constituaient ses critères. Trinité de choix. Les femelles devenaient alors des proies estimables. Depuis, plus de Rachel. Il était allé au bout du processus.

Sous leurs baskets, le chemin caillouteux. Le soleil cogne à pic. Partis sur un coup de tête – sa manière à lui de rendre le réel supportable – ni eau, ni chapeau protecteur. Pause. L'alignement presque parfait de huit peupliers en contrebas, paravent singulier du lac d'huile, retient son esprit. Le ramène à l'inframonde qu'il est le seul à percevoir lorsqu'il peint des icônes. Seule Aurélia l'avait perçu, comme lui, cet au-delà de l'être. Aurélia l'unique. Dix ans en arrière. L'expérience avait dû fonctionner quand même avec Rachel puisqu'ils avaient eu une liaison. Mais que s'étaient-ils dit à l'époque avant qu'il accomplisse l'acte monstrueux ? Comment avait-elle réagi ? Ça se brouille dans sa tête.

Depuis trois jours ça recommence. Il sait. Il sent à nouveau l'énergie l'inonder. Tempête crescendo qui assujettit son corps. Il devient marionnette. Et il en fait encore et encore. Coups de serpillière javellisée, deux fois, trois fois par jour dans la maison. Même cinq minutes avant de partir. Ça le prend d'un coup. Nettoyage intégral et minutieux de la voiture. Encore et encore. Effacer l'odeur de tabac trop imprégnée dans les sièges. Encore. Et son sommeil entrecoupé. Il finit par s'endormir habillé sur le couvre-lit, écoutant des cassettes de cours de docteurs en Théologie, seules voix à pouvoir le bercer. L'épuisement salvateur l'emporte alors. Il est monté sur le toit du hangar aux panneaux solaires pour prêter main forte à deux voisins du village qu'il apprécie. Enfin, Éric plus que l'autre. Il a labouré deux champs entre ses allers-retours au lycée à 17 kilomètres où il dispense des cours de philo et les piles de copies de terminales qu'il a expédiées dare-dare. Ce qui compte, là, c'est voir ce qu'elle a dans le ventre, celle-là. Marie parvient à emboîter ses pas dans les siens. C'est encourageant. Tout dépendra d'elle. Peut-être qu'elle deviendra une autre petite chérie. S'accoupler à elle lui paraît envisageable. On verra. C'est comme ça qu'il procède. Tout est planifié, ficelé, projeté dans sa tête. Même scénario. Seule change la femme. Et les réactions qu'elle aura. Là ça commence à être intéressant. C'est ça qui l'anime. Ça qui l'échauffe, qui l'attire. Viser leurs réactions, guetter l'infime tressaillement du visage quand la surprise les incarnera. Surprendre la surprise qui statufiera cette figure candide. Lui sait. Il comprendra alors qu'elle perçoit chez lui un espace possible de perversité. Mais elle rejettera cette pensée. Elles l'ont toutes fait. Faut dire que le côté bucolique du lieu ne s'y prête pas. Et ça le fera jouir intellectuellement. Ce qu'elles ne comprennent pas, ou trop tard, c'est que ce qui l'excite, c'est justement de savoir que coexistent en ce monde l'infâme et le sublime. Alors il va lui montrer à elle aussi, que l'infâme est réel, lui porter sur un plateau. Elle en soupera celle-là aussi de ses expériences. Des pions, toutes des pions. Des femelles. Et elles n'en ont aucune idée ! Vermines abjectes, veules insectes. Lui sait. Lui pressent. Lui se sait existant au-delà de cette humanité crasse. Il en vient à se sentir christique.

À quelque neuf cents mètres, bordant un champ de coquelicots, l'homme propose à Marie, l'air faussement spontané, de cette voix caverneuse qui l'avait attirée : « Asseyons-nous ma chère ». Elle acquiesce, séduite par ce langage châtié que peu de personnes emploient encore. Deux commissures de joie à ses lèvres. Le soleil haut encore balaie les jambes qui dépassent du short. Elle se sent

portée par la joliesse du paysage. Emportée de simplicité. Le lieu s'avère idéal pour ce second rendez-vous. Peut-être s'allongeront-ils ? Elle a envie d'échanger, de connaître l'être qui se déploie tantôt avec parcimonie tantôt avec ampleur à travers le langage. Lui n'a pas le même dessein. Il veut voir ce qu'elle a dans le ventre, la tester, l'observer. La pousser à bout ? Pas encore. Il est trop tôt. Fesses dans l'herbe, observant les aiguilles de Chabrières dressées face à eux, elle cherche une réponse à la question qu'il vient de formuler, rebondissant sur l'un de ses propos. Il est vif, la relance constamment. S'intéresse-t-il à elle ? La trouve-t-elle suffisamment docte ? Du coin de l'œil, Marie semble percevoir la main ridée aux longs doigts qui cueille un coquelicot. Ses sens sont en éveil. Sait-elle que dans la culture chinoise le pronom « Je » n'existe pas ? Elle ne le sait pas. Il lui explique, voix posée, pédagogue : « L'individu ne compte pas. Seul importe le collectif ». Un maître à son élève. Et à travers cette présence toute de droiture physique et de morale confondue, elle entre à petits pas sur le chemin de la confiance. Elle se sent protégée, va même jusqu'à livrer un pan intime de son histoire. Il l'écoute, concentré. L'encourage. La douleur qu'elle lui révèle avec retenue le captive. Le vécu de Marie est complexe. Il n'aurait pas soupçonné ça tant cette femelle paraissait forte. Ils sont assis. Il sait que comme dans la nature ou la peinture, les fissures, les fêlures constituent les êtres d'apparence solide. L'étape est digne d'intérêt. Seules bougent les mains de l'homme. Il semble presque à Marie, au mouvement de ces doigts à quelques centimètres d'elle, qu'il cueille un à un des pétales. L'endroit prend une couleur amène. Je t'aime, un peu, beaucoup, compte-t-elle pudiquement dans sa tête. L'homme s'est arrêté. Et s'il était romantique ? Elle tourne son buste doucement vers lui, tout sourire, yeux délicats, presque en attente. Entre le pouce et l'index de la main gauche de l'homme, un corps de libellule meurtri suinte, se tortille. Dans la droite, la troisième aile de l'insecte qu'il vient d'arracher. « La vie dévore les êtres, ma chère». Il boit alors au calice l'effarement qu'il sait lire au fond d'elle. Surprise mêlée de peur qui le désaltère.

- Regarde ! Il saisit la dernière aile, papier de soie qui s'agite, l'arrache, lentement. Très lentement. La loi du plus fort déchire dur. Il se lève, dos fier. Trois pas en aval, dépose le minuscule corps bleu moribond près d'une fourmilière. Seul importe le collectif, répète-t-il à voix haute. Le jeu commençait.

3e Prix
Élodie BRUTINEL LARDIER
Club Sportif Loisirs Gendarmerie Gap
Ligue PACA-Corse

Air

Le froid, surtout.

Le froid d'abord.

C'est le froid du matin qu'il vient chercher dans la forêt, ce froid qui fixe les mouvements, efface les couleurs, paralyse le temps.

Le froid et le silence.

L'aube est toujours silencieuse ici. Il n'y a pas de vent. Les oiseaux nocturnes se sont tus, ceux du jour dorment encore. Il n'y a pas d'autre bruit que son souffle bref et les craquements de la terre du chemin qui s'en va, poreux de givre, serpenter entre les racines.

Et tout autour de lui, un froid humique, un froid pénétrant les vêtements, un froid à faire mal. Matthieu serre les dents et enfonce les poings dans ses poches. Il prend une grande inspiration, insuffle de cet air sans parfum qui pétrifie les alvéoles de ses poumons.

Il ne se couvre pas assez, son manteau court, ce pantalon trop léger. C'est fait exprès. Il a besoin de ce froid qui transforme son corps, qui transforme la sensation qu'il a de son corps. C'est par la douleur qu'il parvient à donner un contour à ses os. Une réalité à l'invisible trahison.

Le jour où il sentira le vent tiède descendre des montagnes sera un mauvais jour. Est-ce qu'il fait déjà moins froid ? Matthieu fronce ses sourcils sans poils et retire son bonnet. Il frissonne un peu plus. Ce qui lui reste de chaleur s'échappe par la peau nue de son crâne. Il accélère le pas, lance les battements de son cœur, essaye d'entraîner malgré lui ce corps que la vie fuit. Les muscles de ses jambes gémissent. La chimio l'a fait fondre.

Un mouvement sur la droite attire son regard et ses pieds s'emmêlent. Il manque de trébucher et s'arrête, la poitrine battante. C'est un écureuil, éclaboussure de rouge sur la neige. Il disparaît aussitôt, sans un bruit. Matthieu reprend son souffle. Ses genoux tremblent, le sang bourdonne à ses oreilles. Il ne peut pas repartir. Il ne peut pas décoller les semelles du sol.

Alors il regarde autour de lui. Il pourrait s'arrêter là. La forêt deviendrait sa maison. Matthieu ferme les yeux. Il entre dans une clairière, écarte le rideau des arbres, c'est sa chambre, aère. Les fenêtres de l'hôpital ne peuvent pas s'ouvrir.

Le froid continue de ramper sous ses vêtements, aux coudes, aux épaules. Ça y est. Il les sent. Des aiguilles se forment à la surface de

ses os. L'organique se fait minéral. Matthieu rouvre les yeux et laisse les tremblements de ses jambes se calmer. Il reprend sa marche, lentement, tandis que les aiguilles le piquent à travers la peau, la chair, le sang. La vie serait si simple s'il pouvait se contenter de ses promenades en forêt. Ne rien faire. Croiser un écureuil. Écouter le jour se lever au son du vent dans les cimes.

Mais non. Matthieu accélère l'allure. Dans la poche intérieure de son manteau, l'enveloppe se froisse. Sans y parvenir, il essaye de ne pas penser à ce qu'elle contient. Cette lettre, c'est la réponse. Un nouveau frisson le prend tout entier. L'hiver lui permet de prétendre que ce sont les frimas qui le font grelotter.

La luminosité augmente. Le ciel découpe le sommet des arbres. Le soleil va poindre. Il est presque arrivé au bord de la forêt. Déjà il devine les silhouettes des immeubles, un lampadaire. La ville toute proche. La vie. Ce qu'il en reste. Il sort le bonnet de sa poche et le remet sur sa tête. La lettre frotte contre sa poitrine. S'il pouvait seulement respirer ! Simplement respirer…

Un chant d'oiseau, un rossignol. Le jour est là. La promenade est terminée. Matthieu déboutonne son manteau. Une vague de froid le frappe à la poitrine et chasse l'air de ses poumons. Souffle bloqué, derniers résidus de tiédeur perdus, il glisse ses doigts dans la poche intérieure et en retire l'enveloppe qu'il ouvre. Le froid, ce compagnon, lui fait trembler les mains, les doigts. Matthieu déplie la lettre et tente de focaliser son regard sur les mots imprimés en tout petit. Il y a un tableau. Des comptages. Un total. Le docteur a mis un coup de *stabilo* sur le numéro en bas à droite. Les papiers lui échappent.

Le corps de Matthieu s'est figé, squelette planté dans la neige. C'est fini. *Fini*.

Il y a le chant du rossignol, les battements de son cœur, la brûlure des crevasses entre ses doigts, les courbatures de sa carcasse contrainte à l'effort.

Matthieu prend une profonde inspiration. Il fait un pas en avant. Puis un autre. Il n'est que douleur et grincements mais ça n'a plus d'importance. Il n'a plus de muscles mais ça n'a plus d'importance. Il ne marche pas, il vole.

Ses os creux sont ceux d'un oiseau.

Mention
Mickaël CHOSSON
Club Sportif et Artistique de la Garnison de Strasbourg
Ligue Nord-Est

Les Hauts-Alpins de la Méduse
D'une tragédie… à un chef d'œuvre.

Au temps de la Marine à voile, les naufrages étaient fréquents, en raison des intempéries, voire provoqués par des pilleurs d'épave. Les tragédies maritimes, telles celles du Titanic en 1912 et du Lusitania en 1925, ont soulevé un grand émoi de par le monde, mais il en est une autre, plus ancienne, qui les dépasse par la souffrance, l'irresponsabilité et l'horreur. Il s'agit du naufrage de la frégate française « La Méduse » survenu en 1816 au large de la Mauritanie.

La tragédie :

La Méduse est à cette époque-là, un bâtiment moderne, le plus rapide de la flotte française. Elle fait partie d'une division chargée de se rendre au Sénégal, afin d'affirmer les droits de la France, ce territoire lui ayant été rétrocédé par l'Angleterre après le traité de Paris.

Elle quitte l'île d'Aix (Charente-Maritime) le 16 juin 1816, accompagnée de la corvette l'Écho, du brick l'Argus et de la flûte la Loire. Elle emporte 600 personnes[1] dont le colonel Schmadex, futur gouverneur de la colonie et sa famille, le chirurgien Savigny et l'ingénieur géographe Corréard. L'équipage comprend 167 hommes[1].

L'officier qui commande ce navire, est le capitaine de Frégate Hugues Duroy de Chaumareys. Il est royaliste comme les autres officiers et de ce fait certains n'ont plus navigué depuis plus d'une vingtaine d'années ou sont inexpérimentés. Des survivants diront *que le capitaine était incapable de faire le point.*

On l'avait chargé de se rendre le plus rapidement possible à Saint-Louis du Sénégal. Pour cela, il fit forcer l'allure de sa frégate et distança les autres bâtiments. Ne disposant que de cartes de navigation obsolètes, imprécises et ne tenant pas compte des recommandations de son entourage, il laisse la Méduse se diriger trop près des côtes.

Lorsqu'il réalise l'imminence du danger, il est trop tard. Son navire s'échoue sur les bas-fonds de la Mauritanie.

Il est décidé de construire dans un premier temps, un radeau pour alléger la frégate, et malgré cela, elle ne peut se déséchouer. Par la suite le mauvais temps brisera sa coque.

Ce radeau servira alors à transporter des passagers et membres d'équipage, car les six embarcations dont dispose le bâtiment ne peuvent embarquer tout ce monde. De plus, elles sont en mauvais état. Il est convenu que ces canots tracteront ce radeau d'une vingtaine de mètres de long sur sept mètres de large. Au moment où il quitte le

navire, parmi les premiers, le capitaine se fait huer par les hommes de la frégate. Dix-sept d'entre eux préférèrent rester à bord de peur de périr en mer.

152 personnes (militaires ou civils) prendront place, sur ce radeau de fortune, dont le chirurgien et l'ingénieur géographe et une « femme de troupe ». En raison du nombre important de passagers embarqués, ceux-ci ont, dit-on, au départ «de l'eau jusqu'à la taille ». Il n'emporte, compte tenu de cette surcharge, pour l'alimentation de ces personnes qu'un peu de farine et pour se désaltérer, des tonneaux de vin et seulement deux pièces d'eau. Les chaloupes tenteront de tirer ce radeau très lourd.

À la suite d'une fausse manœuvre, un câble de traction se décrochera et à ce moment les autres seront lâchés, selon toute vraisemblance, volontairement. Le radeau est abandonné aux éléments et part alors à la dérive. Les officiers du bord n'ont ni carte, ni boussole, ni sextant pour naviguer. Il a toutefois une petite voile de fortune. Le capitaine de la Méduse tentera de revenir avec son embarcation, puis lâchement abandonne le radeau à son triste sort.

La plupart des personnes transportées par les chaloupes rejoindront Saint-Louis du Sénégal, mais d'autres accosteront une côte désertique. Elles seront capturées par les Maures et vendues comme esclaves.

Le radeau est constitué de billes de bois rond rendues glissantes par l'eau de mer, ce qui fait que la nuit, les passagers se casseront les jambes. La première nuit vingt personnes ont disparu et par la suite commence une sorte de délire collectif dû à la fatigue, au manque de nourriture, à la peur de mourir, mais surtout à la boisson. Des hommes vident les barriques de vin et tentent de couper les cordages qui retiennent le plancher en bois, pour en finir plus vite. S'ensuit une rébellion, les passagers rendent responsables de leur malheur, les officiers.

Ceux-ci, moins nombreux, sont mieux armés et résistent. Ils ont avec eux le chirurgien, le géographe et certains étrangers qui participent au voyage. Les révoltés tenteront sans y parvenir de tuer le capitaine du radeau, le jeune élève de marine Coudein. Les combats feront de nombreuses victimes du côté des révoltés.

La nourriture devenant rare, les passagers ne disposent que d'un peu de farine et de vin, par chance des poissons volants seront récupérés, ce qui constitue un répit, mais ensuite Il n'y aura plus rien à manger. C'est alors que se produisent des évènements horribles. Les combats ont fait de nombreux morts et blessés. Faute de pouvoir soigner ces derniers et les nourrir, ils seront jetés à la mer. Trois marins et un soldat se chargeront de cette horrible besogne, que personne ne

veut faire. Puis des passagers tenaillés par la faim, arracheront des lambeaux de chair des corps morts et boiront leur propre urine. Des membres et des lambeaux de chair seront mis à sécher, pour les jours suivants. L'état des passagers de moins en moins nombreux est des plus critiques. Amaigris, pleins de plaies, malades, ils ont le derme des pieds « mangé » par l'eau de mer et se déplacent qu'avec difficultés. Certains perdent la raison et voient dans le ciel des choses étranges.

Enfin, le 17 juillet le brick l'Argus partira de Saint-Louis du Sénégal à la recherche du radeau et dans un premier temps, passera sans le voir, au grand désespoir des naufragés. Heureusement quelques heures plus tard, le radeau est repéré et le brick récupère enfin les survivants au nombre de *quinze sur les cent cinquante-deux*[1] passagers au départ.

Selon les sauveteurs, ils sont à moitié nus, à moitié fous et ne peuvent plus marcher pour la plupart. Ils constateront avec horreur que le radeau était « parsemé » de lambeaux de chair séchant au soleil. Il ne fait aucun doute qu'il s'agit de chair humaine. Cinq de ses malheureux décéderont à leur arrivée à Saint-Louis du Sénégal.

L'Argus est ensuite envoyé récupérer sur la Méduse « *nonante* mille francs » appartenant au Roi. Lorsqu'il rejoindra la frégate, l'équipage de ce navire, ne trouvera que trois hommes sur les dix-sept qui étaient restés « complétement fous » et dans un état proche de la mort.

On estime que *cent soixante personnes*[1] ont laissé la vie au cours de ce naufrage et des évènements qui suivront. Le témoignage du chirurgien Savigny, conduira le capitaine Hugues Duroy de Chaumareys, devant un conseil de guerre. Il sera condamné à trois ans d'enfermement. Il sera en outre privé des droits, titres et pensions.

Ce n'est pas le naufrage qui fit scandale, car ils étaient fréquents en ce temps-là, mais les conditions atroces et inhumaines dans lesquelles vécurent les passagers du radeau en raison de l'incompétence des officiers et plus particulièrement du capitaine.

Les Hauts-Alpins embarqués :

Le seul survivant du département des Hautes-Alpes, est le géographe Alexandre Corréard, né le 4 novembre 1788 à Serres (Hautes-Alpes). Il était chargé de faire des relevés des côtes du Sénégal. Après le naufrage, pour ne pas quitter les hommes qui devaient travailler avec lui, il se portera volontaire pour partir sur le radeau. Quand on le trouvera, il était « à moitié fou » et tellement mal en point qu'il aurait demandé aux sauveteurs *de le jeter à l'eau.*

Sans ressources et malade, il mettra longtemps à s'en remettre. Il créera plus tard une maison d'édition et écrira avec le chirurgien

Savigny, le récit de cette affaire. Ces prises de position dans l'affaire de la Méduse lui vaudront d'être traduit devant les tribunaux.

Pour le second Haut-Alpin, j'ai découvert au cours de mes recherches dans les Hautes-Alpes, son acte de décès. Il était embarqué sur la frégate et se nomme Pierre Vernes, né le 21 août 1793 à Saint- Étienne-en-Dévoluy (Hautes-Alpes). Il était caporal au bataillon du Sénégal. Les circonstances véritables de sa mort ne sont pas connues. On peut penser que comme d'autres militaires, il se trouvait sur le radeau. Il serait mort le 2 juillet 1816 en Mauritanie.

Recherchant s'il pouvait y avoir encore des descendants directs de sa famille, j'ai pu constater que si des gens sont destinés à connaître le malheur, ce sont bien les Vernes. À l'origine, il y avait outre les parents, quatre enfants y compris le caporal.

- La fille Reine meurt à 7 ans, le 18 janvier 1793.
- Le père Espirit, décède le 14 août 1793 soit 8 jours avant la naissance de son fils Pierre.
- Le fils André se tue en tombant d'un rocher, le 11 juin 1800 à l'âge de 9 ans.
- Le 16 décembre 1816, Marie, la mère meurt un peu plus de cinq mois après le décès de Pierre et le 15 septembre 1819, c'est au tour d'une autre fille, Rose-Angélique de mourir de maladie.

Selon le récit d'Alexandre Corréard, il y aurait eu à bord du radeau, un couple de Hauts-Alpins dont il ne cite pas l'identité. Peut-être ne la connaissait-il pas ? Il raconte qu'après un affrontement entre passagers du radeau, où soixante-cinq personnes périront, il entendit une voix « lamentable ». C'était celle d'une femme jetée à la mer avec son mari qui l'avait courageusement défendue. Cette femme ne cesse d'appeler au secours « Notre-Dame du Laus[2] ».Il a déjà entendu ce nom dans sa région, le géographe se jette à l'eau et avec un autre passager, sauve le couple. Les deux malheureux portent des blessures dues à des coups de sabre et de baïonnette et ont été précipités dans les flots par les « rebelles ». La dame confirme qu'il existe bien dans les Hautes-Alpes, un lieu de pèlerinage appelé « le Laus ».

Elle déclare aussi avoir servi durant vingt-quatre ans comme cantinière aux armées françaises. Malheureusement cette « femme de troupe » se casse une jambe. Les vivres manquant, les naufragés décideront de jeter à la mer les blessés et ce pour accorder un sursis aux valides.

Ainsi cette pauvre Haut-Alpine qui fut selon le rapporteur de ce récit « associée aux glorieuses fatigues de nos armées » reçut ainsi que son mari, la mer comme tombeau. Elle avait pourtant supplié que l'on lui conserve la vie, en disant « Voyez je suis une femme utile. Si vous saviez combien de fois, moi aussi sur le champ de bataille j'ai affronté la mort pour porter secours à nos braves[3]. »

Cependant dans cette situation, il y avait peu de place pour les sentiments.

Pour permettre aux forts de survivre quelques jours de plus, il convenait de jeter les faibles à la mer, dont l'infortuné couple de Hauts-Alpins. Après cette effroyable décision, les quinze survivants, jetteront à l'eau toutes les armes qu'ils détenaient.

Le chef d'œuvre :

Après la disparition de ces Hauts-Alpins, le peintre Théodore Géricault fasciné par les circonstances tragiques de ce naufrage, décide d'en faire un tableau.

Il recueillera les témoignages des survivants et étudiera des cadavres dans les morgues.

Après plusieurs esquisses en 1819, il réalisera cet incroyable et extraordinaire chef d'œuvre, d'un réalisme particulièrement intense « Le Radeau de la Méduse ».

Cette toile de trente mètres carrés est exposée avec ses esquisses au musée du Louvre à Paris.

Parmi les survivants ayant servi de modèle, se trouve le Haut-Alpin Corréard Alexandre. Il figure pour l'éternité sur ce tableau. Il s'agit du personnage encore vêtu, se tenant près du mât, tendant le bras gauche vers l'horizon, vers l'espoir des naufragés…

« *Le navire qui apparaît à l'horizon* ».

[1] Les chiffres ne sont pas certains et variables selon les auteurs.
[2] Actuellement ce sanctuaire se trouve dans la commune de Saint-Étienne le Laus (05).
[3] J'ai longtemps cherché dans les archives, registres d'état-civil l'enregistrement du décès de ces deux personnes dans la région du Laus et ses environs, pour l'année 1816, sans succès.
Pour Pierre Vernes le caporal, j'avais eu la chance de trouver son bulletin de décès, mais peut-être parce que son régiment avait fait le nécessaire, alors que pour ce pauvre couple, personne ne savait de qui il s'agissait, sinon qu'ils étaient Hauts-Alpins.

Mention
Louis MAMMI
Club Sportif Loisirs Gendarmerie Gap
Ligue PACA-Corse

Ma famille émoi !

Il y a quelques semaines, je me suis présenté à un rendez-vous dans un laboratoire d'analyse médicale pour y faire une prise de sang.

- Bonjour monsieur, carte Vitale, ordonnance, votre date de naissance s'il vous plaît !
- Je suis né le 29 février 1940 vers 12 heures.

Pourquoi ai-je ajouté 12 heures ? Je ne sais pas mais brutalement ce jour-là, des souvenirs lointains sont remontés à la surface.

Dans mes élucubrations, j'ai toujours imaginé mon arrivée dans ce bas monde de la façon suivante :

Ma naissance a eu lieu un hiver très rude dans une belle demeure ancienne, noble et médiévale puisque citée dans les archives dès 1465. Cette imposante construction s'appelle le "Château de Cligny" modifié au cours des siècles, c'est aujourd'hui une propriété viticole florissante. Depuis sa naissance au XVe siècle, cette belle demeure a traversé tant bien que mal les nombreux évènements de notre histoire, son architecture a été modifiée et a suivi les méandres des règnes, des révolutions, des guerres et des modes. Tout d'abord elle fut château-fort demeure seigneuriale, puis pavillon de chasse de la Renaissance à la Belle Époque et aujourd'hui maison de grand propriétaire terrien. Elle est, par destination, on ne peut plus paumée dans cette magnifique campagne champenoise cernée de grandes forêts de chênes, hêtres et autres charmes aux couleurs changeantes selon la saison.

En ce 29 février, les routes sont enneigées et verglacées rendant la circulation très difficile voire impossible entre la petite sous-préfecture voisine, une belle engourdie aux cheminées fumantes et ce village de Froidevaux le bien nommé qui abrite le château.

Les innombrables rangées de vignes, dépouillées de leurs attributs feuillus croulent sous le poids de la neige.

Ma sortie au grand jour fut avec deux mois d'avance une crainte, un évènement et un soulagement. Depuis 7 mois j'étais bien au chaud baignant benoîtement dans la sage position du fœtus de maman mais aussi de papa. Autour de moi tous les organes visibles me semblaient en excellent état et en bon ordre. Je ne demandais rien puisque je n'étais pas à terme.

Pourtant, jours après jours, j'ai commencé à sentir que tout

changeait que tout devenait instable. Pendant ce qu'il convient d'appeler des contractions, je m'accrochais autant que je le pouvais il n'y avait pas grand-chose à faire. Parfois, j'étais comme un naufragé jeté à l'eau au milieu d'éléments déchaînés. J'ai attribué ça au fait que mes parents vivaient une période inédite qu'ils appelaient "La drôle de guerre".

Les discussions allaient bon train. De plus en plus souvent, j'entendais les mots… exode et déplacement de populations, les Allemands… Hitler… le survol de la Ligne Maginot… le général… le maréchal. Un homme à la voix usée disait toujours…"Nous pendant la Grande Guerre"… Comme si celle qu'ils vivaient allait être petite. Pourtant, vu de l'intérieur, tout semblait se dérouler normalement ; les hommes étaient au front et les femmes faisaient tourner la boutique comme on dit.

Mais… Les populations, de l'Est et du Nord du pays commençaient à quitter leurs pénates, chassées par les combats. Pour moi, aussi les choses s'aggravèrent c'est à ce moment que j'ai ressenti les premières incitations au départ. Brutalement, je me suis senti comme poussé dehors.

L'accoucheuse du village dépêchée en urgence semblait inquiète par des signes concrets qui ne trompent pas une bonne femme rodée à ce type d'évènement, car je l'ai entendu clairement dire :

- Il faudrait que le docteur Bonneau, puisse venir, ça va être un accouchement difficile madame. Je sens que l'arrivée de cet enfant va se faire par le siège, de plus, on ne peut l'affirmer mais le cordon est peut-être enroulé !

- Avec ce temps glacial et cette neige recouvrant les routes, je pense qu'il ne pourra pas emprunter la difficile montée qui mène au village et arriver jusqu'ici, lui répondit ma mère.

Moi, j'étais assis sur mes fesses et nul cordon enroulé. Je n'en voyais qu'un… celui sortant de mon nombril. Quant au médecin Bonneau, j'avais déjà entendu ce nom plusieurs fois. Il venait régulièrement voir ma mère pour surveiller le déroulement de sa grossesse, et à sa dernière visite, tout allait bien. Notre santé était bien suivie par cet amateur de bons vins, qui ne ménageait pas ses déplacements au château car il repartait toujours avec un ou deux millésimes dans le coffre de sa Peugeot 202 toute neuve.
- Le bébé semble se développer normalement, disait-il à chaque fois.

Un jour où il était peut-être pressé, ou énervé je ne sais pas, il a appuyé sur le ventre de ma mère au point de me faire mal, c'est alors que j'ai réagi en renvoyant un grand coup de pied à travers la fine enveloppe abdominale maternelle :

- Je pense que c'est une fille car vous portez bas, vous sentez, comme elle est vive ? Elle aura du caractère cette petite ! dit-il.

Une fille moi ? Il m'a bien regardé le Doc ? Depuis ce jour, nos relations se sont dégradées, jusqu'ici elles étaient amicales ou médicales. Maintenant, tous les jours je m'attendais à son passage, je le guettais et à chaque fois que je l'entendais passer le grand hall d'entrée, je ne bougeais plus et après l'inévitable :

- Bonjour messieurs dames suivi de quelques banalités sur le temps et les travaux des vignes.

Moi, de mon nid douillet, je me crispais en serrant mes petits poings.

Puis, bien que prévenu par le seul téléphone existant à 10 Km à la ronde, à cause de la route, le Docteur Bonneau n'a pu arriver à temps. Ma mère, pressée d'en finir avec une grossesse à risque, eut hâte que ça se termine.

J'ai entendu dire à une employée de maison de mettre quatre bouteilles de champagne au frais en les plantant dans un tas de neige formant une congère sur le perron du château. Donc, ma sortie était plus qu'imminente.

Effectivement pour montrer que je n'avais pas besoin de ce docteur, dans la douleur et dans l'effort, j'ai débarqué tout seul comme un grand dans ce glacial jour du 29 février 1940 avec deux mois d'avance. Au grand étonnement de tous, ce n'était pas une fille comme le prétendait le docteur Bonneau mais un gars âgé de 7 mois seulement…

Tous me savaient prématuré certes mais, à la stupéfaction générale, ils constatèrent avec effroi que je n'étais pas du tout fini. Ma peau est celle d'un écorché vif comme sans épiderme.

De peur que je prenne froid et surtout pour cacher une nudité totale pas belle à voir, l'accoucheuse rassurée m'a rapidement enroulé dans un linge de coton. Elle a coupé le fameux cordon que mon entourage redoutait tant. C'est à ce moment qu'elle a voulu me donner une claque sur les fesses. Seulement, j'ai vu venir le coup, pas besoin de me brutaliser, ça a été naturel, j'ai hurlé comme un cochon que l'on mène à

l'abattoir.

Dans une courte période d'accalmie, j'ai ouvert un œil que j'ai jeté dans la direction du lit où une très jolie femme brune était étendue. Elle avait l'air fatiguée et très déçue.

Reprenant ses esprits elle dit :

- Tout s'est bien passé Dieu merci !

J'ai tout de suite reconnu ma mère au timbre de cette voix sèche un peu cassée que j'entendais tous les jours depuis des mois.

Cette fois, je la voyais, elle était allongée sur un lit à baldaquin dans des draps qui avaient sûrement été blancs un jour mais qui aujourd'hui ressemblaient plus à un tablier de commis boucher qu'à une noble couche.

Puis, j'ai ouvert le deuxième œil en direction d'un grand jeune homme blond, son visage affichait une certaine inquiétude. Bien que je ne connaisse pas bien le son de sa voix, physiquement, j'ai tout de suite reconnu mon père. Il tenait une casquette de lieutenant aviateur d'une main et de l'autre un blouson de pilote avec col de fourrure. Il incarnait la classe et la noblesse, il était botté de cuir et portait une culotte de cheval.

Tout de suite j'ai pensé : « Pas de chance, mon gars… avec une mère autoritaire et un père militaire… l'ordre va certainement régner à la maison, il ne va pas falloir se louper ».

D'ailleurs, ce dernier, s'adressant à un homme plus âgé assis sur une chaise face à lui :

- Père, c'est votre premier petit-fils !
- Ah oui dit l'aïeul d'un air plutôt contrit par l'état inachevé du dernier-né de la richissime famille du Champagne de Lancourt, propriétaire du domaine du château de Cligny-en-Champagne depuis plusieurs générations.

Sera-t-il un jour capable de reprendre le flambeau de notre famille se demanda-t-il ?

Pourtant, J'ai du caractère, car âgé de quelques minutes seulement on entend déjà mes cris perçants jusqu'à l'autre bout du village.

La faim me pousse à brailler. Comme ma mère n'a pas du tout l'intention de me nourrir de son sein pourtant maternel ni de me prendre dans ses bras, elle a refilé le rejeton qu'elle venait de mettre au

monde à la bonne. La jeune femme me tenait à bout de bras car je cherchais le premier téton passant.

- Jeanne, de grâce, pour qu'il se taise, allez lui chercher à boire, lui dit-elle.

Même si contrairement aux autres, Jeanne ne paraissait pas effarouchée, elle semblait juste un peu désorientée de s'être vu confier aussi rapidement l'ébauche de l'héritier du domaine.

Pourtant ma mère aurait dû assumer, mais j'ai senti qu'elle était agacée par ce gueulard, pourtant fruit de ses entrailles. Car, la naissance de ce troisième enfant non désiré, de surcroît pas fini, sonnait comme les premiers signes du déclin de sa beauté mais peut-être aussi de son état de femme. La raison de m'avoir abandonné aux bons soins de la bonne ? C'était sans ambiguïté… "Loin de moi cette œuvre inachevée que je ne saurais voir".

Quant à mon père, il me semble avoir entendu qu'il était en route pour la base de Saint-Dizier. Ce cavalier émérite était parti à cheval avec quatre bouteilles de champagne dans ses sacoches pour fêter ma naissance au bar de l'escadrille. Comme beaucoup de jeunes Français, il venait d'être mobilisé.

Ma mère, prise de court, ne m'avait pas prévu de layette. Alors à la "one again", l'accoucheuse est allée chez elle chercher des vêtements chauds, bonnet, grenouillère, chaussettes… Elle avait gardé ces quelques articles de sa dernière grossesse. Seul problème, tout est rose car son dernier-né est une fille.

Je ne rigole plus car tous mes proches, après avoir douté de mon sexe à cause de ce docteur dit de famille, me voient habillé en fille. C'est l'incompréhension et la confusion totale.

Physiquement, je suis affreux, j'ai la peau d'un grand brûlé. Ma mère n'a pas eu le temps de me finir, comme souvent, car c'est une femme pressée… elle le sera toute sa vie et courra après le temps pour essayer de le freiner. Depuis sa première grossesse elle passe de longs moments devant son miroir à guetter l'apparition de la moindre ride qu'elle s'empresse de combattre avec force crème et onguents de toute nature.

Finalement, pour me faire taire, aux cuisines, on m'a confectionné à la hâte un biberon au lait de vache. Je n'en veux pas, il est trop chaud et n'a pas le goût attendu de celui coulant du sein maternel.

Ce contretemps me donne l'occasion de rouvrir un œil et de jauger mon nouvel environnement. À côté de mon Papy, je vois une petite fille blonde d'environ 3 ans, debout à côté du lit, elle me regarde étonnée. Elle tient par la main une autre petite fille brune aux yeux ronds et grands ouverts comme ceux d'un grillon sortant de son trou. Elle semble tenir sur ses jambes depuis peu, on ne doit pas avoir beaucoup de différence d'âge, un an tout au plus. Elle est effrayée et chouine dans la jupe chic et plissée de sa sœur. Tout de suite, je leur reconnais un air de famille dans laquelle je ne serai pas seul… il va falloir partager.

Finalement, j'accepte le biberon que je tète bruyamment. C'est le moment qu'a choisi notre médecin de famille pour faire son apparition, il fait irruption dans la chambre comme s'il rentrait au saloon d'OK Corral. On sent l'habitué, l'ami, le proche de la famille car il se dirige résolument vers le lit parental où ma mère essaie de récupérer un peu de son accouchement mais surtout de ses émotions.

Le docteur Bonneau bougonne, fait sortir tout le monde sauf l'accoucheuse, la bonne et moi. Après avoir ausculté sommairement ma mère… il l'a trouvée en bonne forme. Mais c'est vers moi qu'il se dirige maintenant, que va-t-il m'arriver ?

Il me regarde d'un air étonné et encore une fois me contrarie puisqu'il ne me laisse pas le temps de finir mon biberon.

Prétextant que je le reprendrai plus tard, il me saisit avec la même précaution que s'il tenait de ses doigts fébriles l'œuvre fragile et unique de l'artiste souffleur de la voisine cristallerie royale de Champagne. Unique, pour l'être je le suis. Il me retourne doucement dans tous les sens, m'enlève ma couche/camisole, et après avoir contrôlé mon sexe, il semble maintenant faire un inventaire complet de ma personne puisqu'il compte le nombre, de doigts de mains et de pieds. Je n'en crois pas mes yeux, douterait-il que tout est là, en nombre suffisant. Ensuite, il me pèse avec une balance qu'il a fait venir de la cuisine et me mesure avec un mètre de couturière.

Je fais 45 centimètres pour 2,5 kilos.

Je l'entends alors dire à ma mère :

- Attendez-vous à vivre des jours difficiles Marie, ce petit est arrivé avec beaucoup d'avance, c'est un grand prématuré. Il faudra que l'on travaille ensemble pour lui assurer un développement le plus normal

possible. Pour l'instant, il n'est pas question d'aller à l'hôpital pour un bilan, il a été réquisitionné et occupé par l'armée en prévision de l'offensive qui se prépare.

- Oui, bien sûr, je m'en doutais !

Puis, s'adressant à sa servante ma mère lui dit :

- Mademoiselle Jeanne, dites à la cuisinière qu'elle aille prévenir l'abbé Crapotte afin qu'il vienne ici procéder plus rapidement possible à l'ondoiement de cette petite chose ! (*)

Le curé arrive deux heures plus tard. Le pauvre homme se déplace à pied, sa vieille soutane tellement usée par le temps qu'elle ne le protège plus bien, il est gelé jusqu'aux os.

- Bonjour madame la baronne j'ai été retardé par les vêpres et surtout par le temps ! Quel hiver difficile !

Le temps d'aller se réchauffer devant la cheminée qui ronfle comme un vieil homme endormi, le bon Pasteur regarde son agneau et tout de suite comprend les raisons de ce baptême à la petite semaine.

- Quand est-il né ?

- Tout à l'heure vers 12 heures !

- Comment se sent madame la baronne ?

- Pas bien regardez monsieur le curé, il va falloir procéder rapidement, lui répond-elle.

- Mais tous les bébés sont les créatures de Dieu, dit-il.

C'est la première fois que l'on me rend un peu de dignité et que l'on me traite en bébé.

- Comment allez-vous appeler cet enfant qui je crois être un garçon.

Encore un qui doute de mon sexe… mais pas étonnant vu la couleur de mes fripes, me dis-je.

- Je ne sais pas car avec mon mari nous avons cru que le seigneur nous avait envoyé une troisième fille, non finalement, c'est un garçon. Nous sommes le 29 févier 1940, année bissextile, dites-moi quel est le Saint du jour.

- Il n'est malheureusement pas répertorié au calendrier grégorien le 29 février n'ayant lieu que tous les quatre ans. Je vous suggère de l'appeler Pierre comme le premier évêque de Rome.
Faut-il l'ondoyer maintenant, n'attendez-vous pas votre époux ?

- Non, mon mari décolle demain matin tôt pour une mission sur la ligne Maginot ; il est à Saint-Dizier et fait ses préparatifs et ne peut donc être présent à cette cérémonie.

Je vois alors le curé sortir une trousse type d'urgence de médecine mais céleste celle-là dans laquelle sont rangées des fioles renfermant des huiles et des liquides. D'un sac à dos usé de séminariste, il sort d'amples vêtements portant des croix et des colombes brodées et demande qu'on lui apporte une grande cuvette. Il me confie à ma mère qui pour l'occasion s'est levée. Il sort alors un flacon d'eau bénite de sa mallette, il me verse son contenu glacé sur la tête en prononçant ces paroles. Je hurle tellement que l'on a de la peine à distinguer :

"Je te baptise, Pierre, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit".

Je ne connais ni le Père , ni le Fils et encore moins le Saint-Esprit mais je viens d'apprendre que je me prénomme Pierre.

Le peu de cheveux que j'avais sur la tête se sont dressés quand j'ai entendu ma mère dire au curé :

- Il a reçu le sacrement du baptême, c'est très important pour nous. On va tout faire pour qu'il vive mais le docteur Bonneau a des craintes, plus grave… des doutes, car nous ne pouvons compter sur l'hôpital. Le Service de Santé des Armées l'occupe en prévision d'une attaque allemande massive et n'accepte que les urgences. Or Pierre n'est malheureusement pas dans ce cas.

Moi, j'ai tout entendu, ce qui n'est pas sans me causer quelques inquiétudes.

Je vais me battre, il va le falloir ! Je suis conforté par le fait que des œuvres inachevées ayant fait une belle carrière en musique, en littérature ou dans d'autres domaines ne manquent pas.

Alors, courage mon gars, il va en falloir !

En attendant, bienvenue dans le monde impitoyable des humains !

Mention
Jean-Charles ALLÉONARD
Club Sportif et de Loisirs 54° Régiment d'Artillerie Hyères
Ligue PACA-Corse

(*) Dans la religion catholique, l'ondoiement est un Baptême où seule l'ablution baptismale est faite, sans les rites et les prières habituels.
C'est une forme simplifiée du baptême utilisée en cas de risque imminent de décès ou d'empêchement majeur...

Le Médaillon

Abandonnée dès l'âge de deux ans, je n'avais plus aujourd'hui aucune famille. À l'époque, une des responsables de l'Assistance publique m'avait aussitôt conduite à l'Hospice des enfants trouvés d'Oxford, foyer dans lequel je résidais toujours, à ce jour. De ma petite enfance à Londres, il ne me restait que de vagues souvenirs, des réminiscences d'un bonheur fugace : le visage aux contours flous d'une jeune femme, un parfum enveloppant, mélange opulent d'essences boisées, des mots susurrés à mon oreille.

Le jour de mes dix ans on m'avait permis de lire mon dossier archivé dans les sous-sols de l'orphelinat. La directrice m'avait conduite, à travers de longs couloirs humides, jusque dans une immense salle. Là, sur des étagères de chêne, dormait le passé des enfants sans famille. Mon dossier, enfoui sous une pile de papiers jaunis, noircis d'une fine écriture aux formes arrondies, m'attendait depuis déjà neuf ans. Le cœur en larmes, les mains tremblotantes, je l'avais feuilleté telle une relique sacrée, espérant y lire les réponses à toutes mes interrogations. Mais je n'avais pas trouvé le Saint-Graal tant espéré, juste quelques informations sur mes parents. Mon père était mort peu avant ma naissance, abandonnant son épouse, ma mère, enceinte de sept mois, à un destin malheureux. Sans ressources pour subvenir à nos besoins, elle avait été contrainte, malgré son état, à mendier dans les rues de Londres. Une semaine avant ma venue au monde, elle avait trouvé asile au couvent des Carmélites. Les religieuses avaient pris soin d'elle jusqu'à ma naissance. Quelques mois après, elle avait disparu du couvent sans laisser de mot. La mère supérieure, prise de pitié, avait choisi de me garder un peu de temps avant de me confier au service de protection des enfants trouvés. Voilà, mes premiers mois de vie se résumaient à quelques lignes griffonnées dans ce petit cahier, qui avait rejoint aussitôt sa place sur l'étagère poussiéreuse, condamné à l'oubli. Lisant ma déception et devinant mon chagrin, la directrice m'avait prise par la main et menée jusqu'à ma chambre où je m'étais effondrée en larmes sur mon lit. Elle avait alors écarté les mèches de cheveux de mon visage, m'avait souri et tendu un petit mouchoir. Voulant le saisir, je m'étais rendue compte qu'il renfermait une chaîne avec un médaillon doré. Face à ma surprise, elle m'avait expliqué que ma mère l'avait laissé près de mon berceau avant de disparaître. Ne sachant que dire, sous le coup de l'émotion, j'avais ouvert fiévreusement le petit fermoir de métal et découvert avec éblouissement le portrait d'une jeune femme, aux traits délicats, aux cheveux couleur ébène. Ma mère ! Je pouvais enfin mettre un visage

sur mon passé. Je restai un long moment sans parler, à la contempler. Puis je levai les yeux vers la directrice. Elle posa sur moi un regard plein de tendresse et sortit de la chambre. Me penchant sur la photo, je découvris alors une inscription en lettres d'or : « Éleanor ». Ce prénom résonna dans ma tête, emplissant mes pensées d'une plénitude sans fin : ma mère, Éleanor ! J'avais donc moi aussi une histoire…
Les autres enfants de l'hospice ne m'appréciaient guère. J'étais en quelque sorte leur souffre-douleur. Je subissais, en silence, leurs brimades perpétuelles. Mais aujourd'hui je n'étais plus seule face à eux. Je laissais leurs insultes fuser : rien ne pouvait m'atteindre à présent puisqu'Éleanor vivait dans mon cœur. Maman me protégerait de leurs injures. Les mots de « sorcière », « Enfers » n'avaient plus d'emprise sur moi. Je regardai avec tristesse tous ces enfants malheureux, sans famille, sans traces du passé, désireux de m'anéantir pour écraser leur propre souffrance. Pauvres petits ! Et je serrai sur mon cœur le médaillon, trésor inestimable, présent d'une mère à sa fille.
Le dimanche suivant, comme de coutume, nous nous préparâmes pour aller à la messe. Pour l'occasion, j'enfilai ma robe de laine et de coton beige sur des pantalettes écrues, ma cape de lainage grise, mon petit bonnet blanc et mes bottines de cuir usées par le temps. Je glissai mon médaillon dans ma poche et suivis la directrice. Nous arrivâmes au pied de l'édifice religieux à l'heure de l'office, pénétrâmes dans l'église en silence et nous assîmes sagement sur un banc. Aucun enfant ne chercha ma compagnie et je me retrouvai donc seule, une fois de plus. La messe débuta et avec elle, toute une kyrielle de chants latins. Petit à petit, bercée par la musique envoûtante de l'orgue, mes yeux commencèrent à se fermer. Luttant contre cet étrange sommeil qui peu à peu m'envahissait, je pris le missel posé devant moi et me forçai à le feuilleter. Soudain je me sentis comme observée. Levant la tête, je découvris deux yeux émeraude fixés sur moi. L'instant de la surprise passé, je fus prise d'effroi : ce visage dont je ne parvenais pas à cerner les traits avec précision, était celui d'une femme. Aucun sentiment, aucun sourire, rien n'émanait de sa personne. Elle semblait de glace, comme venue d'outre-tombe. De peur, je détournai mon regard de cette apparition, avant de le poser à nouveau sur elle. Mais la jeune femme avait disparu, comme par magie. Le banc était vide. Je me rassurai alors en me disant que la fatigue était cause de cette hallucination. « Un mauvais cauchemar » me dis-je, en souriant. L'office se terminant, nous regagnâmes rapidement l'hospice. Je traînai tout au long du chemin, épuisée sans raison par cette matinée.

Je passai le reste de la journée à errer dans les couloirs de

l'orphelinat, désœuvrée mais l'âme tourmentée par la vision fantomatique du matin. Le soir venu, je regagnai mon dortoir après un repas frugal, n'ayant que peu d'appétit. J'enfilai ma chemise de nuit, ample toile de coton raide, et me glissai dans mes draps de lin, le médaillon contre mon cœur. Après avoir lutté longtemps pour rester en éveil, je finis par m'endormir. Les douze coups de minuit sonnèrent à la grande horloge du vestibule quand, soudain, je sentis une main glacée se poser sur mon épaule. Je me réveillai en sursaut : mon visage était couvert de sueur. Cherchant désespérément une aide auprès de mes compagnes de chambrée, je me rendis compte qu'elles étaient plongées dans un profond sommeil. N'osant alors les perturber, je renonçai à les appeler. Transie de froid, je me dirigeai à pas feutrés vers le réfectoire, lorsque, au détour d'un couloir, je me retrouvai nez à nez avec la directrice qui me demanda aussitôt, sur un ton autoritaire, ce que je faisais là. Prétextant un mauvais cauchemar, je pus échapper à une réprimande. Elle me reconduisit alors jusqu'à mon lit où je me réfugiai, le cœur battant. Elle referma la porte de la salle et je me retrouvai seule, face à ma peur. Je tirai le drap au-dessus de ma tête et finis par tomber dans les bras de Morphée.

Le lendemain matin, je me réveillai aux aurores. Après ma toilette, j'enfilai ma robe de coton grise, mes bas de laine et mon tablier de grosse toile. J'allai ensuite déjeuner de tartines de pain trempées dans un bol de lait. Je ne parlai à personne des évènements de la nuit, craignant les critiques et moqueries. La directrice nous réunit ensuite dans la grande cour de l'hospice et nous partîmes à pied en direction de la filature d'Oxford où nous travaillions dès l'âge de neuf ans. Il nous fallait attacher les fils brisés sous les métiers en marche, nettoyer les bobines encrassées et ramasser les fils de coton. Mon agilité, ma souplesse et ma petite taille me permettaient d'effectuer ces tâches sans problème. Au moment de la pause du déjeuner, je m'assis sur une petite caisse de bois et dévorai mon maigre repas composé d'une tranche de pain et d'une pomme. Alors que je commençais à m'assoupir, j'entendis un léger bruit derrière moi. Je tournai la tête lentement et vis la jeune femme de l'église. Vêtue d'une longue robe blanche de dentelle, les cheveux coiffés en chignon, son regard était sans vie mais étrangement insistant. Paralysée par la peur, je ne parvins pas à crier. Soudain j'eus l'impression de me voir dans un miroir : peu à peu je distinguai les contours parfaits de son visage, sa bouche aux lèvres vermeilles, ses pommettes saillantes, sans couleur. Elle me ressemblait ! Je murmurai « Éleanor ». Il me sembla alors qu'elle esquissait un sourire. Bouleversée et terrifiée à la fois, je fermai les yeux. Tout à coup une bobine de coton roula de l'établi et s'écrasa

sur le sol dans un bruit sourd. J'ouvris les yeux, la jeune femme avait disparu. Je me levai péniblement, les jambes flageolantes, et marchai en direction du lieu de l'apparition. Il n'y avait personne. J'étais bien seule dans l'atelier. Je tentai de me raisonner en me disant que la faim, le manque de sommeil et le travail harassant étaient cause de mon trouble. Ce spectre n'était que le fruit de mon imagination. Mais en regagnant mon atelier, je remarquai, près du pied d'une chaise, un petit mouchoir de dentelle. Je le pris : un parfum troublant, boisé, perturba mes sens. Dans un de ses coins était brodée l'initiale « E ». « Ce devait-être celui d'une ouvrière » me dis-je aussitôt. Mais je savais au fond de moi que le parfum était un privilège réservé aux plus riches. Je glissai fiévreusement le mouchoir dans la poche de mon tablier et choisis de me taire une fois de plus. Peut-être retrouvrai-je sa propriétaire parmi les tisseuses…
L'après-midi s'écoula lentement sans que rien ne vienne perturber ma routine. Une fois mon labeur terminé, je me rangeai devant la porte de sortie de la filature, attendant le retour de la directrice qui ne tarda d'ailleurs pas à nous rejoindre. En voyant ma grande pâleur, elle se dirigea vers moi et me demanda si tout allait bien. Je lui répondis que j'étais simplement fatiguée. N'insistant pas davantage, elle nous ordonna de la suivre jusqu'à l'orphelinat. La pluie qui était tombée abondamment toute la journée avait rendu les rues boueuses. Mes bottines s'enfonçaient dans la terre un peu plus à chacun de mes pas. Je traînais à l'arrière, perdue dans mes pensées lorsqu'un carrosse tiré par des Cleveland Bay, à la robe couleur baie, croisa mon chemin. Le cocher tenta de ralentir l'allure de son attelage alors qu'une bande de garnements traversait la rue. Intriguée par les cris des enfants, je levai la tête et aperçus l'ombre d'une jeune femme se dessiner à la portière de la voiture. Je m'arrêtai, une main gantée écarta le rideau de velours rouge du carrosse et je reconnus, avec frayeur, le visage de l'inconnue de l'église. Mon sang se glaça, je suffoquai et m'évanouis.

À mon réveil, le visage bienveillant de la directrice était penché sur moi. On m'avait transportée jusqu'à l'hospice et allongée dans mon lit. Elle me souriait tendrement mais je pouvais lire dans ses yeux un mélange d'inquiétude et d'angoisse. Elle me proposa un verre d'eau fraîche, remonta sur mes frêles épaules le gros édredon de plumes d'oie et m'annonça que, pour le moment, je ne retournerais pas à la filature. Mon état nécessitait quelques jours de repos. Je laissai échapper un soupir et plongeai dans le sommeil.
Dans la nuit, je fus réveillée par un chuchotement à mon oreille. Il me semblait qu'on m'appelait. J'ouvris avec inquiétude les yeux et découvris, à mon chevet, la jeune femme au regard émeraude. Sur la

table de nuit se consumait une petite bougie. La dame me souriait mais de son visage blême s'échappait une tristesse profonde. Elle caressa mon front avec douceur et tendresse, ses doigts étaient froids. Je frissonnai à leur contact. Avais-je de la fièvre ? Étais-je victime d'une hallucination ? Pourtant elle me semblait bien réelle. Je voulus alors, pour m'en assurer, toucher le tissu soyeux de sa robe aux reflets moirés lorsqu'un courant d'air glacé traversa la chambre. Je renonçai à mon geste, m'enfonçant davantage sous la couverture. Elle murmura mon prénom « Hannah ! ». Je tressaillis au son de sa voix. Elle approcha encore plus son visage du mien : sa ressemblance avec la jeune femme du médaillon était frappante. Tourmentée, ne sachant plus que penser, je m'imaginais rêver. Mais mon esprit s'obstinait à vouloir lui crier « Maman ! ». Soudain elle déposa un baiser furtif sur mon front moite : ses lèvres froides me paralysèrent. Tout à coup la bougie s'éteignit. Je bredouillai « maman ! ». Rien. Un silence de mort régnait dans la salle. Je cherchai à tâtons le médaillon puis me glissai hors du lit. Malgré le froid du sol, je marchai, pieds nus, jusqu'à la fenêtre et repoussai le lourd rideau. À la lumière de la lune, j'ouvris le bijou : le portrait de la jeune femme était toujours là mais elle tenait à présent dans ses bras, une enfant. À côté de son prénom était inscrit en lettres dorées « Hannah ». Je fus prise de tremblements et me mis à pleurer. Mes cris alertèrent mes camarades qui partirent aussitôt chercher la directrice.

Elle arriva rapidement dans la chambre, me prit par la main et me mena jusqu'à mon lit. Je tentai de lui parler de l'apparition et du médaillon mais elle me somma de me taire, me disant que la fièvre était cause de mon délire. Elle me tendit une cuillère, j'avalai avec écœurement un sirop amer et je m'endormis.

Je sus, le lendemain, que la directrice m'avait veillée toute la nuit et que, dans mon sommeil, je n'avais eu de cesse de répéter le prénom « Éleanor ». Elle m'expliqua que le médecin avait diagnostiqué un mauvais coup de froid et qu'il me faudrait patienter encore avant de pouvoir reprendre mes activités à la filature. Je décidai alors de lui confier mon lourd secret. J'ouvris le médaillon et lui montrai le portrait. Elle me regarda avec surprise et me dit : « Oui, c'est la seule photo que nous ayons de ta mère et toi ». Je lui parlai des apparitions mais elle insista sur ma maladie me disant qu'elle était cause de mes troubles. Elle ajouta que la fièvre provoquait souvent des hallucinations. Je lui demandai alors pourquoi, la fois où elle m'avait conduite dans la salle des archives, le portrait du médaillon ne représentait que ma mère. Elle plongea son regard dans le mien et me dit fermement « C'est l'émotion, Hannah, l'émotion ! Tu as cru voir uniquement ta mère. Il faut que tu guérisses. Tout cela ne sera bientôt qu'un mauvais souvenir. Repose-

toi à présent ».
Elle se leva lentement, son visage soudain marqué par la fatigue. Elle se dirigea vers la porte du dortoir, l'ouvrit et au moment de la refermer je crus l'entendre susurrer « Éleanor, ô Éleanor, pourquoi ? » Je me retrouvai seule, avec moi-même. Avais-je rêvé ? Était-elle vraiment venue me voir ? S'agissait-il de la fièvre ? Mes questions resteraient pour le moment sans réponse. Je serrai le médaillon dans ma main lorsqu'un léger parfum boisé emplit la pièce.

« Maman ? ».

Prix Jeune auteur
Marie DELPINO – 15 ans
Club Sportif et Artistique de l'École des Pupilles de l'Air Saint-Ismier
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

Le Turc

Dis Jean, tu te souviens de notre enfance, quand on était tout gamins ? Moi je me rappelle. Je me rappelle tout. Cette sensation bizarre de marcher sur l'herbe mouillée quand on allait voir papa qui travaillait avec les bêtes ? Tu t'en souviens ? J'avais de gros sabots en bois, pourtant la plante de mes pieds ruisselait. Je m'amusais à écraser ces touffes d'herbe qui poussaient de façon désordonnée, dispersées çà et là, et dont l'odeur emplissait nos narines. Je me rappelle le givre, cette fine dentelle qui recouvrait tout, donnant l'impression d'une nature paralysée, prise au piège sous une couche transparente. Fine comme la dentelle que mamie entreposait soigneusement, loin de nos mains aventureuses, dans une petite boîte qu'elle gardait près d'elle, sur sa table de chevet. Une dentelle si fragile qu'elle ne durait que jusqu'au lever des premiers rayons du soleil.

Je me rappelle la voix de maman quand la nuit se profilait à l'horizon. La nuit, univers d'ombres, avec ses créatures indescriptibles, insoupçonnées. Elles hantaient notre donjon, cette chambre aménagée dans l'ancien grenier de la maison. J'avais l'impression d'avoir été relégué là-haut comme un objet encombrant. Tapis dans le noir, nous espionnions nos parents. Invisibles, aux aguets, nous guettions ces bribes de conversations interdites. J'aimais cette atmosphère ténébreuse.

J'ai tellement peur d'oublier. Des détails. Des choses importantes. Rien. Tout. Papy. Non pas papy et son armoire en chêne. Elle trônait en face de notre lit, monstre de bois à l'allure terrifiante. Elle semblait se délecter de la peur qu'elle nous inspirait. Une planche qui grince, une porte qui s'entrouvre, un léger courant d'air qui vient nous caresser le haut du dos et nous faisait frissonner. Serré contre toi, mon frère, je m'enfouissais sous les draps, seuls remparts que je parvenais à ériger contre les assauts de ce tortionnaire qui s'en allait repu, au petit matin.

Te souviens-tu de ce jour béni où ce vieux meuble vacillant a fini de nous effrayer ? Papy, obéissant à un naturel comique prédominant chez lui, couplé à une envie inaltérable de faire rire la galerie, s'était mis à comparer les gonds mal huilés et terriblement bruyants de l'armoire à ses propres os qui jouaient toujours le même morceau, craquements sur craquements, rythmés et ponctués par ces saligauds de rhumatismes. J'en ris encore !

Le ciel s'assombrit. Je perds un peu le fil de mes pensées. Murielle et ses cheveux blonds, Tristan, dit « puedespieds », les jumeaux, ils sont tous là dans ma tête. Leurs bêtises d'enfant, leurs peurs, leurs joies. Mes souvenirs me ramènent inlassablement dans notre chambre. L'étagère, oui, tu te souviens de cette étagère en bois d'olivier ?

D’étranges objets s’y prélassaient.

Attends mon Jeannot, attends. Je le vois. Le Turc, le Turc… Il était bien caché dans un coin de ma mémoire celui-là, mais je l’ai retrouvé. Isham, il s’appelait Isham.

Les mois et les années avaient passé. Alors que le givre désertait les prairies, une rosée matinale s’installait sur les jeunes pétales. Papa, comme tous les dimanches après l’office religieux, était parti faire sa promenade, dédiant son seul jour chômé à la contemplation d’une nature avec laquelle il devait sans cesse composer. Nous discutions dehors, pendant que maman vaquait à ses occupations. Je me souviens encore des bruits de sabots qui avaient attiré mon attention, ce « *cataclop* » régulier auquel étaient bientôt venus s’ajouter de petits tintements métalliques, eux-mêmes suivis d’un bruit de roues qui peinaient sur un sol jonché de cailloux. Intrigués, nous nous sommes dirigés vers le bout du chemin d’où venait tout ce vacarme. Le spectacle était surnaturel. Papa, encore dans ses habits dominicaux aux couleurs austères, assis sur une vieille roulotte à la toile jaunie tractée par deux mules fatiguées, riait aux côtés d’un parfait inconnu. L’homme, vêtu de satin violet, portait une cape brodée d’une myriade de motifs dorés. Un étrange chapeau noir tout en hauteur lui donnait l’air encore plus mystérieux. Sa longue barbe noire semblait être faite de filaments de charbon que l’on aurait tressés ensemble.

La carriole, cousine improbable de notre vieille armoire, s’était arrêtée près de la grange. Je revois la scène comme dans un épais nuage de brouillard. Il me semble qu’il était entré tout droit dans la maison suivant papa comme son ombre. Non, j’en suis certain. Installé autour de la table de la cuisine, il souriait, mais ce rictus froid lui déformait le visage. Son regard me transperçait. Crainte et excitation mêlées, je me taisais. Il me toisait comme s’il voulait s’emparer de mon âme. Je restais pétrifié. Papa l’interrogeait, toi tu l’ignorais, moi j’étais fasciné. Il disait aimer la musique, la littérature et surtout la peinture. L’atmosphère était pesante. Isham bougeait avec une bien étrange légèreté. La soirée s’éternisait. La nuit n’en finissait pas de mourir. Dans mon cerveau surmené, les récits du Turc s’entrechoquaient. Charme ou maléfice, je me retrouvais à voir à travers les yeux d’un autre. Les images s’enchaînaient, se chevauchaient, j’étais aspiré dans un tourbillon de sons et de couleurs, perdu dans les entrailles d’un enfer aux proportions invraisemblables. Une idée folle. J’avais envie de connaître sa vie, de déverrouiller les portes de la vieille armoire aux sortilèges. Le lien était noué. Des bandes d’intrus bruyants m’entouraient. Lecteur aveugle de la trame du monde, j’étais soudain assailli par des souvenirs prisonniers d’une mémoire défaillante. Des

babillements du nouveau-né à la tombe qu'on creuse, d'une lumière crue à un noir d'encre. Passé, futur, présent, tout se mélangeait dans un clair-obscur effroyable.

J'ai froid, tellement froid. Une main sur mon épaule me sort de ma torpeur. C'est toi, Jean, tu viens me chercher pour le chocolat chaud du matin ? Chancelant je me lève, me retourne, un homme en uniforme me donne des ordres. Il crie, s'énerve. Une réalité fracassante, assourdissante, s'ouvre sous mes pieds. Un bruit continu tambourine contre mes tempes. Shaitan. Le diable. C'est lui, c'est Satan qui m'a jeté dans ce trou à rats.
Où es-tu, mon frère ? Pas dans cette tranchée puante, autour de ces cadavres broyés par les rouages d'une machine de guerre impitoyable. L'innocence et l'insouciance de notre enfance, le diable les a emportées dans sa carriole bariolée et sur le dos de ses mules éreintées. Seul, couvert du sang de mes camarades, je guette le sifflement des balles, tressaille à chaque tir d'obus. J'empeste. Ma barbe et mes cheveux ne sont plus bons qu'à héberger puces, poux et autres parasites. Chair à canon sans importance, je patauge dans la boue. C'est l'enfer sur terre, un labyrinthe de vermine où rôde inlassablement la mort.
Tout à l'heure, ils vont lancer l'offensive. Du pur suicide. On n'a pratiquement aucun soutien aérien et les Boches nous attendent, prêts à faire de nous des passoires. Mais je ne leur en veux pas, eux-aussi se battent pour leur patrie.
Hissé sur la pointe des pieds, je regarde au loin les barbelés qui protègent nos tranchées. Mes jambes tressaillent, prises de tremblements incontrôlables. Le corps déchiqueté d'un jeune Allemand est accroché aux pointes de ces satanés fils de fer. Des mèches blondes ensanglantées encadrent son visage mutilé. Saloperie de guerre !
Et toi, mon frère, mon jumeau, tu dois certainement essayer de sauver ta peau sur d'autres fronts, dans d'autres contrées souillées par la barbarie.
Écrire, encore écrire, avant qu'**IL** ne m'emporte…Je vais te confier un secret, mon cher Jean, une chose que je n'ai jamais racontée à personne. Le Turc avait une fille. Sa longue chevelure de jais et ses yeux bleu marine m'avaient tout de suite envoûté. Je me serais damné pour elle. À la nuit tombée, elle m'avait entraîné dans la grange où la chaleur de la paille nous avait servi de lit.
Dans cet abysse sans fond, je me demande aujourd'hui si tout cela est bien réel.
On m'appelle. Il faut y aller. Je n'ai pas peur, tu sais ! Je suis caporal et

je dois montrer l'exemple.

Je n'ai pas peur car ils sont toujours là dans un coin de ma tête, les revenants de mon enfance. Je ne serai plus jamais seul. Ils m'accompagneront, c'est certain, pour mon dernier voyage.

Ton inséparable frère, Louis.

Rapport daté du [redacted]/[redacted]/1917
Lieutenant [redacted], médecin militaire,
À Monsieur le Colonel [redacted],
Quant au cas de M. Jean [redacted], caporal.
Hier matin à deux heures, la troupe du caporal Evrard a été victime d'une attaque au gaz moutarde. Le caporal [redacted] a sacrifié son équipement au profit d'un jeune soldat. Un coup du destin l'a fait survivre à l'assaut. Il a été amené ici, à l'agonie, et dans son délire a fait mention d'un frère, Louis, entre deux références incompréhensibles au Diable et à un certain « Turc », qui sont apparemment la même personne. Chose plus troublante, des recherches administratives ont révélé que cet homme n'existait nulle part, tout simplement. Pas d'état civil, rien. Aucune famille connue, bien qu'il n'ait eu de cesse d'en parler. Plus intriguant encore, une lettre a été retrouvée dans ses affaires personnelles. Dans celle-ci, c'est un autre homme qui s'exprime, un certain Louis.
Au vu de ces éléments, le patient a été diagnostiqué malade mental, troubles qui semblent être plus vieux, remonter à avant le début de cette guerre, et n'en sont vraisemblablement pas une conséquence. Cet homme, bien que l'on ignore qui il est, avait fait preuve d'une grande bravoure et s'apprêtait à mourir des suites de ses blessures, comme tant d'autres.
Mais, une incompréhensible chose est à prendre en compte. Le corps a disparu, avant que le décès n'ait pu être constaté. Nous ne savons pas ce qui a bien pu se passer, ni comment cela s'est produit, mais, ce caporal s'est tout bonnement évaporé. Et il y a encore plus troublant. Un des hommes qui partageait sa chambre dit avoir, dans son sommeil, entr'aperçu trois silhouettes qui se tenaient devant le lit de M. [redacted]. Une femme aux longs cheveux noirs qui portait dans ses bras un enfant en bas âge, et un homme, couvert d'une cape aux motifs dorés, un haut-de-forme à la main. Ce sont les cris terrifiés de l'homme qui, apercevant ces formes irréelles penchées sur le caporal, auraient ameuté le personnel. Malheureusement, à leur arrivée, les infirmiers n'ont constaté qu'une seule et unique chose, le lit était vide.
Je ne crois, monsieur, qu'en le salut de la France et de la médecine, et

ne suis pas homme crédule. Néanmoins, cette affaire me fait, si vous me permettez ces termes, froid dans le dos.
En remettant cette histoire entre vos mains, que je sais plus compétentes que les miennes.

Cordialement.

Jeune auteur
Œuvre remarquée par le jury
Tom FLAMERMONT – 16 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Réflexions

J'aime les graffiti

Ceux à l'ancienne, pour être exact. Ils ont souvent l'air très simple : un nom, une date. Parfois un message, ou un dessin. Au premier abord, presque rien. Et c'est ce que j'aime par-dessus tout : cette prise qu'ils offrent à notre imaginaire.

Une date, par exemple, c'est très peu. Mais toutes les dates ont un pouvoir, avec le temps. Un pouvoir évocateur. C'était comment, tel jour de telle année passée, de se tenir à l'endroit même où nous sommes à présent ? À quoi ressemblaient les environs ? Quelle était l'atmosphère ? La situation du pays ? Qui a gravé cette inscription ? Quel était son âge ? À quoi ressemblait sa vie ? En ce moment précis, était-il seul, ou accompagné ? Et, surtout, pourquoi a-t-on choisi d'immortaliser *cette* date ? Si elle est plus ou moins proche d'un grand évènement historique, on se prend à se demander quelles en ont été les prémices et les suites pour l'auteur.

Il ne faut pas se laisser frustrer par la frugalité de son message ; de son point de vue, c'était assez. De même qu'il y a deux dates et un nom sur les tombes, pour signaler une période close, un nom, accompagné d'une date unique, témoigne d'une période ouverte : il y avait de la vie avant, et on l'espère, après.

Ça peut être le début d'un véritable jeu de piste, de réflexions sans nombre sur l'évolution de la civilisation, des mœurs... Pour qui aime jouer les enquêteurs, c'est parfait.

Autrefois, par exemple, il se peut que bien des gens n'aient su écrire autre chose que leur nom. Pour signer des documents, c'est tout ce qu'il fallait, après tout. Quand l'écriture est très ancienne, et manifestement maladroite, on se sent donc en droit de se poser la question. Bien que cette maladresse puisse avoir d'autres causes.

Pendant longtemps, les mots gravés sur les murs ne pouvaient guère en tout cas être tous l'œuvre de vandales. Pas dans le sens où on l'entend aujourd'hui, du moins (c'est-à-dire pas tous des cancres et des marginaux). Jusqu'au XIXe siècle, la plupart de ces messages semble être l'œuvre de voyageurs, de pèlerins, de soldats... C'est sans doute *dans* et *sur* les églises qu'on en décompte le plus. Peut-être, simplement, parce qu'elles ont survécu (allez trouver des murs ou des maisons qui aient tenu plus de huit-cents ans !) peut-être aussi parce que c'était des lieux populaires, accessibles... Mais il peut y avoir

encore à cela d'autres raisons. Peut-être ne s'agissait-il pas tant de laisser une trace de son passage, que d'invoquer une forme de protection.

Autour des portails des églises, on voit souvent gravées de petites croix très anciennes : si anciennes qu'elles paraissent comme sablées, émoussées par le temps. Elles fleurissent parfois même sur les jambages, ou les trumeaux. Toutes celles que j'ai vues jusque-là étaient pattées, ou ornées à chaque extrémité d'une petite boule ; souvent elles surmontent un cercle (la représentation du monde), ou un triangle (évocation du Golgotha). Ce qui m'intrigue, c'est que même s'il semble y avoir eu une tradition votive du graffiti dans et sur nos monuments religieux, il n'en reste pas moins qu'au fil des siècles, même les petites croix ont fini par migrer vers des coins plus discrets. Comme s'il valait mieux, à partir d'une certaine période, n'être pas vu en train de les faire... On serait en droit de penser que moins l'auteur d'un graffiti se sentait légitime, et plus il se cachait. Or, à part des graffiti de soldats, plus les inscriptions semblent récentes, plus elles sont retranchées. C'est bien souvent entre deux piliers, à l'abri des regards, qu'on trouve le plus de graffiti.

À l'intérieur des églises, de même, c'est la face la moins visible des piliers de l'entrée (c'est-à-dire les plus éloignés de l'autel) qu'on voit couverte de messages pas toujours catholiques : déclarations d'amour, messages frondeurs, signatures, etc.

Dans ce domaine, tout est toujours ouvert à spéculations. Et en cela comme en bien d'autres choses, on se trompe sans doute beaucoup, mais si on prend seulement plaisir à faire des conjectures, plaisir à s'interroger, alors c'est un véritable terrain de jeu, un champ d'exploration beaucoup plus vaste et prometteur qu'il n'y paraît.

Pourquoi certains murs à l'arrière de nos églises, par exemple, sont-ils couverts d'inscriptions, tandis que les parois attenantes sont intactes ? Est-ce un effet de l'instinct grégaire (il joue sans doute un rôle, vu que si on élimine les graffiti si rapidement aujourd'hui, c'est parce qu'en laisser un seul en appelle très rapidement d'autres). Mais peut-être également que le mur investi était le plus caché, de par la présence d'un muret, de buissons, d'une bâtisse aujourd'hui disparue... À moins que ce ne soient les murs vierges qui détiennent la solution : peut-être ont-ils été pendant longtemps inaccessibles, s'il y avait là des constructions, un jardin clos... Au besoin, l'étude de cadastres ou d'autres documents anciens permettra parfois de lever le mystère... si

on le souhaite.

Selon la hauteur à laquelle se situe un graffiti, on peut aussi estimer la taille (voire donc l'âge) de son auteur : des gribouillis d'enfant à un mètre du sol, par exemple, convenez que ça tombe extrêmement bien, et que c'est très satisfaisant (mais du coup, attention : à moins de s'accroupir, on ne les voit pas toujours). S'ils sont beaucoup trop hauts, en revanche... il y a matière à cogiter : y avait-il là un arbre, un tas de quelque chose, un monument quelconque, peut-être, sur quoi on a pu se hisser ? Le sol était-il à la même hauteur qu'aujourd'hui, d'ailleurs ? Et puis bien sûr, il y a la question qui tue : et si ce gribouillage n'était pas celui d'un enfant ?

Il arrive justement de trouver, extrêmement bas, des mots écrits d'une main experte. On imagine alors l'auteur, assis par terre... Dans les églises qui ont servi de dortoir ou d'infirmerie pendant les guerres, on trouve souvent de tels messages, à mi-hauteur. Les soldats de la Grande Guerre, plus que tous autres, ont laissé beaucoup de témoignages. On les voit souvent, sur les murs extérieurs des églises, comportant numéro de régiment, de bataillon, ville ou village d'origine ; nom, prénom, date... parfois accompagnés de la mention "souvenir", qui en dit assez long sur le propos. Une rapide recherche en ligne permet souvent de confirmer qu'ils avaient eu raison de vouloir laisser une trace de leur passage. Et je trouve d'autant plus juste qu'on les remarque. Ce qui est étonnant, c'est que même ces inscriptions tellement fréquentes sur les églises ne portent généralement aucune mention religieuse. D'où cette idée que la tradition, ou un certain côté pratique, ont pu prendre le dessus sur les croyances.

Parfois on trouve un prénom seul, aussi, avec une grosse faute d'orthographe. Difficile de penser que ce soit toujours celui de l'auteur... Dans ces cas-là, j'aime à penser que c'est l'œuvre d'un amoureux qui ne brillait pas trop à l'école. Et ça laisse à penser : tous les noms qu'on trouve ne sont pas forcément des signatures.

Avant le XXe siècle, justement (où ils prospèrent), on trouve assez peu de graffiti amoureux. Peut-être pour des questions de pudeur, d'honneur... de réputation. Qui sait si à l'époque des mariages arrangés, on osait étaler un amour qui pouvait être contrarié ? Sans doute aussi qu'on n'immortalisait pas les plus païennes sur les églises ! Mais plutôt, comme aujourd'hui, sur des bancs, des abris, des cloisons de cabinets... autant d'éléments dont il ne reste pas grand-chose.

Ce que je trouve rigolo, c'est quand l'un des deux noms inclus dans un cœur a par la suite été effacé ; mais effacé par qui ? S'est-on soustrait soi-même à la tendre addition ? A-t-on plutôt supprimé son partenaire… ? Beau test psychologique ! À moins qu'un tiers, un jaloux ou une rivale, ne se soit chargé de ce soin... Et d'ailleurs, qui nous dit qu'il s'agissait de deux amoureux ? Tout ça n'était peut-être qu'un couple rêvé, un fantasme... voire même un méchant tour voué à compromettre quelqu'un. Qui sait ?

Une autre spécificité du XXe siècle, c'est qu'on ne note plus, bien souvent, que les deux derniers chiffres de l'année en cours : "14", "63", "76", 85"... Ce qui ne se faisait pas du tout, auparavant. Était-ce en perspective d'un changement de millénaire ? Une impression de fin des temps ? Ou la vanité d'une époque qui s'est qualifiée de "moderne" (drôle de terme, non ? comme si toutes les générations ne s'étaient crues, en leur temps, plus nouvelles que les autres) ?

Ce qui est extrêmement gratifiant, c'est que plus on les observe, ces graffiti, plus on devient à même d'identifier leur époque au premier coup d'œil. Ceux du XVIIe siècle, par exemple : leur réalisation évoque souvent la calligraphie, par les longs jambages de certains caractères, et le soin qu'on semble avoir mis à les tracer (ce qui en dit peut-être long sur les lettrés de l'époque). Certains sont d'ailleurs tellement convolutés et intriqués qu'on croirait d'abord avoir affaire à de l'arabe. Le style du XVIIIe est généralement plus abrupt, les courbes faisant place à des droites, les longs jambages devenant des segments durs et secs ; à la fin du XIXe et au tout début du XXe, l'école obligatoire semble avoir apposé sa marque : presque tout le monde écrit en attaché, comme sur les cahiers d'écolier. Les caricatures de 1800 sont tout aussi reconnaissables, et n'ont plus grand chose à voir avec le style, mystérieusement archaïque, des dessins plus anciens. Exceptés ceux des tout petits, bien sûr. Et c'est touchant, justement, de voir que les gribouillis d'enfants se ressemblent à travers les époques : têtes de patates et corps en bâtons... Il paraît que même à Pompéi, des archéologues en ont retrouvé de tels, sous la cendre...

Parfois, c'est aussi à l'outil qu'on connaît la période : si vous voyez de loin une écriture attachée et ample, tracée à la craie rouge, vous pourrez parier sans risque qu'elle date du XIXe siècle. Peut-être que cette craie grasse faisait partie de l'attirail des écoliers. Sacrée qualité, en tout cas, puisque deux cents ans de caprices météorologiques ne semblent pas en venir à bout. Les rosaces, de même, semblent être l'œuvre d'écoliers du XXe siècle, armés de leurs compas. On distingue

bien la trace de la pointe, au centre.

Mais il est aussi des raretés. Des ovnis. Pour ne citer qu'un exemple, ma première trouvaille était un message du XVIe siècle accompagné d'entrelacs géométriques. Une espèce de canevas dont les mailles centrales avaient la forme de losanges. L'inscription était par endroits peu lisible, mais portait les mots "à faire foy" et la mention "Caillaux, Magistre" (ce qui, en moyen français, voudrait dire "Maître"). Était-ce un contrat tracé sur le mur de l'église, faute d'encre et de papier ? L'armée de Charles Quint avait rencontré celle de François Ier à cet endroit. Alors, qui sait ? De chaque côté du canevas, il y avait une espèce de petit "z", et, sous le canevas même, un grand "3"... Et s'il s'agissait en fait de magie ?

Le seul motif semblable que j'aie trouvé, impliquant un entrelacs différent mais tout aussi géométrique (dont un losange central), accompagnait le nom de "Jehan de Maranny, le 8e de May 1594". Après tout, peut-être était-ce une espèce de signature des grands de ce monde, faute de pouvoir apposer un sceau. Difficile de deviner les usages que peut-être personne n'a cru bon de décrire.

D'autres signes cryptiques, simples et isolés, seraient des marques de tâcherons : impeccablement dessinés, souvent profonds. Les tailleurs de pierre étaient, on s'en doute, d'habiles graveurs, et disposaient du matériel nécessaire à leur art ; mais alors d'où viennent les caractères énigmatiques qu'on trouve parfois, gravés au petit bonheur, comme avec les moyens du bord ? On voit aussi des initiales – jusqu'à quatre à la suite – sans date ni aucune autre précision... De quoi peut-il s'agir ? De l'abréviation d'une devise ? De l'acronyme d'un groupe ?

Seule l'observation permettra d'estimer si un symbole ou une pratique appartiennent à une époque précise, ou semblent être le fruit d'esprits particuliers. De distinguer la mode de l'originalité. L'individuel du collectif.

Évidemment, on peut compter aussi sur des messages politiques. Ou obscènes. Ceux-là aussi fleurissaient déjà à Herculanum et Pompei. Tout comme les noms gravés. Et quelle drôle de chose de penser que la seule trace peut-être que certains ont laissée sur terre (la seule qui soit parvenue jusqu'à nous, en tout cas), est due à ce moment d'égarement ! Qui sait si de longues et sérieuses vies d'adultes ont pu produire, dans leurs efforts, quoi que ce soit d'aussi durable que ce geste ?

Voilà en quoi ils me semblent précieux : ils sont des témoignages d'êtres qui ont passé comme nous passerons, avec leur trivialité, leur bonhommie, leurs idées, leurs colères, leurs amours... Autant de petites histoires qui humblement côtoient et font la Grande... sans même s'en douter.

1er Prix
Aurélien DESANLIS
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Fragments
Comment l'infiniment petit agit sur l'infiniment grand

L'humanité est une immense et fabuleuse mosaïque, projetée dans une galerie d'un noir d'encre simplement illuminée d'un fin rayon de lumière. Par mosaïque j'entends le fait que comme elle, l'humanité est une inégalable œuvre d'art dans laquelle plus les fragments et les couleurs sont nombreux, plus l'œuvre est somptueuse et détaillée. Sera-t-elle un jour terminée ? Non, il restera toujours des interstices qui sembleront impossibles à combler. C'est à nous, simples grains de poussières, que revient la charge et le privilège d'emplir ces fractures, d'envahir ces crevasses.

Dans le passé, nombre de ces cavités ont été rebouchées par le savoir, la science et la compréhension de notre environnement tangible et intangible. Ces sursauts de lucidité ont permis à une fraction de ce tout de suffisamment se stabiliser afin de prospérer. Il va de soi que ce mouvement, cet élan devrait se répandre à l'intégralité de l'ouvrage. Et pourtant, en réalité, les intérêts divergent et se rejoignent au gré des gouvernements sans jamais œuvrer pour un bien commun, mais davantage pour une seule partie de l'échiquier.

C'est pour cela que la solution, si candide, si ingénue, si simple soit-elle, est que chaque corpuscule agisse dans l'intérêt des autres corpuscules, exactement comme les acteurs du corps humain, qui eux ne s'automutilent jamais naturellement mais veillent à la bonne marche d'un tout. De l'infiniment grand à l'infiniment petit, chaque responsabilité individuelle se mêle en fait à celle des autres. Si nous sommes tous étrangers, hétérogènes, il nous faut absolument tendre, malgré nos différences, vers le même but, un fonctionnement sain de notre monde.

On ne demande pas à chacun d'avoir l'impact individuel d'un Einstein, d'un Vinci ou encore d'un Kennedy. Mais simplement d'améliorer, de polir son petit grain de poussière, cette infime particule de matière qui, connectée à une infinité d'autres particules, formeront un ensemble, un corps fonctionnel. Si ces atomes s'agglomèrent, se meuvent, ils pourront accoucher d'un tout, d'une humanité meilleure, une mosaïque, immense et fabuleuse. Dans cette galerie d'un noir d'encre comme suspendue sous un pâle rayon de soleil, vers où, vers quoi allons-nous, personne ne le sait.

La somme de nos capacités rassemblées nous l'annoncera, peut-être.

L'espérance et la pugnacité nous aideront certainement à nous unir pour le bien de l'humanité.

2e Prix
Arthur DESCUBE
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

CÉRÉMONIE DU SOUVENIR

(Déclamation avant dépôt de gerbe)

11 novembre 1918
11 novembre 2018

Le 11 novembre 1918, à Bayonne comme dans toute la France, les cloches des églises sonnaient la fin de la première guerre mondiale, cette « Grande Guerre » longue et meurtrière, véritable hécatombe qui marquera à jamais notre peuple par sa violence et son intensité. La signature de l'Armistice, dans le fameux wagon stationné à Rethondes en forêt de Compiègne, mettait fin en effet à un conflit particulièrement meurtrier qui, pendant quatre longues années, aura meurtri et saigné le peuple de France en faisant 1 million 400 000 morts et de très nombreux blessés et mutilés. Jamais conflit ne fut aussi lourd en pertes humaines.

C'est toute une génération de jeunes Français qui paiera ce lourd tribut, car c'est avant tout parmi la jeunesse française que se comptèrent les victimes, la jeunesse étudiante, la jeunesse ouvrière, la jeunesse paysanne, et la jeunesse sportive bien sûr, tous dans la force de l'âge de leurs vingt ans. 81 noms de jeunes sportifs sont inscrits sur notre monument du souvenir, 81 noms qui doivent rester inscrits dans notre mémoire, 81 noms qui montrent combien notre club de l'Aviron Bayonnais a souffert de cette terrible épreuve. Chacun ici garde à l'esprit l'exemple si triste mais ô combien symbolique de l'équipe de rugby de l'Aviron Bayonnais championne de France en 1913 qui vit disparaître 7 joueurs tombés au champ d'honneur, 7 joueurs sur une équipe de 15 !

Mais nous ne devons pas oublier également leurs nombreux camarades de club pratiquant un autre sport et tombés eux-aussi, morts pour la défense du pays et de ses valeurs. Il est opportun et utile de rappeler ici le poids exorbitant des sportifs dans les pertes humaines du conflit. Jeunes, en pleine forme physique, ils avaient vocation à constituer l'encadrement des unités combattantes, en particulier des régiments d'infanterie, unités souvent engagées en première ligne et ayant donc subi les pertes les plus lourdes dans leurs rangs. Ce fut le cas pour le 49ème RI, régiment de Bayonne.

Bien évidemment tous n'étaient pas des champions, mais tous appartenaient à notre club. Et le devoir du club aujourd'hui est de suivre la voie qu'ils ont tracée et de s'inspirer de leur engagement.

Tous, avant la guerre, avaient eu à cœur de porter fièrement nos couleurs bleu et blanc. Et tous, pendant la guerre, ont eu à cœur de défendre le drapeau tricolore. Ils ont fait preuve au combat, à leur niveau, de toutes les qualités qu'ils avaient déjà démontrées dans la pratique de leur sport favori : courage, allant, générosité, ténacité, partage, esprit d'équipe… Le destin de ces 81 sportifs tombés sur la terre calcaire du Chemin des Dames ou dans la boue de Verdun et de Douaumont nous oblige. Car ces hommes « *qui n'ont pas eu le temps de vieillir* », selon la belle formule de Joël Rocafort dans son ouvrage « Avant oubli », ces hommes avaient un nom, ils n'étaient pas « anonymes » au sens propre du terme. Ces hommes avaient un nom et ils appartenaient à l'Aviron Bayonnais, comme nous-mêmes. Et c'est dans la fidélité au maillot, dans les succès comme dans les moments plus difficiles, que réside la force du club. Cette fidélité qui justifie notre attachement à nos camarades disparus, car, selon un proverbe malgache, « *les morts ne sont vraiment morts que lorsque les vivants les ont oubliés ».*

Face à tant de souffrance,
Face à tant de courage,
Face à tant de vies brisées,
Face à tant de carrières sportives avortées,
nous ne pouvons pas rester indifférents. Mais nous ne pouvons pas non plus choisir nos héros. Nos 81 camarades de l'Aviron Bayonnais sont tous des héros. Jean-Baptiste, Arnaud, Gaston, Louis, Pierre, Sylvain, Charles... et les autres, ils appartenaient tous à l'équipe « première » de l'Aviron Bayonnais ! La fraternité, la solidarité et l'amitié très forte des soldats du front trouvaient racine dans les mêmes valeurs défendues au sein du club.

Certes, parmi ces 81 tués nous comptons de très nombreux rugbymen. En effet, à l'Aviron Bayonnais comme sur le plan national, c'est le rugby qui a été, proportionnellement, le plus touché. Mais cette situation se comprend et s'explique par la faible diversité des disciplines sportives au sein du club à l'époque. Il faut se rappeler que le club « Aviron Bayonnais » a été créé en 1904 par et pour des rameurs et qu'il n'a intégré le rugby qu'en 1906, puis la pelote basque en 1912. Ce sont donc ces rugbymen, ces rameurs et ces joueurs de pelote qui quittèrent notre ville en août 1914, en route vers leur destin, mobilisés pour la plupart d'entre eux au sein des 49ème et 249ème régiments d'infanterie de Bayonne ou du 18ème régiment d'infanterie de Pau. Ce destin aura pour nom Gozée, en Belgique, pour le capitaine René Burgalat, tombé aux premières heures du conflit, ou Craonne

dans les premières semaines de septembre 1914 pour les rugbymen Achille Fortis, Emmanuel Iguiniz, François Poydebasque et Pierre Schang ou pour les rameurs Charles Léon Béhotéguy et Émile Etchegaray.

D'autres allaient tomber sur le Chemin des Dames au printemps 1915, puis dans les offensives en Artois et en Champagne. D'autres encore allaient connaître l'enfer de Verdun en 1916, Verdun symbole des souffrances endurées par tous, Verdun symbole de l'incroyable ténacité des soldats français face aux attaques incessantes des troupes allemandes et au déchaînement de leur artillerie. Ce fut ainsi le cas pour le sergent Firmin Dubourdieu ou pour le sous-lieutenant Pierre Beaulieu, champion de France en rugby en 1913, ou encore Paul Larrouy, autre rugbyman, ou le rameur Adolphe Braud, membre fondateur du club, pour ne citer qu'eux.

D'autres encore, tous ne peuvent pas être nommés, tombèrent en 1917 comme Robert Biarnes ou Jean-Baptiste Amestoy ou encore le sergent François Bédère, rameur. Après tant d'années terribles, après tant de pertes humaines, nos valeureux soldats trouvaient encore la force de rejeter l'armée allemande hors de nos frontières en 1918, mais au prix de leur vie, comme les rameurs Louis Bargelès ou Manuel Ohaco, membres fondateurs du club, ou nos champions de rugby Charles et Jules Forgues. D'autres enfin tombèrent bien loin de leur cher Pays basque, comme le pelotari Louis Mautalen mort en Russie ou le sergent Arnaud Arnaudin, rameur, décédé à l'hôpital colonial de Dakar, ou bien furent tristement reconnus « disparus » comme Ernest Etcheverry ou François de Vequy.

À 11 heures du matin le 11 novembre 1918, il y a exactement cent ans, sur toute la ligne de front les clairons sonnèrent le « cessez-le-feu », dans tous les villages de France les cloches sonnèrent la fin de cet horrible cauchemar. Et tous les survivants ne rêvaient plus que de retourner au pays, retrouver leur famille et, pour les sportifs d'entre-eux, retrouver leur maillot bleu et blanc… ! Ils venaient de vivre, pensaient-ils, « la der des der »... mais l'avenir fut malheureusement différent…

À l'occasion du centenaire de l'armistice de cette « Grande Guerre », nous tous ici rassemblés rendons hommage à tous les sportifs de l'Aviron bayonnais morts pour que vive la France !

3e Prix
Bernard BÉHOTÉGUY
Club Sportif et Loisirs Chimère Bayonne
Ligue Nouvelle Aquitaine

Requiem pour l'Humanité

Nous aimons nous révolter, nous indigner face aux diverses atrocités du monde. Postez une photo ou une vidéo d'un chien maltraité et vous verrez la chaîne de réactions que cela entraîne.

Mais comment se fait-il que nous soyons si prompts à nous soulever pour ce qui se passe à l'autre bout du monde et tellement aveugles en ce qui concerne notre quotidien ?

Affairés à aller au travail, à préparer les fêtes ou encore à manger une glace dans les rues piétonnes, nous passons devant eux sans même une attention. Mais quand, par un malencontreux hasard, nos regards se croisent, point de pitié, car après tout, c'est leur choix d'être dans la rue ou, du moins, c'est de leur faute ; la lie de la société en fait. C'est bien connu, les SDF sont des ivrognes ou des drogués, des fainéants qui refusent de travailler. C'est le cas de certains, oui sans aucun doute, mais ne vous méprenez pas. Tout le monde peut se retrouver dans cette situation. Il suffit d'une déception amoureuse, d'une erreur de jeunesse, d'un problème de santé ou encore d'une injustice pour que ce soit nous, là, à leur place.

Peut-être est-ce pour cela que nos yeux les fuient. Peut-être avons-nous simplement peur ! Peur que ces visages que nous entrevoyons au détour d'une ruelle ne soient que des miroirs déformés, des images inversées de ce que pourrait être notre vie. Peur de voir dans leur regard ce qu'on est réellement. Peur de se rendre compte que nous avons failli, failli dans notre devoir d'entraide et de protection envers les plus démunis. Ils meurent là, sous nos yeux. Et que faisons-nous ? Rien, nous continuons à vivre notre petite vie tranquille, à leur donner une pièce de temps en temps car après tout, il faut bien qu'on puisse continuer à nous admirer dans la glace.

Vivre dans la rue est une lutte sans merci. Pour les sans-abris, chaque jour est une victoire face à la mort. Continuer à avancer, à tendre la main, se prendre en pleine face les regards des gens, leur indifférence, avoir peur de tout et de tous, ne pas savoir si l'on verra l'aube, voilà leur quotidien.

Ah, mais il existe des associations pour eux, des refuges me direz-vous. Mais voyez-vous, il est de notoriété publique que les personnes vivant dans la rue ont des chiens. Or ces derniers, compagnons d'infortune mais aussi moyens de protection sont censés aller où, quand leur maître passe la nuit dans un foyer qui refuse les animaux ? Devraient-ils les abandonner, comme la société l'a fait avec

eux ? Ce n'est même pas une option pour ces hommes et ces femmes à qui il ne reste presque rien. Alors ils continuent de dormir dans la rue, à même le sol ou alors sur un banc quand on ne leur demande pas de partir. Que de beaux discours sur l'entraide et le partage. Que de belles actions pour reconstruire une cathédrale partie en flammes. Mais que de lâcheté et de dédain en ce qui concerne le sort des hommes et des femmes qui hantent nos rues.

Je ne vais pas énumérer tous les chiffres et pourcentages montrant la détresse des sans-abris et leurs conditions de vie précaires. À quoi bon ? Tous les ans on en a connaissance quand vient l'hiver et pourtant rien ne change. Je vais plutôt vous parler de ce que j'ai vu, des personnes que j'ai rencontrées.

Bénévole à la Croix-Rouge, j'ai participé à une maraude dans les rues de Quimper. J'y ai côtoyé des hommes et des femmes que je croisais dans la journée sans même me douter qu'ils vivaient dans la rue. Ce sont des personnes comme vous et moi. Certains ont fait des études, d'autres non. Certaines ont une famille, d'autres non. J'ai appris à connaître une femme d'une quarantaine d'années qui dort toutes les nuits dans le hall d'une banque, refusant de se joindre aux autres sans-abris par peur de se faire agresser. À ses côtés, ses maigres possessions regroupées dans une vieille valise, dans sa main, un livre et pour marque-page, une photo de ses enfants. Cette femme est comme vous, elle a un travail et une famille. Mais toutes les nuits elle reste dehors. Pourquoi ? Parce que pour avoir un logement il faut une source de revenu garanti ; or pour avoir un travail, il faut un domicile fixe, des coordonnées à donner à notre employeur. Elle enchaîne alors les petits boulots sous-payés, saisonnière, femme de ménage… Travaillant seulement quelques heures par semaine, elle ne peut se trouver un logement et donc sortir de ce cercle vicieux.

Elle est loin d'être la seule dans cette situation. Certains vivent au quotidien dans la rue, d'autres ponctuellement suivant les saisons. Certains ont la chance d'avoir une voiture dans laquelle ils peuvent dormir, d'autres doivent se contenter de squatter chez de vagues connaissances. J'ai rencontré des personnes de l'âge de mes grands-parents, le visage profondément froissé par le temps et les désillusions. Leur maigre retraite ne leur permet pas de subvenir à leurs besoins. Ils ont beau avoir travaillé de nombreuses années, ils sont réduits à la mendicité. J'ai rencontré des jeunes de mon âge, le corps déjà marqué par la vie. Fuyant une situation familiale difficile ou ayant pris les mauvaises décisions bien souvent par amour, ils se retrouvent dans la rue sans même avoir fini leurs études. Anges aux ailes brisées, innocence pulvérisée. Tous, sans exception, nous ont toujours

accueillis avec le sourire aux lèvres et cette lueur si particulière dans les yeux, mélange de gêne et de reconnaissance.

Au fond, ils n'en ont que faire de notre argent. Ce qu'ils veulent c'est une parole, un sourire, un peu d'humanité. Nous ne pouvons pas prendre toute la misère du monde sur nos épaules, mais offrir une boisson chaude ou un sandwich ne va pas nous ruiner. Sourire n'a jamais tué personne. À chaque fois que nous les ignorons délibérément, que nous détournons le regard de leur sort, nous plantons un clou dans leur cercueil. Considérons-les comme des personnes à part entière et non de vulgaires déchets. Soyons conscients que chacun d'entre nous a un pouvoir d'influence sur la vie des autres. Notre indifférence est un choix.

Mais à chaque fois que nous choisissons cette option, nous perdons une partie de notre humanité.

Et un jour ou l'autre, on finira par le payer.

3e Prix
Justine GUELLEC
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Le Temps d'un rêve pour un Nouvel Air

Le 28 août 1963, Martin Luther King a fait un rêve ; un rêve qui appelait à la fin du racisme aux États-Unis, revendiquait l'égalité des droits civiques et économiques entre Blancs et Afro-Américains. Un rêve de liberté et d'égalité dans un monde marqué par l'esclavage et la haine. En près de 60 ans, de sérieuses avancées portées par de nombreux Américains ont permis à ce rêve de devenir progressivement une réalité.

Une douce nuit de septembre 2020, j'ai fait un rêve : créer un espace de réflexion citoyen non-partisan. Un espace construit par des citoyens, pour des citoyens - hommes ou femmes. Un groupe d'échanges et de partage collectif.

Je rêve d'un endroit où chacun et chacune peut s'exprimer librement, donner son opinion sans tabou ni jugement sur tous les sujets : santé, solidarité, écologie, sécurité, démocratie, économie, vie politique, violences faites aux femmes, relations internationales, Europe, immigration, précarité, pauvreté… Autant de thèmes que ses adhérents souhaitent aborder pour impulser un vrai lieu de débat sans cloisonnement idéologique. Une ouverture du débat, libéré du monopole des familles politiques et de toute case pour retrouver une nouvelle démocratie. Plus d'harmonie, de respect, d'écoute, d'échanges pour redémarrer la République pour un vrai débat au sein d'une nation retrouvée.

Je rêve d'un espace où chacun et chacune propose des sujets de discussion, des articles, et même des propositions de solutions. Proposer pour débattre et construire collectivement. Chacun et chacune a une histoire, des principes et des valeurs, un niveau de formation, un emploi, un regard sur le monde, des idées. Cela mérite-t-il d'être dévalorisé ? Chaque idée a autant de valeurs qu'une autre. Je rêve d'un espace où seuls le partage d'idées et l'écoute comptent, quel que soit son détenteur.

Je rêve d'un espace ouvert sur l'extérieur ; un espace où le débat ne se ferait pas uniquement entre ses membres, mais avec leurs concitoyens et concitoyennes externes au mouvement. Je rêve d'un lieu dont les membres ont le courage d'aller dans les territoires, rencontrer leurs habitants et habitantes qui les font vivre, respirer, produire, grandir. Écouter leurs propositions et leurs réflexions, partager les travaux et construire ensemble la société de demain.

Je rêve, le temps d'une nuit d'un espace ouvert à tous ceux et toutes celles qui ont envie que les choses changent, qui ont la volonté

de vouloir faire changer les choses et avoir des représentants vraiment à leur écoute et dignes de leur confiance. Un espace où chacun ose TRAVERSER LE PONT pour reconnecter les territoires entre eux ; reconnecter Paris avec tous les territoires français ; redonner confiance aux Français et Françaises en leur propre force pour forger une véritable alternative démocratique ; reconstruire une France unie autour des principes républicains, donnant une chance à qui veut la saisir ; redonner un sens à la France et à la démocratie. Je rêve de cette nouvelle force citoyenne qui saura construire un programme avec et pour les Français et les Françaises, qui saura continuer à le faire évoluer passé les échéances électorales.

* * *

Hélas ! Le réveil sonne, l'heure de se lever pour une nouvelle journée, quitter ce doux rêve. Je me lève, je rêve et je me rappelle la brutalité de ce monde. Je rêve et je me rappelle tant de débats parlementaires et de discours ; les applaudissements et les quolibets des représentants du peuple ; des séances de questions en quête de réponses et de réponses sans questions ; ces scènes semblant sortir tout droit des pièces de Molière, mais qui se passent depuis des années dans l'hémicycle de l'Assemblée, oh combien cœur de la démocratie. Ces réformes portées par des députés alors que les citoyens ne peuvent exprimer leurs opinions sans passer par des représentants ou trois semaines de débat national. Je rêve et je me rappelle de cette visite de l'Assemblée Nationale ce 17 février 2020 où le guide nous explique que la démocratie fonctionne, alors même qu'un sondage indiquait clairement que plus de 60% des Français ne se reconnaissaient plus dans la représentation nationale. « Libertés ! Libertés ! Libertés ! » scandaient des manifestants, et je ressens un sentiment d'abandon de leur part, un refus de cette illusion d'écoute. Je rêve et je me rappelle de ces engagements citoyens en des causes justes, étouffés par des textes de loi, une argumentation technocratique ; détournés par des scènes de violence invraisemblables sorties tout droit d'un film de science-fiction ; de ces revendications portées avec force s'évanouissant sans réponse dans l'air du temps. Je rêve et je me rappelle des heures passées à écouter des concitoyens et des concitoyennes, échanger nos opinions, nos idées. « Merci pour ce temps de partage ! », « Je voterai pour vous comme président », « J'espère vous revoir »… quel bonheur de ressentir autant de reconnaissance pour un tout jeune militant ! Je rêve et je me rappelle de mon père qui, médecin généraliste dans un quartier populaire du Havre il y a 20 ans, privilégiait l'écoute auprès de ses patients au lieu de distributions d'ordonnances et de médicaments. « Tu te trompes. Après ton départ, plus rien n'était pareil », révélait un

pharmacien, ancien collègue de mon père. Je me rappelle de cette si belle leçon de vie et de son enseignement : la force de l'écoute sincère peut unir toute une collectivité. Pourquoi pas un pays dans ce cas ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui nous en empêche, nous, Français, Françaises, êtres humains comme tant d'autres sur cette petite planète bleue.

Le temps d'un réveil, je me rappelle tant de choses et je rêve. Je me lève et la réalité du monde me heurte de plein fouet : crise sanitaire, annonces gouvernementales, des étudiants, des restaurateurs en détresse, grèves, insultes, agressions sexuelles, bagages abandonnés dans le métro, pluie et corbeaux, attentats, violences policières, procès, corruption, émeutes… Quel est ce monde chaotique dans lequel nous vivons en septembre 2020 ? Est-ce bien la France que nous avons tant chérie ? Le pays des droits de l'Homme ?

Je me pince la peau et je me rappelle de ce rêve le temps d'une nuit. Une seconde plus tard, je me mets en ordre pour agir. Je traverse le pont d'un pas sûr vers cet avenir incertain, pour un Nouvel Air. Une nouvelle aventure collective a commencé.

Mention
Georges BALSA
Ligue Île-de-France

Désir de hauteurs

« Because the mountains we climb are not made only of rock and ice
but also dreams and desire.
The mountains we climb are mountains of the mind. »
Robert Macfarlane

Je suis une grande rêveuse, je songe en permanence. J'aime m'évader en regardant un bon film ou en lisant un excellent livre mais j'apprécie également de fantasmer, d'imaginer des expériences extraordinaires, réalistes ou non.
Certains projets, peut-être trop ambitieux, trop coûteux en énergie, en volonté ou en argent me semblent interdits. Mes idées les plus folles sont alors retenues par un filet de peur et d'hésitation. Je ne sais pas exactement pourquoi cette pudeur, cette réserve, c'est sûrement un moyen de contenir ces envies insensées. J'ai parfois l'impression que quoi que je fasse, je ne pourrai jamais les atteindre.

Ces derniers mois, sans avoir jamais posé un pied sur la montagne, j'ai développé une puissante attraction pour ces falaises escarpées, comme si tout à coup je m'étais mise à ressentir leur force, leur énergie. Une pulsion d'aventure, d'immersion dans l'immensité et de défi physique, me submergea. J'allais enfin réaliser un de mes rêves interdits. Un sac de randonnée bien rempli sur le dos, mon frère et moi étions prêts pour l'aventure dans cet univers dangereux. Pas question de perdre une seule minute.
Après une attente insoutenable, nous y étions. Les versants rocheux à l'allure titanesque nous attendaient.

La semaine fut courte mais intense avec ses longues randonnées entre lacs et sommets sans oublier les bivouacs. Chaque pas nous faisait remettre en cause notre raison d'être. Les kilomètres ont défilé sans que nous les ayons vus passer. Lancée depuis des heures, ce n'était qu'au sommet que la machine s'arrêtait. La randonnée incarne à chaque pas la métaphore de la vie et de la persévérance. Le souffle court, les mollets contractés, c'est tout en haut que la pause se mérite. La vue était tout simplement splendide car c'était sur ces hauteurs que nous célébrions la nature. Nous étions poussés par l'envie d'immortaliser cet environnement. Un fidèle appareil photographique fut notre complice pour partager nos émotions. Il figea l'empreinte de ces moments dans nos mémoires. Nous vivions dans un autre monde, coupés de la réalité.

Le retour fut violent. Cette escapade nous avait modelés à la nature. C'est la bouche sèche, sous un soleil toujours plus chaud mais les gourdes entièrement vides, que nous percevions nos existences si fragiles. Mes rêves n'étaient faits alors que de roches et d'altitude. L'ascension avait été difficile mais éphémère, la volonté en fut l'unique moteur. Se lancer dans l'inconnu est parfois terrifiant.

Attentes comblées et limites chatouillées, j'en voulais encore plus. C'était l'occasion maintenant de planifier la suite. Un mois plus tard, j'y retournais, mais cette fois armée de dizaines de mètres de cordes et de dégaines. Nous étions deux motivés devant la paroi. La randonnée m'avait donné goût à la pierre, c'était maintenant les parois qui m'appelaient. Le vent capricieux sifflait à travers la roche comme une invitation. Un chant des sirènes des colosses du temps.
Trois semaines de pur bonheur pendant lesquelles j'ai pu expérimenter la haute montagne et me familiariser avec le caillou. Un caillou brusque et indifférent, mais un caillou qui permet un test du corps et de l'esprit. Une rencontre avec soi-même qui nous remet à notre place et dont on ressort humble face à des montagnes fières gardiennes du temps.

C'est par ces sommets lumineux que j'ai compris l'utilité de la pratique sportive. Ce n'est pas seulement un dépassement physique, une amélioration de nos performances ou un entretien du corps. La maîtrise des sports extrêmes exige une posture bien particulière de l'esprit. Si on néglige de bien s'ancrer dans le présent, on risque chute et blessure. N'est-ce pas un peu semblable lorsqu'on écrit ?

Prix Jeune auteur
Laura SAUDEMONT – 16 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Poésies

L'Encrier

À sa gueule qui baille
Le flacon découvert
Exhibe les entrailles
De sa panse de verre

Et de son haleine âcre
Exhalant les vapeurs
Sous les reflets opaques
Étale ses moiteurs

Une eau noire croupie
Assoupie
Languissamment s'étend
Comme un étang

~

Mais au sein de l'essence
De placide paraître
Est l'immense puissance
De tout ce qui veut être

Glapissant en surface
Des visions toutes nues
Avec une grimace
S'en vont à l'inconnu

Et dans l'ombre liquide
Les rêves sans dessein
De quelques formes avides
Macèrent en essaims

Ô Suprêmes Beautés
Ô Prodiges Latents
Ô Folle Infinité
Ô Force qui (m')attend

1er Prix
Aurélien DESANLIS
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Le Soldat

À ses pieds le plomb fuse et la balle jaillit,
Soudain, son sang effuse et son râle le blesse...
Trop fier pour renoncer, le soldat ne faillit,
Et, le sourcil froncé, il guette la noblesse.
Son voisin de fossé l'interroge abattu :
« Soldat ! Tout rapiécé, pourquoi donc combats-tu ? »

Au loin, le canon tonne et la plaine gémit,
Aucun clairon ne sonne et nul ne caracole...
Le soldat se lève pour défendre un ami...
Un obus s'élève, dans le ciel, il racole
Des éclats endiablés et des fumées qui tuent :
« Soldat ! Tout accablé, pourquoi donc combats-tu ? »

Un officier le voit s'extraire de la fange,
Aligné sur la voie, à portée de faisceaux,
La face lacérée, souriant comme un ange...
Son arme est acérée, prête pour un assaut !
L'officier, même à bout, mande au guerrier obtus :
« Soldat ! Toujours debout, pourquoi donc combats-tu ? »

Un fermier en souffrance, aux champs noirs, aux yeux blêmes,
Sur la terre de France, observe le soldat,
Qui brandit, sous la foudre, un invincible emblème,
Qui sème, sur la poudre, un brin de réséda...
Il s'écrie aussitôt vers le glacis battu :
« Soldat ! Des temps comtaux, pourquoi donc combats-tu ? »

L'ennemi les agresse à grand coup de fusil ;
Sa tranchée en détresse absorbe la mitraille...
Le soldat ne rompt point, son affût n'est saisi.
Il repousse du poing une armée en bataille !
Sauvé par sa valeur, un captif le salue :
« Soldat ! Toujours vainqueur, pourquoi donc combats-tu ? »

Demeure des âmes, un obscur firmament
Se nappe de flammes, se tache d'écarlate...
Un essaim de lueurs et de fourbes fragments,
Déchire le grand cœur du soldat à la latte...
La Camarde, à son tour, questionne l'impromptu :
« Soldat ! Mort en ce jour, pourquoi donc combats-tu ? »

Saint Michel, l'accueillant, demande sa vertu :
« Soldat ! Toujours vaillant, pourquoi donc combats-tu ? »
Triomphant de l'opprobre et condamnant la tare,
Le soldat, fier mais sobre, exhale son nectar :
« Je n'ai qu'une oraison : le Culte de Latrie,
Je n'ai qu'une raison : l'Amour de la Patrie ! »

2e Prix
Théotime LANGLOIS DEPARDAY
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Rêve ou Cauchemar ?

Par une longue nuit, recherchant le sommeil
Mon esprit, malgré moi, se maintint en éveil.
Mes pensées s'accrochèrent à ce mal insidieux
Annonçant pour demain des jours calamiteux.

Quand je pense au virus
Qui perturbe nos us
Je me plais à rêver À des fêtes en famille
À des cercles d'amis
Aux loisirs partagés

Quand je pense au Covid
Et aux rues qui se vident
Je me plais à rêver À de grands bains de foule
À des rues animées
Aux marchés colorés

Quand je pense à la loi
Qui confine chez soi
Je me plais à rêver À des sorties joyeuses
À de belles rencontres
Aux repas entre amis

Quand je pense aux ainés
Que l'on a isolés
Je me plais à rêver À de larges sourires
À des larmes de joie
Aux chambres accueillantes

Quand je vois les sentiers
Que l'on a délaissés
Je me plais à rêver À nos belles collines
À nos rudes montagnes
Aux randos conviviales

Quand je vois la pagaille
Qui toujours nous assaille
Je me plais à rêver À un grand chef, un vrai !
À de vraies stratégies
Aux hommes bien armés

Et puis, je me réveille,
Tout est comme la veille
Le rêve est envolé

Le virus n'est pas mort
Nous sommes confinés
On cherche en vain l'issue…

Les temps sont difficiles, entretenons l'espoir
Et surtout, ne cédons jamais au désespoir.

3e Prix
Jean COPPONNEX
Club Sportif et Artistique de la Base aérienne 701 Salon-de-Provence
Ligue PACA-Corse

Je vole

Ce matin, satisfait de ma très bonne nuit
Sous un ciel grisonnant qui annonçait la pluie
J'allais en rêvassant vers ma boulangerie
Quand un fameux concert troubla ma flânerie.

Perchées dans les platanes, saluant le printemps
De bruyantes corneilles s'assemblaient en chantant.
Sautant de branche en branche elles tenaient concert
Semblant se chamailler en parfaites commères.

Elles allaient et venaient en petits vols hâtifs
Dansant dans un ballet élégant et festif.
Ces oiseaux sentent bien qu'arrive la saison
Où l'on doit s'activer pour garnir sa maison.

Les voyant voleter sans aucune contrainte
Sans être prisonniers d'une quelconque enceinte
Je me pris à envier ces joyeux volatiles
Insouciants et si loin de notre monde hostile.

Quel peut être un destin où l'on soit plus heureux
Que celui de voler bien haut dans un ciel bleu
De se laisser aller au gré des vents portants
De dominer le monde de son regard perçant ?

Il est un genre d'Hommes, choisis parmi les preux,
Qui ont eu ce bonheur de s'approcher des cieux.
Dans de folles machines ils étaient chevaliers,
Déchantant au retour d'être à nouveau à pied.

Mais ce qu'ils garderont, ces « Chevaliers Volants »,
Ce sont leurs souvenirs, vestiges de ces temps
Où ils se croyaient grands en oubliant l'armure
Qui, seule leur permettait de tutoyer l'azur.

Ils n'étaient plus des Hommes, ils n'étaient pas oiseaux,
Ils étaient tout puissants, se trouvaient les plus beaux.
Ils vécurent des heures qui ne se content pas ou comptent pas
Qu'on ne peut apprécier en restant ici-bas.

Pendant ces temps maudits, nous sommes tous punis ;
Face au mal insensé nous sommes démunis.
Les oiseaux et eux seuls sont libres dans le vent,
Nous n'avons pas le choix, devons rester prudents.

3e Prix
Jean COPPONNEX
Club Sportif et Artistique de la Base aérienne 701 Salon-de-Provence
Ligue PACA-Corse

Notre félidé,

Nous sommes peinés, notre bon chat Jumbé
Âgé de 20 ans cet été,
A rejoint le royaume des félidés.

Pourquoi cette tristesse... Cher lecteur, tu sembles étonné !

En effet, des évènements plus graves envahissent la télé
Des enfants sont enlevés, violés, tués.
La Covid 19 continue de progresser
Les gangs sévissent dans les quartiers défavorisés
La guerre impitoyable entre des peuples déchirés
Le carnage immonde des équidés
Une liste d'actualités inachevée…

Laisse-nous te raconter ce souvenir d'un joli passé,
Sa maîtresse, en voyage à l'étranger
Pour quelques semaines, nous l'a confié.
À son retour, le voyant ivre de liberté,
Car frustré de ne pouvoir gambader
Dans l'appartement qu'elle avait loué,
Chagrinée, nous a proposé de l'adopter…

Jumbé chat européen, sans pedigree
Son pelage blanc et gris, soyeux au toucher
Ses beaux yeux verts allongés
Son minois à la truffe rosée
Câlin, tendre, ont su nous charmer...

Petite boule de poils à la vie dorée
Caresses, tendresse prodiguées,
Dans nos bagages nous l'avons emmené
De contrée en contrée, il a voyagé...

Avec lui, nous pouvions communiquer
Sa tête gracilement penchée
Ses oreilles blanches à l'écoute, dressées
Ses miaulements semblaient acquiescer.
Immense bonheur dont nous avions hérité.
Et onze années s'étaient écoulées…

Allongé sur la terrasse ensoleillée
Son regard sur nous s'est posé.
Épuisé, il voulait s'en aller…
Toutes ces années à batifoler, à bourlinguer
Il s'est octroyé un repos bien mérité...

Zouzou ainsi surnommé, te voilà apaisé
L'heure est venue pour nous, de te choyer
T'installer sous ton lilas préféré
Adieu Jumbé, tu vas nous manquer…

Pourquoi cette tristesse... Cher lecteur, tu sembles étonné !
Simplement nous l'aimions, notre adorable félidé...

Mention
Claude ANTOINE
Club Sportif et Loisirs de la Gendarmerie Bourgogne
Ligue Bourgogne-Franche-Comté

Les Jacassantes

Il y avait aux balcons
Des fenêtres fermées,
Des persiennes ouvertes,
Des regards dérobés
Et des rideaux tirés,
Volets entrebâillés,
Des bouches grand offertes :
Les commères croassaient de nouvelles envolées.
C'étaient de drôles d'oiseaux
Que ces femmes sans âge
Qui se repaissent de bruits de mots déchiquetés.
Elles piaillent, incessantes, bigoudis au plumage
Et raillent le spectacle qui s'étale à leurs pieds.
Des quelques bribes ouïes du haut de leur perchoir
Elles tissent canevas aux couleurs des crevards ;
Elles persiflent, ricanent, se gaussent jusqu'à fort tard
De la vie déployée sous leurs ailes empesées.
Il y avait aux balcons
Des fenêtres fermées,
Des persiennes ouvertes,
Des regards dérobés
Et des rideaux tirés,
Volets entrebâillés,
Des oreilles grand ouvertes
Pour se repaître d'immondes envolées inventées.

Œuvre remarquée par le jury
Élodie BRUTINEL LARDIER
Club Sportif Loisirs Gendarmerie Gap
Ligue PACA-Corse

Le Serpent et la Poule

L'arrogance est un vice et vous mène au trépas.
Le Serpent et la Poule en sont un témoignage.
Compère le Serpent, un jour, ne fit hommage
À Commère la Poule entamant son repas,
Picorant dans un champ avec tranquillité.
Le reptile la vit et le rire le prit.
Se croyant supérieur, d'un ton moqueur, il dit :
"Ne croyez-vous donc pas qu'il est sot de passer
Son temps à grappiller le sol de petits grains ?
De quoi avez-vous l'air, en mangeant comme ça ?
Moi, j'ai juste besoin de prendre un petit rat,
De l'engloutir d'un coup pour rassasier ma faim".
En gage d'exemple, souriceau il mangea,
Pendant sa digestion, ayant dîné bien gras,
S'assoupit au soleil, laissant seule la Poule.
Sans un bruit, elle alla voir le Serpent en boule,
Pour venger son honneur, lui creusa dans la tête.
De son bec elle piqua du crâne jusqu'au cou
Le Serpent endormi. Il succomba aux coups,
S'en alla au trépas. La Poule, satisfaite,
Continua sans lui sa tâche quotidienne.

1er Prix Jeune auteur
Anaël CHAMPION – 16 ans
Club Sportif et Artistique de l'École des Pupilles de l'Air Saint-Ismier
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

Rancune

Un ressentiment.
Un sentiment amer qui m'obsède.
Une aigreur éprouvée
D'événements que je ne parviens pas à oublier.
Que je ne veux pas oublier.
Que je refuse d'effacer.
J'espère que ce préjudice sera, un jour, compensé.
La rancune que je porte ne faiblira qu'au moment où vous aurez payé.

J'observe tout.
J'observe les gens et leurs réactions.
J'observe leurs actes et j'encaisse.

J'encaisse les paroles blessantes,
J'encaisse les coups,
J'encaisse le poids de la douleur
Et je laisse la souffrance enserrer mon cœur.

Je ne dis rien.
Je ne dis rien sur ce qu'on me fait,
Je ne dis rien sur ma colère,
Je ne dis rien sur le coup mais je retiens.

Je retiens la haine qu'on me donne,
Je retiens la douleur qu'on m'inflige,
Je retiens les mots qui me font souffrir,
Je retiens les mauvaises intentions,
Je retiens toutes vos trahisons.

Toutes sans exception.

2e Prix Jeune auteur
Ysabel DUCHEMIN – 17 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Rimes d'insomnie

Il est minuit passé.
J'écris des rimes d'insomnie.
C'est la même chose, chaque nuit.
Je me torture.

J'ai passé l'âge de dormir
Et ce, depuis bien trop longtemps...
Que va-t-on faire de moi maintenant
Que tu es partie là-haut ?

Je suis bien trop vieux pour toutes ces bêtises désormais.
Je ne tiens plus que grâce à un morceau de bois bien taillé.
Je suis coincé.

L'écran m'éblouit, mes yeux sont injectés de sang.
Tous ces médicaments qu'on me donne !
Mon horloge interne est fragmentée.
Je ne peux me résoudre à vivre ainsi, je suis désespéré.

Je perds du temps, j'en suis conscient.
Ce n'est qu'après la mort,
Que je pourrai dormir paisiblement.

Je suis vieux et sénile.
Je parle seul,
Je me mens et vis dans l'obscurité.
Quand le soleil se lève
Je me concentre sur l'horloge,
J'essaie de garder le moral, mais je n'y arrive plus.
Je ferme les yeux.

Nous vivons dans un monde de fous.
Un monde si délirant et fatigant.
Les gens se plaignent pour tout.
Ils gémissent quand il pleut,

Ils protestent lorsqu’il y a trop de soleil.
Ils te réprimandent pour tes imperfections,
Ils jalousent ta perfection.
Ils t’examinent, te jugent.

Avant, cela m’exaspérait.
Maintenant, je ris de tout ce que je vois et entends.
Aujourd'hui à mon âge,
Seul du haut de mes quatre-vingt-six ans,
À quoi tout cela me sert-il ?

J’ai aimé le début, profité du milieu,
Là, me voilà confronté à la fin.

La fin,
Quel mot horrible,
Quel mot triste,
Quel mot atroce.
Les fins ne sont jamais heureuses,
Ce sont toujours les parties les plus affligeantes.

C'est pourquoi, ce soir, je m'éteins.
J'en ai plus qu'assez de ne plus dormir.
Assez de ces médicaments.
Assez de ma solitude et de ton absence.

Alors je les prends une dernière fois,
Ces préparations, ces potions.
Je m’assois sur un banc de marbre.
Je contemple l'astre solaire jusqu'à son coucher,
Jusqu'à ce que mon cœur s'arrête de battre.

Plus de rimes d’insomnie,
Juste quelques vers pour te rejoindre.

2e Prix Jeune auteur
Ysabel DUCHEMIN – 17 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Printemps

Lovée dans mon fauteuil je savourais la vue de mes livres à lire
Le quotidien n'est pas loin l'écran crache ses morts journaliers
Tandis que le soleil tapait la fenêtre brûlait mes rétines fatiguées
Tu es bien là Printemps sur grand écran aux couleurs marbrées

Dehors le Sakura trop vite fleuri roussissait sous le ciel sans nuages
Ô covid seize neuvième tu opères mortel et empires en panoramique
Tu perces mes tympans et intubes une musique trop forte presque
Morte comme cette chambrée volage d'une époque abhorrée

Des livres des cahiers mes seules conversations éparpillaient
Au gré de feuilles vides le monde d'un manuel refermé
Je repartais flâner allongée mon verre de grenadine sur la table
Moribonde les pétales séchés tombaient sur la terrasse

Et ce chien qui aboie maladie tu m'as coupé l'odorat
Finis le chocolat rance le sucre je chute d'une vague fleurie
Blottie dans les bras décharnés d'un cerisier en sang

3e Prix Jeune auteur
Mathilde FLORIN – 17 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Nuit

Le ciel est illuminé d'étoiles
la lune me parle
Elle me dit que je suis une constellation
je m'approche et lui réponds

Tu es l'astre
tu es belle

Seule moi, peux te comprendre
seule moi, peux te rendre lumineuse

Les étoiles m'offrent
une pluie de rires
Elles ouvrent un portail
et elles m'offrent un cristal de corail

Le jour se lève
la lune se dissipe
Les étoiles s'éteignent avec le portail
et j'étreins le corail

Mais lorsque la nuit arrive
la lune et les étoiles reprennent
Leur place et s'amusent
avec moi pour la vie entière

3e Prix Jeune auteur
Soizic CHÂTEAU – 17 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

À la Terre

Violence
Marquée éternellement
Espoir
Lumière fictive,

Battement
Que ce soit l'oiseau ou le cœur
Esprit
Âme nourrie et vivante,

Amour
Flamme ardente meurtrière
Désespoir
Coup de faux dans l'illusion.

Sang
Liquide vital
Obscur
Monde et êtres différents de vous,

Ange
Apparence miroir
Démon
Esprit fondateur.

Noir
Couleur originelle
Silence
Peu ou beaucoup,

Pardon
Façade du monstre
Rêve
Monde parfait et secret.

Réel
Monde imparfait et connu

Violence, Pardon et Mort
Trois étapes
Trois mots
Trois sens similaires à

Naissance, Vie et Renaissance
Seuls le secret et le silence,
Savoir
Vérité cachée et manipulée.

Paradis et Enfer
Maison de tous
Monde Terrestre et Obscur
Passerelle de la Vie à la Mort,

Ces mots, ces sens...
Chacun...
Les vit...
Les découvre...

Les apprend...
Mais...
Seuls...
L'invisible et l'Inconnu...

Peuvent...
Les faire...
Raisonner...
Naître...

À travers...
Le Temps.

Terre faite de Rien
Terre faite de Tout

3e Prix Jeune auteur
Soizic CHÂTEAU – 17 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée
national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Moi

Amitié

Sentiment précieux
Amour
Partagé ou unique,

Force
État d'âme
Lune
Astre céleste.

Lumière
Opposée et similaire aux...
Ténèbres
Âme perdue et noire,

Éléments
Sept formes de vie
Naissance
Être innocent et de Lumière.

Mort
Être défunt et des Ténèbres
Ange
Envoyé de Dieu,

Démon
Envoyé de la Malice
Souffrance
Marque invisible.

Lame
Amie ou ennemie
Souffle
Signification de vie ou de mort,

Faucheuse
Guide de l'âme
Père
Gardien des Enfers,

Mère
Gardien du Paradis
Père et Mère
Créateurs de l'Être.

Frère
Gardien du Monde Obscur...
Compagnon
La moitié de mon tout...

Telles sont mes dernières pensées
Mes derniers mots avant
De sombrer et d'errer pour

L'éternelle vie
Qu'est la mienne
Car...

Je suis inexistante
Je suis un fantôme
Je suis Rien
Je suis Tout

Je suis la Mort
Je suis la Vie...

Je suis Moi.

3e Prix Jeune auteur
Soizic CHÂTEAU – 17 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée
national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Le Temps

Les nuages recouvrent le soleil.
Le stade est désert.
À travers les arbres, les oiseaux chantent.
Les avions bruyants survolent au-dessus des nuages.
Forêt juste à côté des bâtiments.
Le chien aboie sur les oiseaux.
Les oiseaux prennent la fuite.
Un jeune garçon siffle comme un oiseau.
Le soleil commence à briller comme une étoile.
La mer est bleue comme le ciel.
Vent infernal. Frayeur.
Tout d'un coup, une tempête se déchaîne.
Des frissons qui remontent sur la peau.
Mauvais pressentiment.
Le vent souffle sur les stores comme un grondement de l'orage.
Les lampadaires clignotent.
Une fraîcheur glaciale est tellement fascinante.
Le temps redevient normal.
Tout est calme.
Les chants des oiseaux reviennent.
Comme s'il ne s'était rien passé.

Mention Jeune auteur
Dénys PARAME – 14 ans
Club Sportif et Artistique de l'École des Pupilles de l'Air Saint-Ismier
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

Martyre

Tombe la pluie,
Sur les vitres salies,
Tonne l'orage,
Sur le petit village.
Roulent les larmes,
Sur les joues sans charme.
Explose la bombe,
Creusant ainsi les tombes.
Se meurent les cris,
Au milieu de l'incendie.
Brûlent les corps,
Si proches de la mort.
Frissonnent les êtres,
Que le fusil juge en traîtres.
Crient les occupants,
L'ordre de verser le sang.
Règne le silence,
Sonne la fin de la sentence.
Tonne l'orage,
Sur le petit village,
Tombe la pluie,
Sur les vitres salies,
Et ainsi se fanent,
Les dernières fleurs d'Oradour-sur-Glane.

Jeune auteur
Œuvre remarquée par le jury
Claire SCION – 17 ans
Club Sportif et de Loisirs du Lycée Militaire d'Autun
Ligue Bourgogne-Franche-Comté

Lettre à...

L'Être à l'enveloppe

Ma Chair amie,
Ce dont je voudrais te parler, tu le soupçonnes sans doute déjà ; tu y as probablement songé toi-même, et peut-être pour en venir à la même conclusion. Sinon, pardonne-moi ma maladresse. Tu le sais, il n'y a pas de bonne façon de dire ces choses. Sache seulement que ce n'est en rien contre toi.

En somme, voilà : nous faisons tout, ensemble. Depuis toujours. Quels que soient les déboires, jamais nous n'avons fait chambre à part. Et... oh, dans ce domaine, tu m'as rendu bien des services. Je te dois des joies innombrables... À une époque, tu te souviens ? C'est que nous faisions les quatre cents coups... Ne me demande pas de citer leurs noms ! Quoique... tu n'as jamais été trop portée sur les états civils ; ce n'est pas de ton ressort. Et pourtant, il me semble que, de nous deux, ç'a toujours été toi qui avais le plus de cœur... qui était la plus droite, aussi. Libertine, oui ; déloyale, ça, jamais !

D'ailleurs, je reconnais que tu m'as toujours été fidèle. Tu as toujours fait de ton mieux. Tu le fais encore : assidue, diligente... pleine de bonne volonté. Sans jamais laisser échapper la moindre plainte. Tu m'as toujours laissé ce soin. J'aurais peut-être dû prendre exemple sur toi.

Le fait est que j'exigeais trop de cette relation. Travaillant chaque jour de ta vie – notre vie – tu acceptais mes conditions, n'épargnant pas tes efforts, ne comptant pas tes heures... et moi, en échange, je te faisais manger sur le pouce et rognais sur ton temps de sommeil comme un goujat. La vieille école, quoi. Dieu sait pourtant que tu méritais mieux que ça.

C'est un piètre argument, mais... j'étais assez sot pour croire que nous étions la même chose. Que tes besoins et tes désirs se confondaient avec les miens. Ma carrière, mon futur, mes projets... moi, moi, moi. Tant que tu disais amen à tout, pourquoi aurais-je changé, aussi ? Le nombrilisme nous va si bien, tant que personne n'y trouve à redire... Aujourd'hui, j'avoue que j'ai un peu honte d'avoir été si insensible... Mais bon. Ça nous fait une belle jambe. Et puis, on ne va pas refaire l'histoire, non ? D'autant que de toute évidence, tous les soins du monde n'auraient fait qu'ajourner cet épineux moment où nous voilà rendus.

Car aujourd'hui, il faut bien le dire, on cohabite comme on peut. Ce qui n'est pas toujours simple. Et on ne va pas se mentir, les choses ne vont pas en s'améliorant. Nos rapports, globalement, sont devenus douloureux... C'est comme si nous ne nous comprenions plus. Mais tu es juste à bout, ma chair. N'est qu'à voir la façon dont on tient ce stylo... Nous qui avions une si belle écriture... de si belles mains...

De complices, nous voilà donc devenus compagnons de cellule... Finis, les quatre cents coups ! Le temps nous a rattrapés... et mis hors d'état de nuire. Heureusement, la perpétuité n'est pas de ce monde : c'est pour l'autre (si tant est qu'il y en ait un). Alors, ne tournons pas autour du pot : il est temps qu'on se quitte. Voilà. Je ne veux pas continuer comme ça. Ça te fait du mal, ça me fait du mal, bref, ça fait du mal à tout le monde. J'ai mal pour toi, et vice-versa. C'est trop. Nous qu'on qualifiait de bons vivants, est-ce que tu te rends compte... ? Je ne peux pourtant pas me contenter de manger du flan ! De temps à autres, un Pithiviers, c'est vrai. Un Paris-Brest, même. Le dimanche. Mais s'il s'agit de compenser une vie entière en pâtisseries, tu sais que toutes les villes de France n'y suffiront pas !

Parfois, je me demande comment tu fais...

Heureusement, nous pouvons nous enorgueillir de n'avoir au moins aucun regret. Après tout, si l'occasion fait le larron, nous avons larronné tous deux tant qu'on a pu ! Je ne regrette même pas la vieillesse, figure-toi. Pour l'expérience. À petites doses. Par moments, c'est extrêmement divertissant : presque tout le monde vous sous-estime. Soit qu'on vous croie dur de la feuille, soit qu'on se moque de votre avis, on tient par-devant vous des propos qu'on ne devrait se dire qu'à soi-même. Du bout des lèvres. C'est presque comme être invisible, finalement. Moi qui ai toujours rêvé d'avoir un don surnaturel... Il aura fallu attendre nos vieux jours pour en dégotter un. C'en est presque un lot de consolation, non ? Tu ne trouves pas ?

Mais je m'égare.

En un mot comme en cent, voici ma conclusion : si toutes les histoires ont une fin, la nôtre devrait fort logiquement en avoir une. N'est-ce pas ? Or moi, bon public, je voudrais connaître la fin. Oh, rassure-toi, je ne presserai pas les choses : j'ai toujours été bon joueur. Non. Je te communique simplement ma décision. Car même si tu ne dis rien, je sais que tu m'entends. Et que tu y réfléchiras. Si cela te plaît, donc, nous nous quitterons à l'amiable. Et puis... si tu vois les choses d'un

autre œil, ma foi... nous trouverons bien un arrangement.

Qu'est-ce à dire ? Il se peut que tu me manques, c'est vrai... Je ne sais. Vois-tu, c'est que j'ignore s'il y aura encore un "Je" pour penser à "toi". Et d'ailleurs, "Je", sans toi, on n'a jamais rien connu de tel. Nous, les inséparables. Comme les deux doigts de la main. Mais si une telle chose est possible, alors oui, je crois bien qu'une fois le soulagement passé, tu me manqueras. Celle que tu as été, du moins.

Ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'il n'y en a pas deux comme toi. Il n'y en aura jamais d'autre. Et quand bien même il existerait un au-delà, il paraît que la chair n'y est pas bienvenue. Une autre cruelle injustice. À moins qu'on considère que l'équilibre se trouve ailleurs. Je t'ai nourrie de bêtes, et de plantes : tu les nourriras à ton tour. Quelle drôle de chose de penser que tout ce qui vit prospère grâce à ce qui meurt... L'aller-retour est permanent. Et la masse de notre planète n'en change sans doute pas d'un iota. Alors, peu lui en chaut. Si elle est, après tout, un énorme organisme, que lui importe, qu'une portée de hérissons soit mise en pièces par une hermine ; un faon déchiré par des loups. Ce sont juste des atomes, en son sein, qui se repensent... qui changent de moyen d'expression. Pas un crime. Pas un drame. Rien que du naturel. C'est sans doute ce qu'il y a de plus effrayant au monde pour les êtres pensants que nous sommes : cette indifférence suprême. Complètement immorale. Cette rigueur inflexible dont tous nous venons. Transposé à la vie humaine, un pareil raisonnement autoriserait toutes les horreurs. C'est intenable. Ça nous fait froid dans le dos. Conviens qu'il doit bien y avoir autre chose. C'est forcé, d'ailleurs, puisqu'on y songe. Je ne nous crois pas assez géniaux pour songer à des choses qui n'existeraient pas. Notamment à cette bienveillance qui permet des miracles. Un miracle, ce n'est rien qu'une entorse à l'ordre naturel, finalement... tel qu'on le conçoit, du moins. Alors pourquoi Dame Nature s'en priverait-elle ? Dieu sait que ceux qui créent les lois sont les premiers à les violer. Alors, qui sait, nous nous reverrons peut-être... *ma chair*.

Pour le moment, en tout cas, merci mille fois. Et mille excuses. Voilà ce que je voulais te dire. Même si je n'en savais rien au début de ce courrier. Comme quoi, une fois de plus, on sait comment ça commence, mais jamais comment ça finit. À moins, bien sûr, que tu ne le saches... Peut-être, d'ailleurs, que c'est moi qui devrais t'écouter. Pour une fois. Et te laisser le mot de la fin. Ce serait un bel hommage, sans doute... Une façon de t'honorer. Avant de continuer nos chemins, toi en retournant à la terre, moi en rejoignant les étoiles... Bien. Alors, tu

sais quoi ? Oublie tout ce que j'ai dit plus haut. Je m'en dédis. Et m'en remets entièrement à toi. L'être à enveloppe, en quelque sorte.

Puissions-nous tous deux arriver à bon port.

1er Prix
Aurélien DESANLIS
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Lettre à ma mère...

Déjà 5 ans, que tu nous a quittés
En ce beau mois de juillet.
Ces mots posés sur le papier te sont dédiés...

Maman, tu me manques si tu savais...

Te souviens-tu de Jeannette, rencontrée à la maternité,
Pour quelques jours, ta compagne de chambrée ?
Confidences échangées avec pudeur, timidité.
57 années d'amitié vous ont liées, séparées contre votre gré…

Ma pauvre petite mère, je t'ai fait damner, moi la « chipie du foyer ».
Entêtée, obstinée, tu cédais... exaspérée,
Au détriment de ma grande sœur, de 3 ans mon aînée.
Saurez-vous un jour, me pardonner...

Maman, tu me manques si tu savais…

Anecdotes, souvenirs surgissent du passé,
Tu as su me protéger contre « la peste du quartier »
Insultes, menaces à mon encontre proférées,
« Le chat écorché », surnom dont elle m'avait affublée !
Que m'enviait-elle, à mal se comporter ?
Je sais... une mère généreuse et attentionnée...

En grandissant, parfois, je t'ai froissée,
Butée, je refusais de t'écouter.
Alors, un matin... tu as feint de ne pas te réveiller.
Dans un grand désarroi, j'ai hurlé,
Tu en as éprouvé de grands regrets...

Maman, tu me manques si tu savais…

T'ai-je dit que je t'aimais, moi la « chipie du foyer »,
Peut-être... mais pas assez répété !
D'une grande sensibilité, je savais me faire câliner…

J'ai envie de me blottir dans tes bras, serrée,
À en avoir le souffle coupé.
Poser ma tête sur ton épaule, pleurer.
J'ai envie de sentir l'odeur chocolatée

Des petits pains préparés pour mon goûter…

Maman, tu me manques si tu savais...

Nini, surnommée par mon bien-aimé
À toi, sa belle-mère préférée,
Famille, qu'il a vite appréciée.
Pensons souvent à ta gentillesse, ton besoin de nous couver,
À la bonne odeur de tes plats mijotés,
Nous accueillant avec ton sourire, empreint de générosité…

Qu'aurais-tu pensé de ces mois confinés,
Où notre beau pays s'est trouvé endeuillé ?
Ta vie changée depuis ton AVC... regardant les infos à la télé,
Cherchant à comprendre ce mal, ce virus satanisé !!
Levant les yeux épouvantés, bouche bée,
Tes idées refoulées, dans l'incapacité de t'exprimer…

Maman, tu me manques si tu savais…

Quelques pas dans le jardin abandonné,
Ton regard désespéré de ne pouvoir désherber.
Dans ton paisible paradis te voilà, rassérénée,
De le voir resplendissant en cet été particulier,
Ta fille aînée le choyant avec fierté…

Voilà ma chère maman, ma lettre achevée,
Je ne connais pas l'adresse où l'envoyer.
Tu l'as lue, pendant que j'écrivais,
J'ai senti ton regard amusé sur mon épaule, posé.
Mon ange gardien dans mon cœur, pour l'éternité…

Maman, tu me manques si tu savais...

Ta puînée « la chipie du foyer »,
Pour rien au monde, je n'aurais voulu avoir une autre maman à aimer…

2e Prix
Claude ANTOINE
Club Sportif et de Loisirs de la Gendarmerie Bourgogne
Ligue Bourgogne-Franche-Comté

Petit Papa Noël, quand tu descendras du ciel …

Avec tes jouets par milliers, n'oublie pas mes petits souliers.
Depuis de nombreuses années, j'ai pris du beau papier,
Mon joli porte-plume et me suis appliqué
À dire dans le détail, que comme chaque année,
Je n'ai pas dérogé aux règles instituées.
J'ai été aussi sage que tu le souhaitais,
J'ai aidé ma Maman, quand elle le demandait,
Et secondé mon père, lorsque, il le fallait.
J'ai labouré le champ, semé maïs et blé,
À peine ce qu'on pouvait pourtant pour subsister,
J'ai nettoyé l'étable, veillé sur des couvées,
Assisté aux vêlages, aidé les nouveau-nés
À se mettre debout, et se mettre à marcher.
Car le printemps venu, il fallait s'activer,
Espoir d'un an nouveau plein de prospérité.
Sous le soleil brûlant, accablant de l'été,
J'ai aussi arrosé, jardiné, récolté,
Les paniers de légumes et pour les conserver,
J'ai aidé ma Maman à les stériliser.
À l'automne venu, suis allé en forêt
Pour ramasser du bois, ou sinon en couper
Glaner quelques châtaignes pour pouvoir les griller,
Et cueillir champignons ainsi que quelques baies,
Ainsi le froid venu nous avions tout rentré.
Malgré tous ces travaux faits à longueur d'année
Je n'ai jamais manqué à l'école d'aller.
Peut-être quelquefois, quand j'étais fatigué,
Car le chemin est long quand on le fait à pied,
Avec des chaussures aux semelles percées
Qui prennent souvent l'eau, et font les pieds gelés.
C'est à cause de cela que je suis alité.
La fièvre sans arrêt ne cesse de monter
Je crache un peu de sang, et suis très fatigué.
C'est pourquoi le docteur a pu diagnostiquer
Que c'était pulmonaire et de pas m'inquiéter,
Que ma ponction lombaire s'était bien passée
Et que dans quelques mois tout sera oublié.
Petit Papa Noël, si j'écris cette année,
C'est pas pour demander friandises et jouets,
Mais plutôt une paire de jolis souliers
Pour éviter mes pieds de toujours s'écorcher,

Ou bien de prendre l'eau, d'être toujours mouillés.
Ce n'est pas agréable d'avoir les pieds trempés !
Et pour un oui ou non de devoir m'enrhumer.
Petit Papa Noël, si j'écris cette année,
C'est pour bien insister de ne pas m'apporter
Des jouets, des bonbons et des frivolités,
Car tout cela est cher et sans utilité
Au vu de la valeur que je donne à mes pieds.
Et quand tu te tiendras près de la cheminée,
N'oublie surtout pas mes jolis petits souliers,
Et de boire le vin chaud que je t'aurai laissé.

3e Prix
Gérard ALEXANDRE
Association Sportive Artistique et de Loisirs Lorient
Ligue Ouest

Lettre ouverte à l'ami d'une vie

Mon très cher, mon bel ami,

Après plus de trente ans d'un long silence j'ai ressenti une urgence intérieure : celle de vous écrire. Je pourrais vous parler des drames de ma vie, de ces blessures secrètes que l'on tait à jamais, de ces éloignements, trahisons, désamours, mais non, c'est de tout autre chose dont il s'agit.
« Quoi donc » me diriez-vous, si vous étiez encore présent ?
« Du bonheur »
J'imagine votre regard changer, je retrouve la douceur de votre sourire, vous pourriez murmurer : enfin.
Car c'est vous, au cœur de votre grande souffrance, de votre impossibilité à vivre parmi les vôtres, c'est vous qui parliez de bonheur.
Celui-ci pour moi, il y a si longtemps, allait de fait. Mes enfants grandissaient sans difficulté, ma carrière se construisait, mes amis et mes parents étaient encore vivants, mes amours me rendaient belle.
Les autres avaient-ils moins de chance ? J'avoue avoir pensé que, peut-être, ils ne faisaient rien pour être heureux. Une telle arrogance me sidère aujourd'hui.
La vie a bousculé cette fragile construction mais vous étiez heureusement là, tapi au fond de ma mémoire.
Le corps fragile, vous nourrissant de semoule et de lait, ne sortant plus, vous m'accordiez vos forces restantes. Vous me prêtiez vos livres après les avoir annotés, puis vous me demandiez chaque semaine de vous en acheter de nouveaux. Il s'agissait souvent de théosophie, de philosophie, des textes de grands maîtres partageant leurs expériences spirituelles.
Tous prétendaient avoir trouvé le bonheur en pratiquant une chose simple : vivre pleinement le moment présent.
La jeune femme que j'étais alors trouvait cette vision de la vie fort ennuyeuse. C'était les projets de demain qui me portaient, les mouvements du monde, le changement, l'ouverture sur tous les possibles.
Je ne savais encore rien de la pierre dure qui allait me blesser et ignorait qu'en moi seule je trouverais la paix. Il faut donc une vie, arrivant à son terme, pour enfin savourer les fruits du monde.
Chaque matin en ouvrant la porte-fenêtre je redécouvre le jardin. J'observe une coccinelle penchée sur une goutte de rosée. J'apporte un soin particulier à infuser le thé pour cette première tasse. Mon geste est lent, volontairement. L'air et la lumière emplissent la pièce. La joie

d'être me porte. Je croise mon visage dans le miroir et me souris.
Vous me disiez souvent – Chaque respiration est une grâce, un don de Dieu. N'oubliez pas que vous êtes redevable de tout ce que vous empruntez sur cette terre. Les cadeaux de la vie sont consignés et cet emballage est remboursable.
Je sentais qu'il serait juste de rendre ce qui était prêté et mesurais la profondeur du dessein. Cette consigne, instruction ou ordre à respecter et son corollaire en cas de désobéissance : la retenue, la punition, ne résonnait pas pour moi. Je préférais associer cette fameuse consigne au service chargé de la garde des bagages. On pouvait tout y cacher, laisser les choses pourrir doucement, ou bien perdre la clé. Très longtemps je ne sus où était cette clé, celle qui donnait accès aux joies de l'enfant que je fus, celle qui permettait de lever le verrou sur l'émerveillement, celle qui enfin ouvrait le cœur des autres.
Que de temps passé à chercher une réponse dans le regard des hommes, à gratter le sable jusqu'à ce que la mer recouvre l'inutile béance.
Mais vint un jour, un jour comme aujourd'hui, où ma mémoire a bien voulu vous retrouver.
Alors, marcher sous les pins, écrasée de chaleur, se pencher pour boire, approcher la main pour caresser le chien, s'allonger sur des draps frais dans l'ombre d'une chambre, boire le vin rosé offert par l'ami sont devenus les minutes heureuses du jour.
Je pris l'habitude de glisser à votre intention chaque jour dans un joli coffret à bijoux, un mot griffonné, une phrase plus construite, des lettres initiales en majuscules, m'appliquant à ne partager que l'heureux.
Mon coffret sans bijoux mais empli de ces moments de vie si doux déborde. C'est avec vous, ami très cher, que je dois les partager. Je les lirai bien à voix haute mais vous n'en n'avez nul besoin, car vous saviez bien avant moi retenir tout ce qui était bon pour nourrir notre corps et notre âme.
Le feu, allumé ce soir, éclaire mes mains qui ouvrent et referment la boîte débordante de petits papiers, de feuillets à carreaux.
Vous me soufflez, du haut du ciel : brûle, tu n'en as plus besoin. Il y a maintenant longtemps que tu as retrouvé la clé, la clé universelle du bonheur : ne rien attendre, ne rien vouloir, recevoir ce qui est juste, traverser la douleur et laisser la lampe allumée.

Vous avez semé ces germes de joie, devenus sources de vie. Personne ne peut plus aujourd'hui les détourner et la paix s'installe là où elles s'écoulent.
Être au dedans de soi, discerner la valeur de toute chose, savoir que tout vient de l'intérieur, c'est ce à quoi vous m'avez préparée. Je me

pose tranquillement dans la vieillesse, certaine d'être accompagnée par ce legs précieux : votre pensée.
Merci, ami si cher, d'avoir été un compagnon permanent et invisible, une source de joie et d'infinie bonté.
Qui dois- je remercier pour avoir eu la chance de croiser votre chemin ?
Le ciel est gris ce matin mais vous m'accompagnerez dans ma promenade et ensemble nous regarderons le mouvement de la mer.
À vous entendre, du fond du cœur.
P.

Mention
Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Lettre à ma vie

Fait le 11/11/2020 à Verdun

À toi qui m'as portée, à toi qui as fait de moi ce que je suis, à toi qui m'as élevée, à toi qui es là aujourd'hui.

À nous, à nos souvenirs, à nous et à nos sourires. À tout ce que j'ai pu oublier, à tout ce j'ai pu rater. À ce que tu as pu voir et à ce qu'on a pu avoir.

À toi qui m'as fait courir. À toi qui m'as fait revenir. À vous à qui je n'ai pas assez dit « je t'aime » et à vous à qui j'ai fait vivre des tas de dilemmes.

Te souviens-tu de nos moments de bonheur ? Le jour où je t'ai rencontré, le jour où je t'ai parlé. Cette journée où on a cru et cette journée où on l'a vu. Et de celle où on a fait la loi ? Sans oublier celle où je t'ai raconté n'importe quoi.

Te souviens-tu des moments de malheur ? La dernière fois que j'ai pleuré. La dernière fois où j'ai eu mal. Celle où je t'écoutais, celle où on s'est fait la malle. La dernière fois où je t'ai repoussé, la dernière fois qu'on a parlé et cette dernière fois où tu as sauté.

À toi qui se souviens, à toi qui me retiens. À toi qui sais ce que j'ai vécu, à toi qui sais ce que j'ai vu. À toi qui m'as serrée, à toi qui m'as embrassée. À toi avec qui je partage un bout de chemin. À toi avec qui je veux qu'il dure jusqu'à la fin.7 !

À toi mon fou, à toi mon roi, auquel je viens piquer le cœur. À toi, le trèfle que j'ai laissé au carreau. À toi qui as lu dans mon jeu. À toi qui as joué le deux. À toi qui as commencé. À nous qui étions déterminés.

À elle qui a voulu nous briser, à elle qui était gênée. À elle qui était là, un jour au mauvais endroit. À elle qui en a pleuré, à elle que je ne peux oublier. À celle qui en a parlé, donc à celle qui ne peut plus le regarder.

Pourquoi j'ai mal quand je pense à toi ? Pourquoi je reviens à chaque fois ? Pourquoi tu occupes mes pensées ? Pourquoi je ne veux les accepter ? Pourquoi le sombre ressort de toi ? Pourquoi te rapproches-tu dangereusement de moi ? Faut-il que je te rappelle qui je suis ?

Faut-il que je pleure pour l'avoir ?

As-tu patienté depuis et as-tu soigné ton miroir ?

Pourrais-tu me rappeler ce soir ?

Pourrais-tu me dire pourquoi et à quoi rime cet interrogatoire ?

À toi qui es loin d'ici, à toi qui, malgré tout ne tombes pas dans l'oubli. À toi qui m'appelles, à toi qui me rappelles. À quand tu étais encore là, à toi qui étais près de moi. À toi qui es proche de mon cœur, et à moi qui te sers de mœurs.

Est-il vrai que tu es courte ? Est-il vrai que tu es dure ? Puis-je m'appuyer sur ta poutre ? Puis-je rester même à l'usure ?

Au joueur qui a perdu et à celui qui a gagné. Au joueur qui égalisait et celui que j'ai battu. À mon coéquipier bien vite essoufflé, à lui avec qui j'ai partagé. Au volant qui est tombé, à ma raquette que j'ai cassée. À toi que je veux battre et toi qui ne fais que de croître.

Quand pourrais-je te rencontrer, est-ce quand tu es dans mes songes ? Enfin au moins une fois je t'écouterai afin de faire perdurer le mensonge. Quand voudras-tu admettre qu'à la fin je serai maître ? Maître des illusions que j'ai déposées comme un bataillon.

À toi que je n'ai jamais connu qui s'est battu pour ma liberté.

À toi qui as vécu des jours horribles, sûrement enfermé dans les trous de terre.

À toi qui as perdu bon nombre de camarades que je ne puisse imaginer.

À toi frère d'armes de mon Ancien qui l'as vu tomber au combat.

À toi qui n'as pas eu le temps de pleurer ceux qui nous ont abandonnés.

À toi qui as compris que « c'est eux qui ont tort ».

Kant–Aliagas Cassandre, enfant de la vie

Prix Jeune auteur
Cassandre KANT–ALIAGAS - 15 ans
Club Sportif et Artistique de la Valbonne
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

Territorial Kantorek

Territorial Kantorek, nous avons le bonheur de vivre à une grande époque ; aussi nous devons tous nous mettre à son unisson et surmonter ce qu'en elle il peut y avoir d'amer. Oui soldat Kantorek, il est maintenant temps d'agir, de lutter, de mettre en application tous les précieux conseils que vous avez su si bien distiller dans nos esprits afin de mener notre pays à la victoire.

Territorial Kantorek, vous serez notre guide sur le front, l'exemple que nous suivrons, l'étendard que nous ne quitterons pas des yeux lors des combats comme vous avez su être notre maître à penser au lycée.

Vous êtes aujourd'hui l'espoir de toute une nation, le chevalier qui fera trembler les français, le héros qui conduira l'Allemagne jusqu'aux portes de la Liberté. Vous avez été appelé, vous avez été choisi et nous sommes heureux de vous savoir à présent à nos côtés pour mener cet ultime combat pour notre Pays. Nous avons suivi votre conseil et nous sommes portés volontaires pour accomplir notre devoir de citoyen. Mais il n'est pas de plus grand bonheur que de vous sentir là, prêt à défendre ce pays que vous aimez tant, au péril de votre vie.

Je sais que bon nombre de vos collègues, remarquables pédagogues et théoriciens, ont rejoint nos rangs sans faiblir, sans hésiter, sans chercher à fuir. Et je suis fier, Territorial Kantorek, fier d'eux, fier de nos maîtres d'école, de nos professeurs, habiles jongleurs avec les mots, remarquables sculpteurs de nos esprits, qui ont su si bien convaincre les jeunes de ce beau pays qu'est l'Allemagne, de s'engager dans cette guerre, certes cruelle.

On dira peut-être que vous n'auriez pas dû partir pour le front, que sacrifier les gardiens du savoir, l'élite intellectuelle c'est mener une nation à sa perte.

Votre épouse serait-elle donc prête à se soumettre à l'ennemi plutôt que d'envisager votre mort sur le champ de bataille ? Vos parents accepteraient-ils de pactiser avec les Français pour épargner à leur fils une pluie d'obus français ? Avoir pu transmettre des valeurs à toute une jeunesse pendant tant d'années et pouvoir s'illustrer sur le front n'est-ce pas une chance ? Vous portiez la blouse blanche et teniez la baguette, instrument de torture des écervelés, mais porter l'uniforme Feldgrau et tenir votre Gewehr 98 n'est-ce pas plus glorieux ? Oui, Territorial Kantorek, est-ce un mal si nous, vos anciens élèves, abreuvés de vos belles paroles et nourris par vos encouragements, nous trépignons d'impatience à l'idée de vous voir ramper dans les tranchées, courir sous les tirs de l'ennemi, pour planter le drapeau de notre Nation sur les terres des Français ?

Je sais que, quelle que soit l'issue de ce combat, votre

engagement est absolu, que vous n'en attendez ni médaille ni autre récompense et que seul le devoir de servir notre Pays est le sentiment qui vous habite. Être sur le fron£t, tel était le destin que vous nous souhaitiez. Vous voilà comblé, vous y êtes à nos côtés ! Quelle noblesse d'esprit ! Vous suscitez toute notre admiration.

Je crois que la fin est proche, que nous sortirons bientôt de cet enfer. Bien sûr les morts seront nombreux, bien sûr bon nombre d'entre nous ne reverrons pas les leurs. Combien de corps écartelés dans nos tranchées ; combien de frères blessés, agonisants ; combien de pleurs, de cris les nuits d'orage ; combien d'amis ensevelis sous la boue, le corps criblé de balles ; combien de gueules cassées au sourire carnassier ; combien de tombes creusées à la va vite… Mais quel honneur que de pouvoir dire un jour « Oui j'y étais ! ». L'homme du front est un homme louable qui mérite tout notre respect, telle est la devise que vous nous avez enseignée et vous serez cet homme Territorial Kantorek !

Vous et les vôtres, magisters émérites, aviez un avenir déjà tout tracé. Je me souviens du lieutenant Hermann, professeur au lycée, qui ambitionnait d'occuper une chaire à l'université de Berlin. Je me souviens du major Müller, modeste instituteur qui attendait impatiemment les élections qui le mèneraient à occuper le poste de maire d'un petit village de Bavière. Mais l'Allemagne a besoin de ses enfants, de tous ses enfants. Une seule ambition, sauver le pays ! Voilà le projet glorieux pour une fin de vie.

L'ennemi français nous attend, Territorial Kantorek ! Dites au revoir à votre fils, embrassez bien votre fille. Pourquoi pleurer ? Pourquoi tant palabrer ? L'avenir est devant vous : regardez les tranchées ennemies rougies par le sang de nos amis, regardez le ciel strié par les tirs de l'artillerie, entendez les plaintes de vos élèves, entendez leurs soupirs, leur désespoir et leurs désillusions. L'heure de la vengeance approche alors marchez soldat Kantorek, marchez la tête haute, fier d'avoir servi votre pays. Et si vous tombez, n'oubliez pas que vos élèves vous ont précédé.

Mention Jeune auteur
Marie DELPINO – 15 ans
Club Sportif et Artistique de l'École des Pupilles de l'Air Saint-Ismier
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

Lettre d'amour et de tendresse

Cher tonton Dédé,

Toi qui as connu le Débarquement de Provence et la guerre d'Algérie, tu dois regarder de là-haut, le monde actuel avec dégoût et colère. Toi qui as été déraciné de ton Algérie et accueilli en métropole comme un étranger, alors que tu étais français, tu dois voir l'arrivée des migrants comme un affront, une humiliation.

J'ai très peu de souvenirs de toi. Quand tu es parti pour un monde meilleur, j'étais encore petite. J'ai appris à te connaître grâce à ma famille, au travers des photos, à t'aimer en écoutant ton histoire, à t'admirer en égrenant des souvenirs transmis de génération en génération.

J'ai ainsi voulu suivre tes pas et me voilà dans un lycée de la Défense. Parfois le destin fait bien les choses. Le 27 août 1944, toi André Maertens, cuirassier radio-chargeur, as le bras gauche déchiqueté et te retrouves le corps criblé d'éclats de métal. La tourelle de ton char Sherman *l'Orléans* vient d'être perforée par un Panzerfaust allemand lors des combats de la libération de Marseille. Tu as 19 ans et tu t'en sortiras miraculeusement. Le 27 août 2020, moi j'ai fait mon incorporation au Prytanée de La Flèche. 76 ans jour pour jour séparent ces deux événements. Le monde militaire est un univers que j'apprécie énormément et dans lequel je me sens à ma place. J'aurais tellement aimé que tu sois là, à mes côtés, pour cette rentrée si particulière et si émouvante. J'espère que de là-haut, tu es fier de moi.

Aujourd'hui, c'est mon cœur et non mon esprit qui me dicte ces mots, c'est ma tendresse pour toi qui me donne le courage d'écrire, c'est tout mon amour qui conduit le crayon sur cette page.

Voilà des larmes qui ruissellent sur le papier, mais je veux terminer cette lettre pour l'homme que tu as été et que tu es toujours à mes yeux, joyeux, bienveillant, courageux.

Tu reposes sous le soleil du Var, moi je vis sous la pluie du Maine-et-Loire. Je ne peux pas déposer des fleurs sur ta tombe, mais c'est par la pensée que je t'en envoie tous les jours.

Il y a une citation qui dit : « l'absence est à l'amour ce que le vent est au feu, il éteint le petit et il allume le grand ». Sache que pour moi l'absence a allumé le grand amour.

Plus j'écris, plus je pense à toi, plus le soleil méditerranéen emplit mon cœur.

Pour toi tonton Dédé mon grand oncle chéri, cette lettre d'amour et de tendresse. Pour André Maertens, homme au grand cœur, soldat fidèle qui n'a eu de cesse d'entretenir la mémoire de ses frères d'armes

tombés au combat, mais surtout un grand frère fantastique pour papi, un père génial pour Gérard, Bernard et Claude, un mari formidable pour tata Lulu et un grand oncle et oncle parfait pour Romain, Coline, Ewran, Émilie, Mickael, maman, marraine et Éric.

Je sais que je devrais m'arrêter, mais tout le monde pense si fort à toi, que c'est comme ça, le crayon glisse, s'emballe, les membres de ma famille m'accompagnent, m'emboîtent le pas pour te dire qu'ils ne t'oublient pas.

De la part d'Océane Maertens tellement fière d'être la petite nièce d'un si grand homme.

Mention Jeune auteur
Océane MAERTENS – 15 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Théâtre

Le Retour d'un aller simple

Personnages

Léo, âgé d'une trentaine d'années ;
La Femme, âgée d'une cinquantaine d'années ;
Fran, incarnée par une actrice ou bien une voix féminine enregistrée.

Décor :

Le salon des arrivées d'un aéroport international. Au centre, trois fauteuils.

Mise en situation :

L'action se déroule au temps des smartphones, dans un pays imaginaire, où un coup d'État militaire a installé une dictature au pouvoir pendant trois ans environ.

SCÈNE UNIQUE

RÉGIE-ÉCLAIRAGE – Pleins feux
Léo arrive côté jardin avec une grande valise, cherche quelqu'un, regarde l'heure sur son smartphone, constate que personne n'est venu et s'assoit dans le fauteuil à l'extrémité côté jardin en attitude d'attente.

RÉGIE-SON – *(Signal sonore et annonce.)* For security reasons, passengers are requested not to leave their luggage unattended. Unattended baggage will be destroyed by security agents.
La Femme arrive côté cour et exhibe une feuille de papier sur laquelle on lit « Éditions de l'Aube – M. ZUCKER ».

Léo – *(Après avoir lu la feuille et un peu désorienté par l'arrivée de La Femme, se lève.)* C'est moi, Léon Zucker.
La Femme – Enchantée, monsieur Zucker. *(Entame un geste qui peut s'interpréter comme son intention de prendre la valise de Léo, mais ce n'est pas le cas.)*
Léo – *(Un peu perturbé par la situation, interprète mal le geste de La Femme et retient sa valise.)* Non, merci.
La Femme – *(Ne comprenant pas la réaction de Léo.)* Pardon ?
Léo – Excusez-moi. J'ai cru que vous vouliez vous occuper de ma valise. C'est gentil, mais ce n'est pas nécessaire.
La Femme – *(Souriant.)* Je comprends. Je n'en avais pas l'intention, rassurez-vous.

Léo – C'est moi qui ne comprends pas. Où est… ?
La Femme – *(L'interrompt.)* Fran ?
Léo – Oui.
La Femme – Je suis venue à sa place.
Léo – *(Étonné.)* Me chercher ?
La Femme – *(Amicale.)* Disons plutôt… vous accueillir.
Léo – *(Perdu.)* Je ne comprends pas. Au téléphone, on était d'accord pour que…
La Femme – Pour qu'elle vienne ?
Léo – Oui.
La Femme – *(Curieuse.)* Ça date de quand, votre conversation ?
Léo – *(N'arrive pas à être précis.)* Eh ben… C'était…
La Femme – *(Sûre d'elle.)* Je pense que les choses ont dû changer depuis.
Léo – Excusez-moi, mais quelles choses ?
La Femme – *(Simplement.)* Son planning.
Léo – *(Incrédule.)* Ça m'étonnerait.
La Femme – De toute façon, elle a préféré que je vienne à sa place.
Léo – Ce que vous dites n'a aucun sens.
La Femme – *(Sur le ton d'une évidence.)* Toujours est-il que je suis là, monsieur Zucker.
Léo – Je vois bien, oui.
La Femme – *(Sympathique.)* Et je suis venue vous accueillir.
Léo – *(Méfiant.)* Oui, bien sûr. Mais… Vous êtes qui, si vous permettez ?
La Femme – *(Fière.)* Une employée des Éditions de l'Aube naturellement.
Léo – Naturellement.
La Femme – *(Simplement.)* Vous avez l'air surpris.
Léo – Non… *(Voulant des précisions, poli.)* C'est Fran qui vous a embauchée ?
La Femme – Oui.
Léo – Et pourquoi je n'ai pas été consulté ni mis au courant ?
La Femme – Je crains ne pas pouvoir répondre à une telle question, monsieur Zucker.
Léo – *(Incrédule, pour lui-même.)* Ça n'a aucun sens. Aucun sens !
La Femme – *(Comme si elle n'avait pas entendu.)* Pardon ?
Léo – *(Sur le ton d'une excuse.)* Rien. Je me disais que…
La Femme – *(L'interrompt.)* Écoutez, monsieur Zucker. J'ai l'impression que nous perdons notre temps.
Léo – Je ne comprends pas que… Parce que nous avions parlé au téléphone et…
La Femme – Monsieur Zucker, j'ai une mission à accomplir et vous

voyez bien que vous ne me facilitez pas la tâche.

Léo – *(Refuse de l'accepter.)* Expliquez-moi qui vous êtes d'abord.

La Femme – Je vous l'ai dit, monsieur Zucker.

Léo – Je ne vous ai jamais rencontrée et je pense que c'est réciproque. Je me trompe ?

La Femme – En effet. D'une certaine manière, nous ne nous sommes jamais rencontrés auparavant.

Léo – *(Énervé.)* C'est quoi cette formule « D'une certaine manière » ? On se connaît ou on ne se connaît pas.

La Femme – Vous avez raison.

Léo – Je suis sûr de ne jamais vous avoir rencontrée avant aujourd'hui.

La Femme – C'est vrai.

Léo – Alors, si vous voulez bien m'expliquer…

La Femme – *(Conciliante.)* Asseyons-nous si vous voulez bien. Je vois que vous avez besoin d'explications plus… détaillées. *(Lui montre le fauteuil que Léo occupait à l'instant.)*

Léo – *(S'assoit.)* Je vous écoute.

La Femme – *(S'assoit.)* C'est dommage que nous soyons contraints de parler dans ces conditions, ne croyez-vous pas ?

Léo – *(Sans comprendre.)* Qu'est-ce que vous voulez dire ?

La Femme – J'aurais préféré vous proposer un café, mais…

Léo – *(Sûr de lui.)* Je peux vous assurer que cela n'a aucune espèce d'importance.

La Femme – *(Mystérieuse.)* Au contraire, monsieur Zucker.

Léo – Comment ça, au contraire ?

La Femme – Je veux dire que… la situation politique est au cœur de notre conversation.

Léo – Ah ! Vous parliez de ça… Je n'avais pas compris votre allusion.

La Femme – C'est quand même important, non ?

Léo – Vous parlez de mon départ ?

La Femme – Bien sûr.

Léo – Je ne pense pas que ce soit d'une très grande importance.

La Femme – Ah, non ?

Léo – Alors vous n'étiez pas au pays à ce moment-là ?

La Femme – Si, si.

Léo – Vous savez donc qu'après le coup d'État, certaines personnes se sont senties en danger, vu leurs convictions politiques.

La Femme – Oui, bien sûr.

Léo – Eh bien, je faisais partie de ces gens-là. Fran ne vous l'a pas dit ?

La Femme – *(Ignorant la dernière question de Léo.)* Mais toutes ces personnes-là ne sont pas parties dans un autre pays, vous en conviendrez.

Léo – Effectivement.
La Femme – Beaucoup de gens ont adopté d'autres mesures de sécurité durant toute la période de la dictature.
Léo – Oui. Chacun a fait ce qu'il…
La Femme – *(L'interrompt.)* Presque trois ans, comme vous le savez bien.
Léo – Je sais, je sais. Moi, j'ai adopté les mesures de sécurité qui m'ont paru être les plus efficaces pour ma situation personnelle.
La Femme – Et professionnelle.
Léo – Professionnelle aussi, dans une certaine mesure.
La Femme – Et pourtant, la plupart des partis politiques ont établi des consignes de sécurité très bien définies à l'adresse de leurs militants, leurs adhérents et leurs partisans estimant leur vie en danger.
Léo – *(L'admettant.)* Oui, les partis de gauche et d'extrême-gauche.
La Femme – Surtout l'extrême-gauche.
Léo – Et pour cause…
La Femme – L'extrême-gauche dont vous ne faisiez pas partie. Ou je me trompe ?
Léo – Mais pourquoi vous intéressez-vous à ma militance politique ? Cela fait-il partie de votre mission ?
La Femme – La sécurité, monsieur Zucker. La sécurité, vous comprenez ?
Léo – Quelle sécurité ? La sécurité de qui ? La vôtre ? La mienne ?
La Femme – Monsieur Zucker… La sécurité…
Léo – *(L'interrompt.)* Vous êtes venue me parler des consignes de sécurité ? Fran vous a demandé de m'interroger sur les mesures de sécurité que j'ai prises ?
La Femme – Monsieur Zucker, laissez-moi…
Léo – *(L'interrompt.)* Ça m'étonnerait ! Fran connaît parfaitement ma… Ma situation à ce propos. Et d'ailleurs, ce n'est pas son genre.
La Femme – Ce n'est pas une question de genre, monsieur Zucker. Quoi que…
Léo – Quoi que quoi ?
La Femme – *(Pour confirmer.)* Vous êtes resté très longtemps à l'étranger pour cause de cette interruption dans la vie démocratique de notre pays, n'est-ce pas ?
Léo – Tout d'abord, ce n'était pas tout à fait « à l'étranger » comme vous dites. J'étais dans le pays de mes ancêtres. Ensuite, « très longtemps » est un grand mot.
La Femme – C'est votre avis ?
Léo – De toute façon, j'ai été forcé d'y rester.
La Femme – Forcé, dites-vous ?
Léo – Parfaitement !

La Femme – Pendant combien de temps ?
Léo – Pendant presque deux ans. C'était risqué de rentrer avant.
La Femme – Pour vous ?
Léo – Pas seulement. Pour beaucoup de gens.
La Femme – C'est ce qu'on m'a dit, oui.
Léo – Tout le monde savait ça ! Pas vous ?
La Femme – Si, si. Bien sûr.
Léo – Si vous le saviez, je ne vois pas du tout l'intérêt de jouer au détective.
La Femme – *(Sincère.)* Je ne joue pas au détective, monsieur Zucker.
Léo – *(Ignorant la réplique de La Femme.)* C'est bien Fran qui vous l'a dit, n'est-ce pas ?
La Femme – *(Innocente.)* Qui m'a dit quoi, monsieur Zucker ?
Léo – *(Se renfermant sur lui-même.)* Ça n'a pas d'importance. Alors, nous pouvons y aller ?
La Femme – *(Ignorant la question de LEO.)* Vous étiez où très précisément ?
Léo – *(La défiant.)* Ça change quoi ? En Afrique, aux Amériques, en Asie, en Océanie… Qu'est-ce que ça change ?
La Femme – C'est curieux…
Léo – *(Simplement.)* Quoi ?
La Femme – Est-ce que vous avez fait exprès de ne pas citer l'Europe ?
Léo – *(Exaspéré.)* Non, mais ! Vous vous moquez de moi ?
La Femme – Absolument pas, monsieur Zucker.
Léo – Alors, c'est quoi cet interrogatoire ? *(Se lève.)*
La Femme – Monsieur Zucker…
Léo – *(Debout.)* Je vous prie de m'excuser, je vais partir.
La Femme – Attendez, monsieur Zucker…
Léo – Cette situation est intenable.
La Femme – *(Toujours assise.)* Je vous prie de rester encore un moment.
Léo – *(Toujours debout.)* Pour quoi faire ?
La Femme – *(Courtoise.)* S'il vous plaît, rasseyez-vous.
Léo – *(Toujours debout.)* Mais, qu'est-ce que vous cherchez au fait ? Pourquoi me harcelez-vous avec vos…
La Femme – Je ne vous harcèle pas, monsieur Zucker…
Léo – *(Toujours debout.)* Bien sûr que si. Vous ne vous rendez pas compte ? C'est quoi ces questions à la con ? C'est Fran qui vous a… ?
La Femme – *(L'interrompt.)* Vous devriez prendre la situation au sérieux, monsieur Zucker.
Léo – *(Toujours debout.)* Quelle situation ? Il n'y a pas de « situation ».

Je ne comprends pas ce que vous êtes venue faire ici. Je ne vous attendais pas, je ne sais pas qui vous êtes et je dois regagner mon domicile.

La Femme – *(Aimable.)* Je vous comprends.

Léo – *(Toujours debout.)* Je suis fatigué.

La Femme – *(Calmement et amicalement.)* Rasseyez-vous, monsieur Zucker. S'il vous plaît. Ce ne sera pas long. Je vous le promets.

Léo – *(Résigné, se rassoit.)* D'accord. Juste quelques minutes. Faites de votre mieux pour m'expliquer ce qui se passe. D'accord ?

La Femme – *(Reconnaissante.)* Merci, monsieur Zucker. Je vous suis sincèrement reconnaissante.

Léo – *(Résigné.)* Très bien. Je vous écoute. Que faisons-nous là ? Qui êtes-vous ?

La Femme – Je suis votre interlocutrice à votre arrivée chez nous. Je suis venue prendre de vos nouvelles et vous en donner des nôtres.

Léo – Quelle mission vous a-t-on confiée dans notre maison ? J'imagine que vous devez avoir des compétences très précises dans le domaine de l'édition.

La Femme – Disons que oui. Je vous préciserai les circonstances dans un instant. Commençons par votre retour si vous voulez bien.

Léo – Qu'est-ce qu'il a, mon retour ? Il s'est plutôt bien passé. Des contrôles au décollage, des contrôles à l'atterrissage, mais c'était normal. C'était inévitable, étant donné les circonstances politiques.

La Femme – Je parlais au sens large. Vous êtes resté très longtemps à l'étranger… pardon, dans le pays de vos ancêtres comme vous l'avez précisé tout à l'heure.

Léo – J'ai pris le premier vol disponible.

La Femme – Nous ne sommes pas de votre avis malheureusement.

Léo – Qui, « nous » ?

La Femme – Les Éditions de l'Aube.

Léo – Et pourquoi ?

La Femme – Vous avez fini par prendre un vol lorsque les vols réguliers ont repris, n'est-ce pas ?

Léo – Oui. Ils n'ont repris qu'après la réouverture des frontières.

La Femme – Exactement. Mais l'avion que vous avez pris n'est certainement pas le premier vol régulier depuis votre pays. Voyez-vous ?

Léo – Je sais, je sais. Nous attendions tous la réouverture des frontières et la reprise des vols réguliers.

La Femme – « Nous », c'est vous. Si je comprends bien.

Léo – « Nous », c'est nous : tout le monde.

La Femme – Et vous avez attendu ces bonnes nouvelles pendant très longtemps.

Léo – Comme je viens de vous le dire.
La Femme – Deux ans, monsieur Zucker.
Léo – *(L'admettant.)* Un peu moins de deux ans, oui.
La Femme – *(Sans état d'âme.)* Vingt et un mois et douze jours, pour être précis.
Léo – *(Avec humour.)* Ça dépend. Vous comptez la journée d'aujourd'hui ou non ?
La Femme – *(Sans état d'âme.)* L'humour, dans ces circonstances, monsieur Zucker, a du mal à trouver sa place.
Léo – D'accord : vingt et un mois et douze jours. Cela pose-t-il un problème ?
La Femme – Pas maintenant, puisque vous êtes là. Par le passé en revanche…
Léo – Je ne comprends pas ce que vous insinuez.
La Femme – Ce ne sont pas des insinuations, monsieur Zucker. Ce sont des faits.
Léo – Mais alors ?
La Femme – Selon vous, qu'avons-nous fait pendant ces vingt et un mois et douze jours ?
Léo – Dites-le-moi et ça ira plus vite.
La Femme – Nous avons résisté et nous vous avons attendu, monsieur Zucker.
Léo – Évidemment. Je ne vois pas ce que vous pouviez faire d'autre.
La Femme – D'autre ? Je vais vous le dire : venir vous accueillir dans cet aéroport ou dans un autre quelques dizaines de mois plus tôt par exemple.
Léo – Écoutez, il ne s'écoulait pas un jour sans qu'on évoque mon retour avec Fran. C'était très clair que je faisais de mon mieux pour rentrer le plus vite possible.
La Femme – Dans un vol régulier après la réouverture des frontières.
Léo – Exactement.
La Femme – Mais les frontières restaient fermées et les vols réguliers ne reprenaient pas.
Léo – Comme vous dites.
La Femme – Et nous continuions jour après jour, à résister et à vous attendre, monsieur Zucker. Nous risquions notre vie, monsieur Zucker. Pendant que vous…
Léo – *(L'interrompt.)* Quoi, moi ? Écoutez, je vous admire pour votre courage et je vous suis reconnaissant pour votre patience. C'est ça que vous voulez entendre de ma part ?
La Femme – Il ne s'agit pas de moi, monsieur Zucker et vous le savez parfaitement.
Léo – D'accord, de Fran alors.

La Femme – Non plus. Mais des Éditions de l'Aube.
Léo – Bien sûr. Des Éditions de l'Aube. Et donc ?
La Femme – Savez-vous combien de projets d'édition se sont accumulés pendant votre séjour dans votre pays ?
Léo – Je suppose que…
La Femme – *(Le coupant poliment.)* Je pense que vous n'en avez pas la moindre idée.
Léo – Pas exactement, non. Vu la crise politique, je suppose que ce n'est pas un nombre très important.
La Femme – Vous faites erreur, monsieur Zucker.
Léo – Ah bon ?
La Femme – Oui. Malheureusement.
Léo – Les auteurs se sont mis à vouloir éditer pendant la période de la…
La Femme – Dites-le, monsieur Zucker.
Léo – De la dictature.
La Femme – Apparemment, oui. Il faudrait le croire.
Léo – Je suis désolé si mon retard a introduit une tension dans l'activité de la maison, mais j'insiste pour dire que je suis venu dès que j'ai pu.
La Femme – *(Ignorant la remarque de Léo.)* Des projets que nous avons perdus, car nous avons dû les refuser.
Léo – Vous m'en voyez navré. Je suis désolé pour ce retard.
La Femme – Nous sommes d'accord sur ce point, monsieur Zucker : vous arrivez en retard.
Léo – Ce n'est pas ce que j'aurais voulu.
La Femme – *(Ignorant la remarque de Léo.)* J'imagine que vous n'ignorez pas le sens profond du retard dans la culture juive.
Léo – Je ne vois pas ce que la culture juive vient faire là-dedans.
La Femme – C'est bien votre origine, non ?
Léo – Celle de mes ancêtres, oui.
La Femme – *(Le constatant.)* Donc la vôtre.
Léo – J'ignorais que le retard avait un sens dans la culture juive, si cela répond à votre question. À moins que vous ne parliez de culture juive pour faire référence à la psychanalyse.
La Femme – Elle est bien ancrée dans la culture juive, vous en conviendrez… !
Léo – Peut-être, oui.
La Femme – D'où la pertinence de ma question.
Léo – *(Toujours poli.)* Écoutez. Votre sujet est remarquablement intéressant, mais le moment est mal choisi. Je n'ai pas l'intention de me soumettre à une psychanalyse pour déterminer les causes profondes de mon retard. D'ailleurs, je vous le répète : je suis venu dès que j'ai pu.

La Femme – Pourquoi n'avez-vous pas pris un vol régulier parmi les premiers qui ont été programmés par différentes compagnies aériennes à partir du pays de vos ancêtres et vers la plupart des capitales dont la nôtre ?

Léo – Tout simplement, parce que personne n'avait les informations sur ces vols en temps opportun.

La Femme – Quelles informations attendiez-vous ?

Léo – Les informations indispensables pour pouvoir s'inscrire comme passager de ces vols.

La Femme – Et pourtant, ces avions étaient pleins. Même des consignes de sécurité n'ont pas été respectées dans certains de ces vols. Du moins, d'après nos informations.

Léo – Peut-être s'agissait-il de passagers « haut placés » comme on dit. C'étaient peut-être des personnes bénéficiant de prérogatives qui ne sont pas les miennes.

La Femme – Vous avez donc essayé de prendre l'un de ces premiers vols et vous n'avez pas réussi à le faire.

Léo – Ce n'est pas ce que j'ai dit.

La Femme – Il me semble bien que ce n'est pas ce que vous avez dit. Parce que la vérité, monsieur Zucker, est que vous n'avez jamais essayé d'arriver plus tôt. Vous vous n'êtes jamais intéressé à savoir comment revenir dans les premiers vols réguliers. Parce que vous étiez totalement indifférent à l'avenir de la maison.

Léo – Ce n'est pas vrai. J'en prenais des nouvelles presque tous les jours. Fran me tenait…

La Femme – *(L'interrompt.)* Je sais parfaitement quand et comment « vous preniez des nouvelles » de la maison, pour reprendre votre expression.

Léo – Alors vous n'avez rien à me reprocher et je souhaiterais partir maintenant. Parce que cette conversation prend une tournure fort déplaisante et je ne vois aucune raison de la poursuivre.

La Femme – *(Cordialement.)* Je ne voudrais pas que nous nous quittions sur un malentendu, monsieur Zucker.

Léo – Moi non plus, si cela peut vous rassurer. Mais je ne comprends pas vos intentions.

La Femme – *(Aimable.)* Comment, ça ?

Léo – Vous persistez à me culpabiliser pour avoir mis deux ans pour rentrer. Je ne pouvais pas le faire plus tôt étant donné les circonstances politiques. Vous semblez ignorer que si les vols réguliers n'ont pas repris, c'est parce que le pays a maintenu ses frontières fermées à l'international.

La Femme – Bien évidemment, je ne l'ignore pas. Nous sommes restés enfermés, nous aussi. Et nous avons résisté. Nous nous sommes

battus pour défendre nos convictions. Nous avons risqué notre vie, monsieur Zucker, je vous le répète.

Léo – Vous n'avez pas été dans ma situation. Si vous aviez été coincée dans un autre pays et que…

La Femme – *(L'interrompt.)* Rassurez-vous. Je vois la même chose. Réciproquement bien entendu. Je vois bien que vous n'avez pas été dans notre situation.

Léo – *(Avec légèreté.)* Parfait ! Nous sommes quittes alors !

La Femme – *(Avec sérieux.)* Ce n'est pas si simple, hélas ! Revenons à notre malentendu…

Léo – *(L'interrompt.)* Je sais ce que vous allez me dire.

La Femme – Ah oui ? Qu'est-ce que je vais vous dire ?

Léo – *(Sur la cadence de l'ennui.)* Vous allez me dire que le retard est une manifestation de mépris, de manque de considération pour la personne ou pour l'institution victime des conséquences du retard et que cela montre que je ne pensais pas du tout aux difficultés de la maison générées par mon absence prolongée. Est-ce que je me trompe ?

La Femme – Absolument pas. Je ne saurais si bien l'exprimer, monsieur Zucker.

Léo – D'accord. Et maintenant ? Je peux partir ?

La Femme – Vous pouviez partir depuis le début de notre entretien, monsieur Zucker. Et pourtant, vous ne l'avez pas fait.

Léo – Vous ne m'avez pas laissé le choix.

La Femme – Le choix, monsieur Zucker, on l'a toujours.

Léo – Si vous aviez commencé par là…

La Femme – Si vous aviez voulu partir…

Léo – D'accord. Je ne suis pas parti et je veux partir maintenant. Cela vous pose-t-il un problème ?

La Femme – Oui, d'une certaine manière.

Léo – Et pourquoi, s'il vous plaît ?

La Femme – Parce que… Parce que si je suis venue, c'est pour vous, monsieur Zucker.

Léo – Ah ! D'accord. Vous êtes venue…

La Femme – *(L'interrompt.)* Je suis venue…

Léo – *(L'interrompt.)* J'ai compris, j'ai compris. Vous êtes venue me chercher et vous devez me conduire dans votre voiture. C'est ça votre problème.

La Femme – Oh, non, monsieur Zucker. Rassurez-vous : je n'ai aucun problème.

Léo – Alors ?

La Femme – J'ai une mission que j'essaie d'accomplir le plus efficacement possible. Elle consiste à vous accueillir à votre descente

de l'avion que vous avez décidé de prendre enfin, pour entrer au pays et à vous tenir informé de la situation actuelle.

Léo – Pourquoi restons-nous ici alors ? Qu'est-ce que Fran vous a…

La Femme – *(L'interrompt.)* Nous restons ici parce que je dois d'abord vous poser des questions sur la durée de votre absence et sur le choix de votre retour. Et je m'empresse de le faire depuis une demi-heure.

Léo – Non. Vous tournez autour du pot et je ne sais pas de quel pot il s'agit.

La Femme – Je dois comprendre…

Léo – Vous me harcelez avec vos remarques désobligeantes sur les vols réguliers. Vous voulez que je me sente coupable d'être resté trop de temps à…

La Femme – À l'étranger, monsieur Zucker. Oui. Laissez-moi vous…

Léo – Non. Vous prétendez que la maison en a souffert et puis… et puis…

La Femme – Et puis quoi, monsieur Zucker ?

Léo – *(Sincèrement angoissé.)* Je ne sais pas, je ne sais pas ! C'est quoi votre but ? Que je vous présente des excuses ? Si c'est ça que vous cherchez, je l'ai déjà fait. Je vous le répète : je vous prie de m'excuser pour mon retard.

La Femme – *(L'interrompt.)* Non, monsieur Zucker. Je n'ai jamais cherché à recevoir des excuses de votre part.

Léo – *(Désespéré.)* Qu'est-ce que vous cherchez alors ?

La Femme – Je vous l'ai dit. Je cherche à comprendre votre décision. Votre comportement. Votre geste.

Léo – Il n'y a pas de geste à comprendre !

La Femme – Monsieur Zucker…

Léo – De toute façon, ce serait plutôt à Fran de…

La Femme – *(L'interrompt.)* Vous n'éprouvez donc aucun regret pour ce que vous appelez sans une certaine légèreté votre « retard » ?

Léo – Si. J'aurais aimé arriver plus tôt. Et je pense avoir fait tout ce qui était à la portée de mes possibilités pour arriver plus tôt. Et je pense être arrivé le plus tôt possible. Voilà !

La Femme – Qu'avez-vous fait dans le pays de vos ancêtres pendant deux ans, monsieur Zucker ?

Léo – Dans un pays en proie à une guerre civile, il n'y a pas grand-chose à faire, vous imaginez bien.

La Femme – Je vois…

Léo – Non, vous n'imaginez pas. Des tirs de missiles toute la journée, tous les jours. Des ripostes. Des cadavres dans les rues…

La Femme – Et pourtant, vous avez choisi de rester là-bas plutôt que de rentrer dans notre pays.

Léo – Parce que là-bas je n'étais pas la cible d'une persécution politique. J'étais comme tout le monde, une personne anonyme dans une population victime d'un conflit entre deux pays. Voilà la différence.

La Femme – Et vous n'avez pas pu nous consacrer un peu de votre temps. Ne serait-ce que parfois, de temps à autre.

Léo – Je ne pouvais pas travailler pour la maison, car je n'avais pas les dossiers sur mon ordinateur personnel. Tout est dans mon ordinateur de bureau ici.

La Femme – Vous voulez dire l'ordinateur de la maison d'édition.

Léo – Bien sûr. Les fichiers de chaque projet sont trop volumineux pour les transférer et travailler là-dessus sur un ordinateur portable.

La Femme – Vous étiez donc parfaitement conscient que vous ne pouviez pas travailler pour la maison en restant là-bas.

Léo – *(Sans remords.)* Oui, parfaitement conscient.

La Femme – Aucun remords ?

Léo – Non, aucun remords. L'activité économique était paralysée là-bas et alors…

La Femme – Alors ?

Léo – Rien. Vous ne comprendriez pas.

La Femme – *(Complétant la phrase.)* Alors, vous vous êtes dit « Tant pis, on verra ça plus tard » peut-être ? Ou quelque chose comme ça ?

Léo – Non.

La Femme – *(Courtoise.)* Dites-moi ce que vous vous êtes dit, monsieur Zucker.

Léo – Je me suis dit que l'activité serait moindre ici aussi et que nous rattraperions le travail quand la situation politique s'améliorerait.

La Femme – Je vois.

Léo – Excusez-moi, mais non. J'ai l'impression que vous ne voyez pas du tout. Vous prétendez peut-être, que tout fonctionnait normalement ici ? Que les entreprises travaillaient à plein régime ?

La Femme – Mais non !

Léo – Pas d'absentéisme ? Pas de risques de se faire arrêter au travail ? Comme s'il n'y avait pas eu de persécution politique partout dans le pays ?

La Femme – Vous savez bien que la situation était très grave, monsieur Zucker. Et précisément parce qu'elle était très grave, nous avions besoin de vous et de vos compétences.

Léo – *(Ironique.)* Merci pour votre gentillesse. C'est une première !

La Femme – Mais vous êtes resté là-bas et nous n'avons pas pu compter sur vous ni sur vos compétences.

Léo – Bien. Ça suffit. Malgré tout, je ne souhaite pas être désagréable avec vous et je vais accepter que vous me conduisiez en ville. Allons-y si vous voulez bien.

La Femme – Monsieur Zucker, je ne peux pas vous conduire en ville.
Léo – Ah bon ? Vous restez à l'aéroport ?
La Femme – Non. Je partirai aussi.
Léo – Comme vous voudrez.
La Femme – Je ne peux pas vous conduire, c'est tout.
Léo – J'avais mal compris alors.
La Femme – Je ne vois pas comment je pourrais vous conduire en ville puisque je ne suis pas venue en voiture.
Léo – Très bien. Vous prendrez le tramway ?
La Femme – C'est ce que je vais faire, oui.
Léo – Il fonctionne donc, malgré la crise politique.
La Femme – Il fonctionne, oui.
Léo – Ravi de l'apprendre. Allons-y !
La Femme – L'armée est partout, mais il fonctionne.
Léo – Allons-y !
La Femme – Je vais le prendre, mais pas vous.
Léo – Comment ça ? Pas moi ?
La Femme – *(Amicale.)* Allons monsieur Zucker, soyez gentil. Soyez honnête et racontez-moi.
Léo – *(Fâché et mal à l'aise.)* Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte !
La Femme – *(Toujours très aimable.)* Dites-moi enfin, pourquoi vous nous avez laissé tomber. Pour sauver votre peau, n'est-ce pas ?
Léo – Écoutez. Je ne comprends pas ce que nous faisons ici. Je ne vous connais pas, n'ai pas été prévenu de votre mission et Fran…
La Femme – *(L'interrompt.)* Finalement, vous ne me faites pas confiance. Personne ne fait confiance à personne. Je comprends.
Léo – Non. Justement, vous ne comprenez pas.
La Femme – Monsieur Zucker, outre me renseigner sur les raisons pour lesquelles nous vous avons attendu pendant deux ans alors que vous pouviez parfaitement rentrer plus tôt dans l'un des premiers vols réguliers. Alors, j'ai la mission de…
Léo – *(Hors de lui.)* Arrêtez avec ça !
La Femme – *(Poursuivant sans se laisser interrompre.)* J'ai la mission de vous signifier que vous ne travaillez plus pour Les Éditions de l'Aube.
Léo – *(Stupéfait.)* Quoi ?
La Femme – *(Prenant son smartphone.)* Je dois vous transmettre un document sur votre smartphone.
Léo – *(Prenant son smartphone.)* Quel document ?
La Femme – Un document de la plus haute importance.
Léo – Mon licenciement ?
La Femme – Ce n'est pas votre enveloppe bleue, non. Nous ne

mettons pas nos associés à la porte chez L'Aube. Vous nous adresserez votre démission en temps voulu.

Léo – Ma démission ? Quelle démission ?

La Femme – Rien ne presse.

Léo – *(Ouvrant son smartphone avec anxiété.)* C'est quoi alors ?

La Femme – Le retour, monsieur Zucker.

Léo – *(Nerveux.)* Quel retour ?

La Femme – Le retour de votre aller simple.

Léo – *(Ne comprend pas la situation.)* Quel aller simple ?

La Femme – Vous avez bien pris un aller simple pour arriver cette après-midi, n'est-ce pas ?

Léo – Bien sûr. On ne rentre pas au pays avec un billet aller-retour !

La Femme – Ce qui nous confirme que vous êtes quelqu'un d'exceptionnel. Vous venez de recevoir le retour d'un aller simple.

Léo – *(Lisant le document sur l'écran de son smartphone.)* Vous me renvoyez dans le même avion que j'ai pris pour venir ?

La Femme – Exactement. Nous n'avons pas voulu vous faire séjourner ici sans aucun motif valable, vous comprenez ?

Léo – « Sans aucun motif valable » ? C'est une blague ou quoi ? C'est chez moi ici !

La Femme – Ce n'est pas ce que nous avons remarqué pendant ces deux dernières années, monsieur Zucker.

Léo – Non, mais arrêtez ! Je fais ce que je veux ici. C'est chez moi ici ! Chez moi !

La Femme – Calmez-vous, monsieur Zucker. Calmez-vous. Il nous a semblé équitable et respectueux à votre égard, de vous offrir le retour chez vous aux frais de la maison. Le vrai chez vous. Le pays de vos ancêtres !

Léo – J'ai le droit de rester dans ce pays et vous n'avez pas le droit de m'obliger à partir. Je ne vois pas comment vous pourriez le faire d'ailleurs.

La Femme – *(Tranquillement.)* Ah… les droits ! On s'en souvient surtout lorsqu'on a oublié ses devoirs…

Léo – Non, mais… Je vais appeler Fran.

La Femme – *(L'interrompt.)* Inutile, monsieur Zucker. Son téléphone est coupé. Nous avons décidé que c'était mieux comme ça.

Léo – *(Il appelle. Il attend qu'on décroche. Il range son smartphone.)* Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible.

La Femme – Je suis désolée pour vous, monsieur Zucker. Vous revendiquez vos droits et je vous comprends. Mais voyez-vous, vos droits ont toujours trait à rester là où ça vous chante.

Léo – Non, mais… C'est n'importe quoi !

La Femme – *(Impassible.)* D'abord, c'était votre droit de rester là-bas.

Et vous l'avez exercé. Maintenant, il s'agit de votre droit de rester ici. Et vous voulez l'exercer encore.

Léo – Je n'ai rien fait pour mériter ça. Rien !

La Femme – Vous avez refusé obstinément de me parler de vos devoirs. Nous vous attendions depuis deux ans, monsieur Zucker. Deux années pendant lesquelles vous vous êtes borné à exercer le droit de rester dans… le pays de vos ancêtres comme vous le dites si délicatement.

Léo – *(Abandonnant le combat.)* Allez-vous-en. Partez… Partez, s'il vous plaît…

La Femme – Je vous le répète. Je suis vraiment désolée pour vous. Ce genre de situation se termine souvent mal. Surtout après deux ans de…

Léo – *(L'interrompt.)* Taisez-vous ! *(Avec découragement.)* Taisez-vous. Je dois parler avec Fran.

La Femme – *(L'interrompt.)* Je ne vous l'empêcherai pas. Essayez, essayez, mais son téléphone est coupé, j'en suis sûre.

Léo – Pourquoi ne rien m'avoir dit hier ? Pourquoi m'avoir laissé prendre l'avion si c'était pour me renvoyer le jour-même ? C'est ignoble ce que vous avez fait !

La Femme – Ignoble… C'est exactement ce que nous nous disions hier soir en visioconférence. Ignoble… Parfaitement ignoble… Lâche et ignoble.

Léo – C'est un règlement de comptes !

La Femme – Mais non, monsieur Zucker. Mais non !

Léo – Une vengeance ! Qui vous a engagée chez nous, hein ? Qui ? Parce que ce n'est pas Fran…

La Femme – *(L'interrompt.)* Chez nous ?

Léo – Oui, chez nous. Chez moi.

La Femme – J'ai du mal à vous suivre.

Léo – Les Éditions de l'Aube, c'est chez nous.

La Femme – Allons, allons, monsieur Zucker.

Léo – Chez moi. Vous comprenez ?

La Femme – Dites-vous que vous venez de déménager.

Léo – *(Il reprend son smartphone, renouvelle l'appel sans succès et le range.)* Ce n'est pas possible. Pas possible.

La Femme – Monsieur Zucker, je peux vous accompagner en ville, si vous y tenez.

Léo – *(Il conçoit un piège pour démasquer La Femme. L'air astucieux.)* Très bien. Ça ne vous gênerait pas de m'accompagner chez moi ?

La Femme – Je peux le faire, si vous voulez. Vous insistez pour rester à votre domicile ?

Léo – *(Toujours astucieux.)* Chez moi, bien sûr. Fran a dû vous donner

mon adresse.

La Femme – Oui, mais…

Léo – *(Toujours astucieux.)* Mais quoi ?

La Femme – Le problème…

Léo – *(Victorieux.)* Je vous tiens ! Je vous tiens ! Vous êtes un imposteur.

La Femme – Pourquoi dites-vous que je suis un imposteur ?

Léo – *(Toujours astucieux.)* Parce que je n'ai pas d'adresse personnelle et ça, vous ne le saviez pas. Fran n'a pas pu…

La Femme – *(L'interrompt.)* Je le sais, monsieur Zucker.

Léo – Non, vous venez de l'apprendre.

La Femme – *(Calmement.)* Je sais qu'il vous faudra un hôtel pendant toute la durée de votre séjour si vous souhaitez rester.

Léo – *(Content.)* Bien sûr que non, puisque je loge aux Éditions de l'Aube !

La Femme – Je pense que vous faites erreur, monsieur Zucker.

Léo – *(Content.)* Si vous êtes une employée des Éditions de l'Aube, vous devriez savoir que la maison est installée dans une villa entourée d'un magnifique parc et que j'ai mon espace de vie dans cette villa. Voilà !

La Femme – Sans vouloir vous décevoir, monsieur Zucker, il m'appartient de vous dire que votre « espace de vie » dans la magnifique villa de L'Orangerie est actuellement mon bureau. Et votre bureau, pour compléter cet état des lieux, est une salle de réunion flambant neuve.

Léo – *(Incrédule.)* Vous mentez. Vous inventez. Vous fabulez. Nous n'avons jamais voulu une salle de réunion. Qui vous a raconté ça, hein ?

La Femme – *(S'apprête à quitter la scène côté cour.)* Je vous conseille vivement de prendre votre vol de retour, monsieur Zucker. À mon avis et ne le prenez pas mal, vous n'avez plus aucun rôle à jouer au sein des Éditions de l'Aube et vous n'avez pas où aller non plus.

Léo – *(Incrédule.)* Vous mentez. Fran va m'expliquer tout ça. Et vous serez démasquée.

La Femme – *(S'apprête à quitter la scène côté cour. Sûre d'elle et sans agressivité.)* Monsieur Zucker, je suis persuadée que vous vous attendiez à ce triste dénouement au fond de vous.

Léo – *(Incrédule.)* Vous dites n'importe quoi. Je n'arrive pas à croire que Fran…

La Femme – *(Déjà à la sortie de scène côté cour.)* Vous vous attendiez à cette malheureuse fin de parcours parce que vous avez toujours été conscient de votre… laxisme. Et je reste polie en m'exprimant ainsi. Vous comptiez sur la générosité et l'ouverture d'esprit de Fran. N'est-

ce pas ?

Léo – *(Incrédule.)* Vous dites n'importe quoi. N'importe quoi !

La Femme – *(Faisant une légère révérence avant de sortir.)* Je vous souhaite un bon retour. Je ne pense pas que nous nous reverrons un jour, mais qui sait ? *(Tournant le dos à Léo.)* Au revoir, monsieur Zucker.

Léo – *(Absent.)* C'est ça, au revoir…

La Femme – *(Revenant sur ses pas. Amicale.)* Je peux rester avec vous si vous voulez. Vous me faites de la peine, monsieur Zucker. Si vous n'allez pas tout de suite dans la salle d'embarquement de votre vol de retour, je peux vous accompagner.

Léo – *(Absent.)* Non, merci. Au revoir…

La Femme – Comme vous voulez. Dans ce cas, adieu, monsieur Zucker. *(Quitte la scène côté cour.)*

Léo – *(Relit son billet électronique sur son smartphone. Parle à lui-même.)* Ce n'est pas vrai. Le même vol, dans l'autre sens. *(Fait encore un appel. Pause.)* Son téléphone est vraiment coupé. *(Se rassoit dans le même fauteuil qu'au début de la pièce et soupire. Pause. Victime de somnolence, il baille deux fois. Il ferme les yeux quelques secondes.)*

Fran – *(De la salle.)* Eh, Léo ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Léo – *(Se lève, surpris et regarde dans la salle.)* Fran ! Fran !

Fran – Eh ben oui ! Qui d'autre sinon ?

Léo – Mais…

Fran – Tu t'es endormi ou quoi ?

Léo – Non ! J'étais avec…

Fran – Ah bon ? Tu as rencontré quelqu'un ?

Léo – Ben, oui !

Fran – Il est où ?

Léo – Elle est partie…

Fran – *(Étonnée.)* Ah ! C'était une femme ?

Léo – Oui… une femme.

Fran – *(Ignorant la réponse de Léo.)* Contente de te revoir, Léo !

Léo – Euh…

Fran – Écoute, Léo. Ça fait une demi-heure que je t'attends dehors !

Léo – Oui, mais…

Fran – On avait bien dit dehors. Tu as oublié ?

Léo – Non, mais…

Fran – Mais quoi, Léo ? Si, admets-le. Tu as oublié.

Léo – Non, je n'avais pas oublié, mais…

Fran – Alors qu'est-ce que tu attendais pour sortir, hein ? Tu as oublié, c'est tout.

Léo – Non…

Fran – Ce n'est pas grave. Tu viens ?
Léo – *(Déconcerté.)* Mais tu ne veux plus…
Fran – Quoi ?
Léo – Tu as envoyé cette femme qui m'a dit…
Fran – Quelle femme ? Qu'est-ce que tu racontes, Léo ? Je n'ai envoyé personne. Tu parles de qui, là ? Hein ?
Léo – *(Commence à avancer comme s'il allait quitter la scène par la salle.)* La femme que tu as embauchée…
Fran – *(Éclatant de rire.)* Embauchée ? Moi, j'aurais embauché quelqu'un ?
Léo – Eh ben, oui. La femme qui…
Fran – Dans la situation dans laquelle nous sommes ? Tu vis sur une autre planète, Léo. Allez ! Viens !
Léo – *(Pour s'en convaincre lui-même.)* Non. Tu m'as renvoyé.
Fran – *(Étonnée mais en riant.)* Renvoyé ?
Léo – C'est bien ce qu'elle a dit, la femme.
Fran – *(Sur un ton maternel.)* Qu'est-ce que tu as pris pour monter dans l'avion cette fois, hein ? Toujours des anxiolytiques ?
Léo – *(Perdu.)* Quoi ? Non. Enfin, si.
Fran – Combien de verres de vin as-tu bus pendant le vol, hein ?
Léo – Comme toujours. Deux. Je crois…
Fran – Tu sais, Léo ? Il va falloir arrêter ça. Parce que franchement… Je n'ai embauché personne, Léo. Tu sais bien qu'on n'en a pas les moyens !
Léo – Mais Fran… *(Se rappelant le billet d'avion.)* Tiens ! Cette femme m'a donné… Elle m'a donné un billet de retour. Le billet que tu m'avais pris parce que tu ne voulais plus… Elle l'a téléchargé sur mon téléphone. Attends, attends. *(Reprend son smartphone pour afficher le billet électronique.)* Attends que je te montre. Tu vas voir ! Je ne mens pas, Fran. *(Ne le retrouvant pas.)* Où est-il passé ? Ce n'est pas possible, je viens de le lire… Mais où est-il passé ?
Fran – *(Jouant le jeu.)* Elle s'appelait comment cette femme ?
Léo – *(Perdu.)* Elle ne me l'a pas dit…
Fran – Super ! Tu as parlé pendant une demi-heure avec une femme qui t'a donné je ne sais quoi – que tu as l'air d'avoir perdu d'ailleurs – et tu ne sais même pas comment elle s'appelait ?
Léo – *(Enfantin.)* Eh ben… Non.
Fran – Bon, tu te dépêches ? Je ne veux pas te le faire entendre, mais on va payer une fortune en parking, Léo. Tu me montreras tes projets quand nous serons au bureau, d'accord ? Ça fait deux ans que je t'attends, alors prépare-toi à être créatif et surtout original. La maison a manqué d'imagination pendant ton absence !
Léo – *(Continue à s'approcher de l'avant-scène.)* Oui, j'arrive.

J'arrive… *(Au bord de la scène, ne bouge plus et fixe le public.)*
Fran – Au fait. À propos de projets. Est-ce que tu te souviens ?
Léo – *(Comme un enfant.)* De quoi ?
Fran – Il y a trois ans, on avait parlé de créer un espace à la maison.
Léo – Un espace ?
Fran – *(Mystérieuse.)* Oui ! Un espace.
Léo – Quel espace ?
Fran – Pour une salle de réunion.
Léo – *(Se réveillant.)* Quoi ?
Fran – Pour une salle de réunion. Tu as oublié ?
Léo – *(Hésitant.)* Je…
Fran – Eh ben, c'est fait !
Léo – *(Incrédule.)* Non !
Fran – Si. Maintenant, nous avons une belle salle de réunion flambant neuve !
Léo – *(Terrifié.)* Mais…
Fran – Voilà une bonne surprise, hein ?
Léo – *(Ailleurs.)* Alors…
Fran – Bienvenue au pays, Léo !

Léo se fige au bord de la scène fait face au public, la tête penchée et le regard vide.

RÉGIE-SON – *(Signal sonore, puis annonce incomplète car le son s'éteint avant sa fin dès que le noir est complet.)* For security reasons, passengers are requested not to leave their luggage unattended. Unattended baggage will be destroyed by security agents…
RÉGIE-ÉCLAIRAGE – Faire le noir progressif au cours de l'annonce et le noir total avant la fin de l'annonce.

RIDEAU

1er Prix
Mario-Paul AHUÈS BLANCHAIT
Club Sportif et Artistique de la Gendarmerie Saint-Étienne
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

Pièce inspirée d'une idée de Walid BEN MEDJEDEL (31 mai 1984 - Club Sportif et Artistique de la Gendarmerie *Saint-Étienne - Ligue ARA).*

Épilogue

Tout mérite des mots. Nos rêves, nos peines, nos souvenirs, nos combats, nos imaginations. Ce sont ces mots que les candidats de cette année ont trouvés pour nous les offrir, à nous membres du jury impatients d'embarquer au fil du fleuve de leurs idées. Et quel voyage cette année encore… Des mots capturés au fond d'un encrier ou gravés sur les murs pour notre Grand Prix 2021, des mots qui animent une toile de peintre, qui réveillent une légende, qui illuminent un cirque, ceux inattendus d'une sardine ou d'un esprit à son corps, ceux qui nous élèvent vers les hauteurs, des mots d'amour, des mots d'enfants, des mots pour la grande Histoire et pour les plus petites, des mots glaçants de désespoir, des mots poétiques, drôles, insomniaques et tragiques.

Merci à tous ceux qui les ont partagés avec nous, et félicitations à tous ceux que vous avez retrouvés rassemblés dans ce florilège. Que les candidats déçus sachent qu'un grand nombre d'entre eux a souvent touché ou captivé l'un d'entre nous, et que même si le succès n'est pas assez général pour obtenir un prix, séduire un cœur qui lit n'a pas de prix.

Nous vous attendons nombreux lors des prochaines années, avec ces mots que vous aurez enfantés, couvés, choyés, travaillés, avec cet effort de l'auteur qui métamorphose son imagination en littérature, en mots imprimés que rien n'efface plus jamais.

Audrey MAS
Présidente du jury 2021

PALMARÈS DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2021

Grand prix
Aurélien DESANLIS – CDBA Balard-Arcueil
pour l'ensemble des œuvres présentées

Prix Spécial du jury
Jeune auteur
Laura SAUDEMONT - CSE PNM La Flèche
pour *Désir de hauteurs*

CATÉGORIE A : Poésies

1er Prix	Aurélien DESANLIS	*L'Encrier* CDBA Balard-Arcueil
2e Prix	Théotime LANGLOIS DEPARDAY	*Le Soldat* CSE PNM La Flèche
3e Prix	Jean COPPONNEX	Rêve ou Cauchemar ? *Je vole* CSA BA 701 Salon-de-Provence
Mention	Claude ANTOINE	*Notre félidé* CSLG Bourgogne
Œuvre Remarquée par le jury :		
	Élodie BRUTINEL LARDIER	*Les Jacassantes* CSLG Gap

Prix Jeune auteur :

1er Prix	Anaël CHAMPION	*Le Serpent et la Poule* CSA EPA Saint-Ismier
2e Prix	Ysabel DUCHEMIN	*Rancune* *Rimes d'insomnie* CSE PNM La Flèche
3e Prix	Mathilde FLORIN	*Printemps* CSE PNM La Flèche
3e Prix	Soizic CHÂTEAU	*Nuit* *À la terre* *Moi* CSE PNM La Flèche
Mention Jeune auteur :		
	Dénys PARAME	*Le Temps* CSA EPA Saint-Ismier

Œuvre Remarquée par le jury :

Claire SCION — *Martyre* — CSL Lycée militaire Autun

CATÉGORIE B : Contes, légendes et récits merveilleux

1er Prix — Michèle LE GALL — *La Sardine et le Cormoran* — CSGR Rennes

2e Prix — Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES — *La Ménagerie ambulante* — CDBA Balard-Arcueil

Prix Jeune auteur :

Louise CLOUËT — *Son regard* — CSE PNM La Flèche

Mentions Jeune auteur :

Ysabel DUCHEMIN — *Éclats d'âmes* — CSE PNM La Flèche

Océane MAERTENS — *La légende du Loup argenté* — CSE PNM La Flèche

CATÉGORIE C : Récits et nouvelles

1er Prix — Thierry ZEH — *Conversations avec monsieur Geist* — ASA ISL Saint-Louis

2e Prix — Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES — *Le Rideau de Matisse* — CDBA Balard-Arcueil

3e Prix — Élodie BRUTINEL LARDIER — *Teratos* — CSLG Gap

Mentions :

Mickaël CHOSSON — *Air* — CSAG Strasbourg

Louis MAMMI — *Les Hauts-Alpins de la Méduse* — CSLG Gap

Jean-Charles ALLÉONARD — *Ma famille émoi !* — CSL 54e Hyères

Prix Jeune auteur :

Marie DELPINO — Le Médaillon — CSA EPA Saint-Ismier

Œuvre remarquée par le jury :

Tom FLAMERMONT — *Le Turc* — CSE PNM La Flèche

CATÉGORIE D : Réflexions

1er Prix	Aurélien DESANLIS	*J'aime les graffiti* CDBA Balard-Arcueil
2e Prix	Arthur DESCUBE	*Fragments* CSE PNM La Flèche
3e Prix	Bernard BÉHOTÉGUY	*11 novembre 1918* CSL Chimère Bayonne
3e Prix	Justine GUELLEC	*Requiem pour l'Humanité* CSE PNM La Flèche
Mention	Georges BALSA	*Le temps d'un rêve pour un Nouvel Air* Ligue Île-de-France
Prix Jeune auteur :		
	Laura SAUDEMONT	*Désir de hauteurs* CSE PNM La Flèche

CATÉGORIE E : Lettre à…

1er Prix	Aurélien DESANLIS	*L'Être à l'enveloppe* CDBA Balard-Arcueil
2e Prix	Claude ANTOINE	*Lettre à ma mère* CSLG Bourgogne
3e Prix	Gérard ALEXANDRE	*Petit papa Noël quand tu descendras du ciel* ASAL Lorient
Mention	Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES	*Lettre à l'ami d'une vie* CDBA Balard-Arcueil
Prix Jeune auteur :		
	Cassandre KANT–ALIAGAS	*Lettre à ma vie* CSA de la Valbonne
Mention Jeune auteur :		
	Marie DELPINO	*Territorial Kantorek* CSA EPA Saint-Ismier
	Océane MAERTENS	*Lettre d'amour et de tendresse* CSE PNM La Flèche

CATÉGORIE F : Théâtre

1er Prix	Mario-Paul AHUÈS BLANCHAIT	*Le Retour d'un aller-simple* CSAG Saint-Étienne

JURY
DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2021

PRÉSIDENTE
Audrey MAS
Professeur de lettres
Grand prix 2008, 2010, 2017

MEMBRES DU JURY
Clotilde HÉRAULT
Grand Prix 2020

Isabelle LE GUEN
Grand Prix 2018

Danielle PLANSON
Administratrice
Société Académique Arts-Sciences-Lettres

Lucile THEVENEAU
Conservateur de l'Atelier du livre
Imprimerie nationale

Jean-Pierre CASAMAYOU
Rédacteur en chef du magazine *Le Piège*

Jean-Lou MONOT
Grand Prix 2016

Patrick ROUZAUD
Metteur en scène et comédien de théâtre

REMERCIEMENTS

aux membres du jury,
aux participants,
aux ligues,
et aux clubs,

à Gisèle DESCHAMPS
Conseiller technique lecture-écriture
de la Fédération des clubs de la défense,

et tout particulièrement à notre partenaire officiel
Groupe Imprimerie nationale
pour son soutien.

Il faut toujours viser la lune, car même en cas d'échec, on atterrit dans les étoiles.

Oscar Wilde

Impression SCA/CIM/DIV IR/PGP

La fédération des Clubs de la Défense